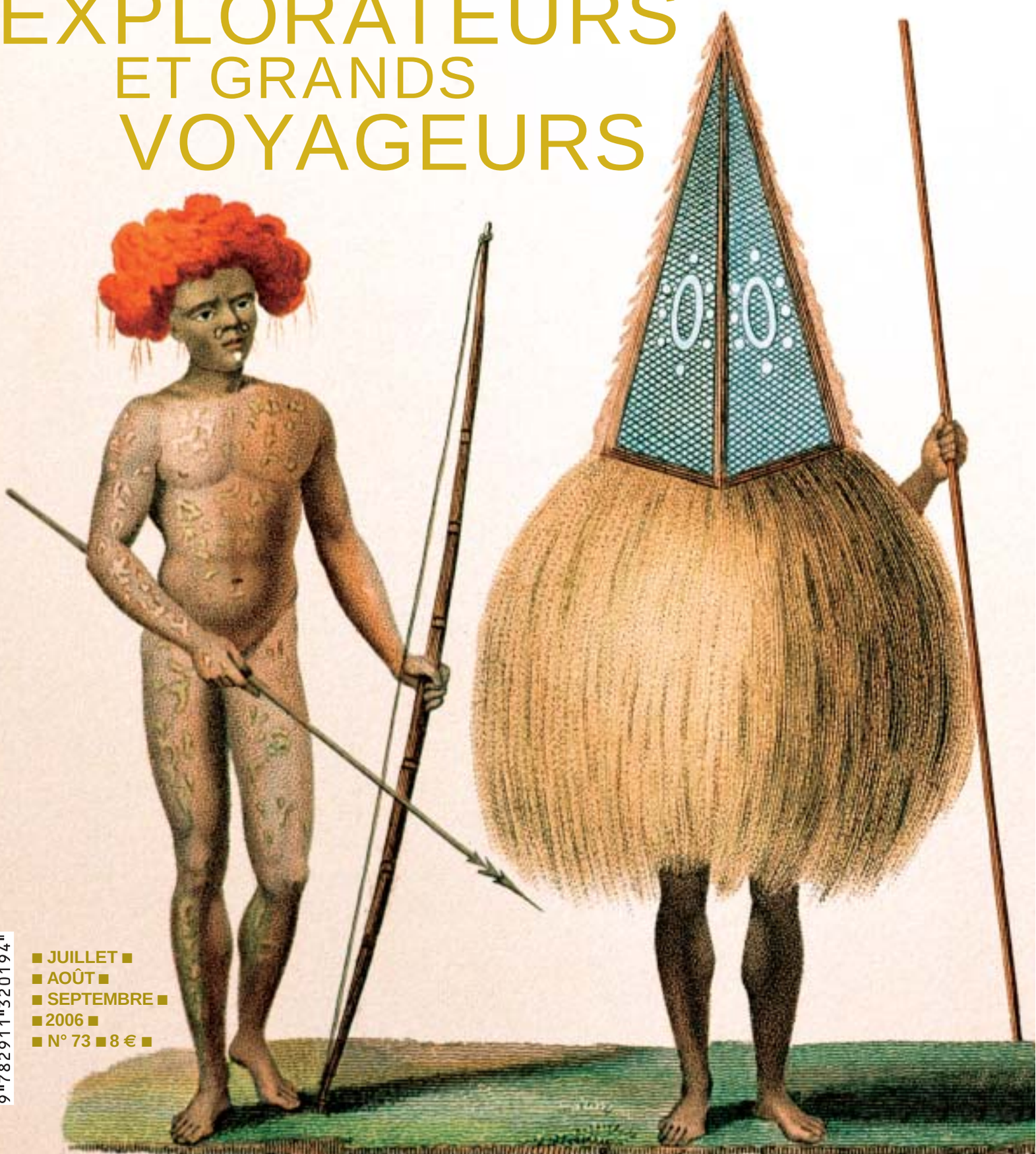
l'actualité

l'actualité

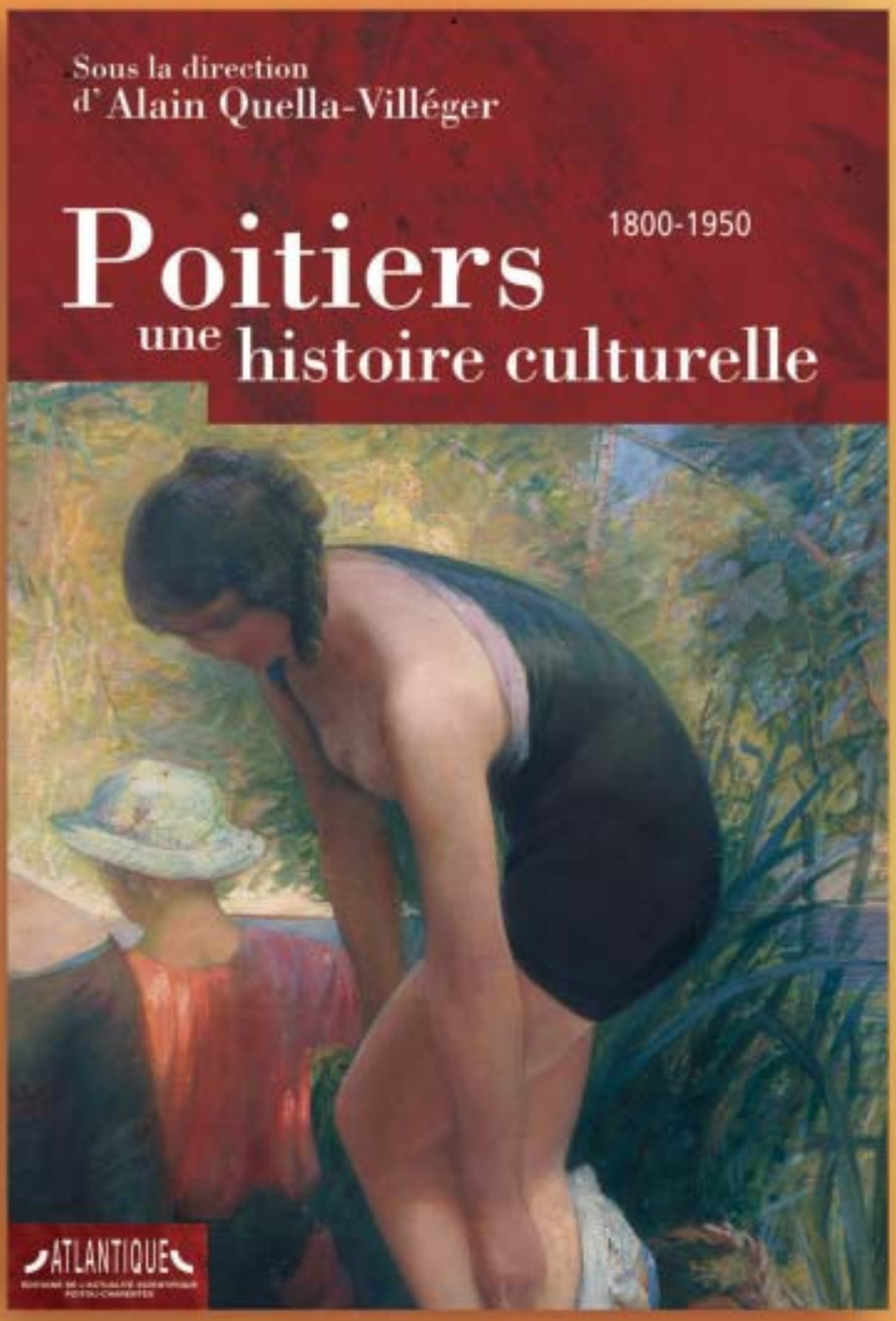
POITOU-CHARENTES

EXPLORATEURS ET GRANDS VOYAGEURS



■ JUILLET ■
■ AOÛT ■
■ SEPTEMBRE ■
■ 2006 ■
■ N° 73 ■ 8 € ■

9 782911 320194



Une ville ne se limite pas au cadre de vie

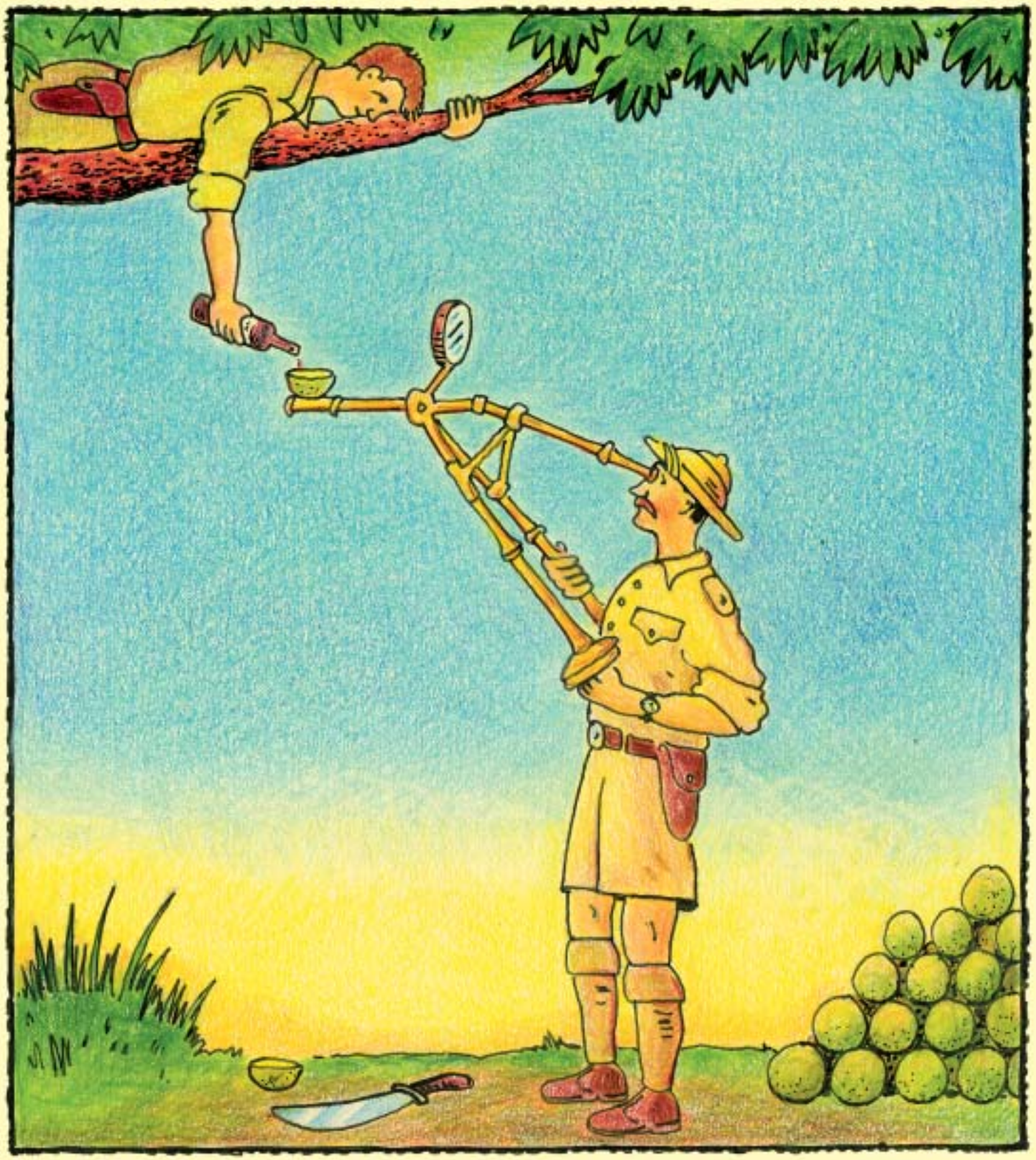
apparent proposé par le géomètre ; elle est avant tout patrie d'identité, de comportements, de souvenirs, de rêves. Elle aime à se raconter, mais elle oublie beaucoup et s'autocensure volontiers. Entre légende noire et légende dorée, sa mémoire officielle et festive fabrique un autoportrait satisfait, où la nostalgie et le tourisme puisent matière.

Tenter une histoire contemporaine culturelle de Poitiers durant cent cinquante ans privilégie l'individu et ses représentations, ses habitudes, ses pratiques : sociabilités, transmission des savoirs, état de l'instruction, débats politiques, personnalités, loisirs, arts, conflits. La scène poitevine révèle une richesse foisonnante, dont témoigne ici l'apport inédit d'une quarantaine de collaborateurs, ainsi qu'une abondante iconographie.

570 pages, 39 €

ATLANTIQUE
ÉDITIONS DE L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE POITOU-CHARENTES

Distribué par
Geste éditions



LORS D'UN SAFARI DANS LE HAUT-POITOU
LA CÉLÈBRE EXPÉDITION TRUCO DE 1923
DÉCOUVRE LE SECRET DE LA RECETTE
DU MELON AU PORTO

Glen Baxter 2006

sommaire

8 JEAN-RICHARD BLOCH
9 GUY MARTINIÈRE
10 DOMINIQUE DESHOULIÈRES
HUBERT JEANNEAU
11 GAIN ET ROUCH
12 CLAUDE ARPI
13 CLAUDE PAUQUET
14 STÉPHANIE JENOUVRIER
15 JÉRÔME VERGNAUD
AUGUSTIN VIGNAUX
16 ULYSSE, SYLVIE ET ALAIN SOULAT
GODEFROY CHICARD
17 JEAN-FRANÇOIS JURVILLIER
34 FRANÇOIS PORCHÉ MARIÉ AUGUSTIN
35 PHILIPPE-RENÉ GIRAULT
36 FLEURIAU DE BELLEVUE
37 ALCIDE D'ORBIGNY
JEAN-HYPPOLITE MICHON
49 CHARLES GAUDICHAUD-BEAUPRÉ
65 MICHÈLE DUNANT
69 MARIE-ANGE GUILLEMINOT
JEAN-LUC MOULÈNE
90 EUGÈNE FROMENTIN
91 MARC DENEYER
95 LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL
101 MARTIN ET JACQUES CHEVALIER
106 MADAME LANGLET-DUFRESNOY
107 PIERRE DUROUSSEAU
108 CLAUDE MARGAT
117 SÉBASTIEN LAVAL
118 JEAN-PIERRE PAUTREAU
ETIENNE PATTE
119 THIERRY GIRARD

En couverture :
Naturels de la Nouvelle-Irlande (détail).
Voyage autour du monde sur la corvette La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort.

Marc Deneyer

FRANÇOIS BON - FRANÇOIS PLACE
22 LES VOYAGES DE RABELAIS
Il nous conduit du Poitou aux îles étranges mais la lecture de ses livres est en soi une grande expédition.

LIVRES D'AMIS
24 POITIERS ET L'EUROPE DE LA PEREGRINATIO ACADEMICA
Au XVI^e siècle, les étudiants voyagent dans toute l'Europe, par Jean Hiernard.

CULTE
28 VOYAGES DES RELIQUES
Les récits des translations des reliques au Moyen Age, par Edina Bozoky.

ROUTES
31 C'EST QUOI PRIER ?
Chronique de Pierre D'Ovidio et Claude Pauquet, à Jouhet, dans la Vienne.

JEAN DE CHESNEAU
32 CHEZ SOLIMAN LE MAGNIFIQUE
Un Poitevin dans une ambassade française en Orient (1547-1550), par Sébastien Jahan.

38 LES GRANDS VOYAGES DE DÉCOUVERTES
Du XVIII^e au XIX^e siècle, les voyageurs naturalistes entreprennent le grand inventaire des mondes inconnus, par Patrick Matagne.

ECOLE DE MÉDECINE NAVALE
46 SCIENCES ET TACTIQUE D'ETAT
L'école de Rochefort a formé de grands voyageurs naturalistes, par Grégory Bériet.

COLONIES
50 DE ROCHEFORT À CAYENNE LES ADMINISTRATEURS DU ROI
Céline Ronsseray étudie les relations entre Rochefort et la colonie guyanaise au XVIII^e siècle.

PIERRE IGNACE PELLEPRAT
52 CHEZ LES GALIBIS
Un missionnaire jésuite (1606-1667) chez les Indiens, par Julie Carpentier.

EMILE ARTHUR THOUAR
53 UN RÉTAIS À LA DÉCOUVERTE DU GRAN CHACO BOLIVIEN
Ernesto Paredes exhume de l'oubli un explorateur inspiré, né en 1853 à Saint-Martin-de-Ré.

BERNARD GRASSET
54 LE TEMPS DE L'HISTOIRE ET LE TEMPS DE LA LÉGENDE
L'expérience du haut commissaire du gouvenement en Nouvelle-Calédonie suite aux accords de Matignon (1988-1991).

NOUVELLE-CALÉDONIE
55 RÉSISTANCES ET RECONNAISSANCES
Anne-Laure Jaumouillié étudie les relations entre l'administration coloniale et les chefs Kanaks.

56 FIGURES DE L'ART, FIGURE DE L'AUTRE
«Le Poitou-Charentes est l'une des régions de France les plus riches en collections océaniennes», affirme Roger Boulay, ethnologue océaniste.

MUSÉUM DE LA ROCHELLE
62 TRÉSORS DES COLLECTIONS ETHNOGRAPHIQUES
L'anthropologue Elise Patole rend hommage à Etienne Loppé qui a constitué les fonds ethnographiques du muséum entre 1919 et 1954.

GUSTAVE VIAUD
66 PREMIER PHOTOGRAPHE DE TAHITI
Portrait de Gustave Viaud (1836-1865), le parrain en récits exotiques du petit Julien Viaud, futur Pierre Loti, par Alain Quella-Villéger.

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Masque Kovave, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Collection du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Acheté à la vente Breton-Eluard de 1931.

INÉDIT
70 PIERRE LOTI ACCOSTE À L'ÎLE DE PÂQUES
Premier regard de l'écrivain sur l'île et ses habitants, en 1872, extrait de son journal intime.

ARCHIVES
74 PHOTOGRAPHIES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHEFORT
En relation avec la plupart des explorateurs, la société savante rochefortaise connut son âge d'or au XIX^e siècle, comme en témoignent ses archives, par Jean-Bernard Vaultier.

PROSPER PHILIPPE AUGOUARD
78 44 ANS AU CONGO
Le missionnaire poitevin (1852-1921) en conflit avec l'administration coloniale et les sociétés concessionnaires, par Jean-Aimé Loemba.

ELISÉE TRIVIER
82 L'EXPLORATEUR ET L'ESCLAVAGISTE
Lors de sa traversée de l'Afrique équatoriale, Elisée Trivier rencontre Tippo-Tib, par Sébastien Jahan.

TRAITE
84 LE COMMERCE DE JEAN-JACQUES PROA
Frasques et déboires d'un marin rochelais et protestant, par Jean-Paul Bouchon.

JOSEPH CRASSOUS DE MÉDEUIL
86 FRANC-MAÇON, RÉPUBLICAIN ET NÉGRIER
Les journaux de bord et de traite d'un marin rochelais (1741-1793) retrouvés par Alain Yacou.

VICTOR ET EMMANUEL LARGEAU
88 DEUX AFRICAINS
Les Largeau, père et fils, ont contribué à la connaissance du Sahara et du Tchad, par Dominique Breillat.

RETOUR DE TOMBOUCTOU
92 RENÉ CAILLIÉ AU MAROC
En 1828, quitter Tanger fut une opération très périlleuse, par Alain Quella-Villéger.

FRANCIS FALCETO
96 ABYSSINIE GROOVE
Entretien avec celui qui a permis de faire entendre les musiques éthiopiennes hors de leurs frontières.

PIERRE D'OVIDIO
98 ILAKAKA
VILLE FAR WEST DU SUD MALGACHE
La ruée vers le saphir transforme un village de paysans misérables en ville-champignon.

NOUVELLE-FRANCE
100 CANADIENS DE L'ÎLE DE RÉ
Claire Lambert étudie tous les Rétais qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ont migré vers le Canada.

ALBERTO MANGUEL
102 SAMUEL DE CHAMPLAIN, DÉTECTIVE
Deux colons français de Cap Tourmente sont assassinés en 1618 par des indigènes...

COLOMBIE BRITANNIQUE
104 POTLATCH CHEZ LES KWAKWAKA'WAKW
Parcours de l'anthropologue Marie Mauzé dans les sociétés de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.

MAZAN
110 BRUT DE DESSIN
Grands voyages ou quotidien : dans ses carnets de croquis, de collages et notes, Mazan saisit l'essentiel.

CHARLES GUSTAVE MARTIN DE CHASSIRON
112 UN PRÉCURSEUR DU JAPONISME
Un baron diplomate, esthète et collectionneur raconté par Guillaume Bonnin.

HENRI FAUCONNIER
114 DES CHARENTAIS EN MALAISIE
Retour sur l'aventure passionnante d'un homme hors du commun, Henri Fauconnier, par Aurélia de Vathaire.

120 CALENDRIER DES FESTIVITÉS CULTURELLES

DENIS MONTEBELLO
129 CHEVREAU À L'AIL VERT
Une nouvelle page de la chronique des saveurs.

130 TEMPS DU RÊVE
La peinture des Aborigènes exposée au musée des Tumulus de Bougon.

édito

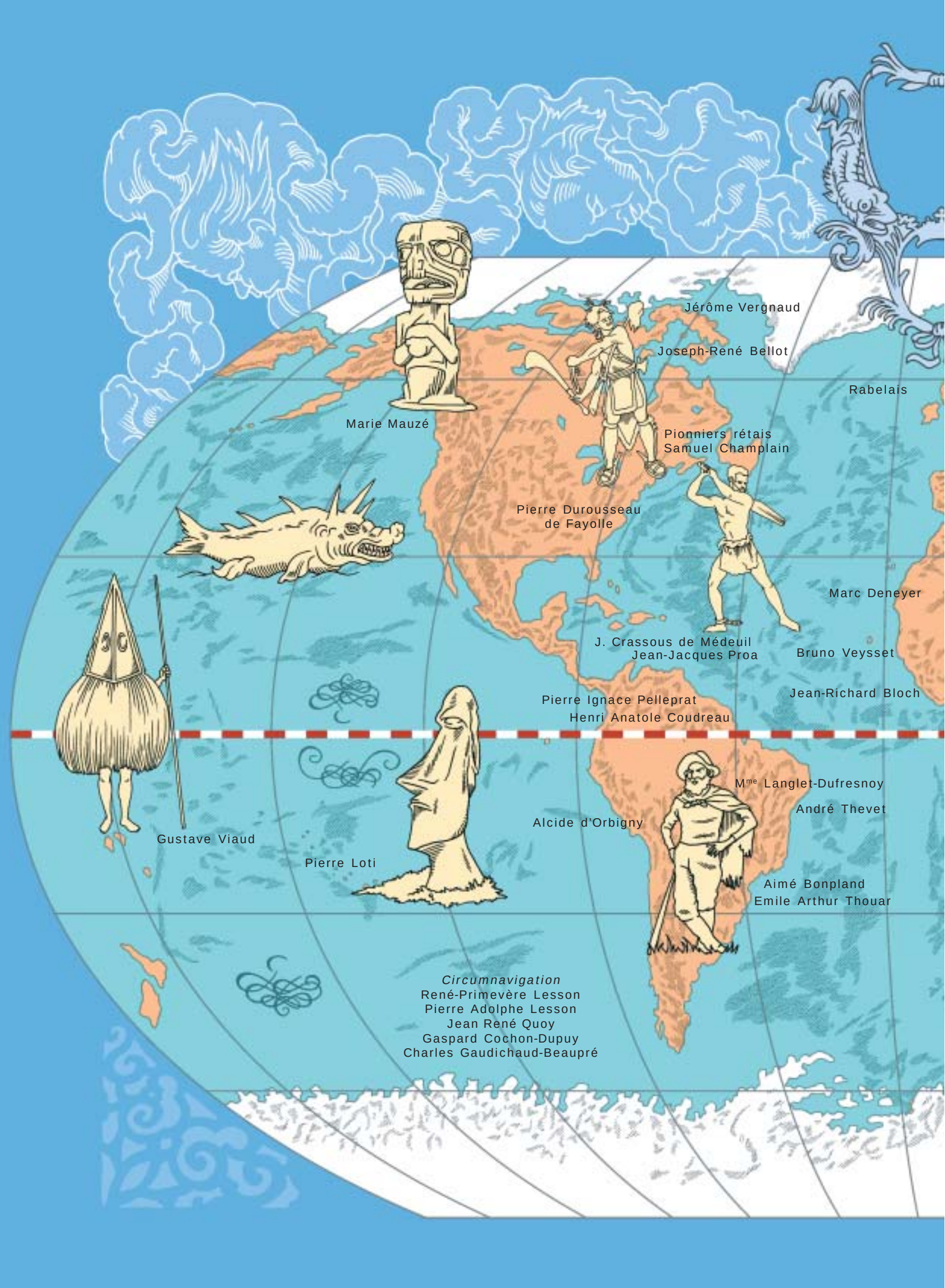
Depuis 1999, *L'Actualité Poitou-Charentes* consacre son édition estivale à une thématique culturelle dont l'ancrage, tout à la fois régional et ouvert au monde, est évident. Cette qualité et cette richesse sont mises en lumière grâce au soutien spécifique de la Région qui permet de concevoir une publication beaucoup plus étoffée. Nous avons constaté que ces numéros faisaient référence bien des années après. A une époque où le voyage semble se banaliser, *L'Actualité* montre qu'un grand nombre d'explorateurs et de voyageurs naturalistes étaient issus du Poitou-Charentes. Ils ont rapporté des récits mais aussi des collections d'objets qui, dans certains cas, constituent un patrimoine unique en France. La recherche universitaire, tant à La Rochelle qu'à Poitiers, le prouve.
Le témoignage des chercheurs actuels qui parcourent le monde démontre aussi que l'aventure scientifique est toujours liée à une aventure humaine.
Grâce aux travaux des historiens et des conservateurs des musées, *L'Actualité* peut offrir une vision très large et très documentée de ces grands voyages, en focalisant souvent sur les figures méconnues et des expériences incroyables. A chaque page ses surprises, grâce au regard et au talent de tous les contributeurs, enseignants-chercheurs, doctorants, écrivains, dessinateurs, photographes, journalistes, «aventuriers» contemporains… Preuve que dans ce domaine le Poitou-Charentes est un creuset. Ces regards croisés invitent à envisager le monde avec le désir d'aller à la rencontre de l'Autre.

Didier Moreau

l'actualité
L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 130
Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 3^e trimestre 2006
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.


Jérôme Vergnaud
Joseph-René Bellot
Rabelais
Marie Mauzé
Pionniers rétais
Samuel Champlain
Pierre Durousseau
de Fayolle
Marc Deneyer
J. Crassous de Médeuil
Jean-Jacques Proa
Bruno Veysset
Jean-Richard Bloch
Pierre Ignace Pelleprat
Henri Anatole Coudreau
Mme Langlet-Dufresnoy
André Thevet
Alcide d'Orbigny
Gustave Viaud
Pierre Loti
Aimé Bonpland
Emile Arthur Thouar
Circumnavigation
René-Primevère Lesson
Pierre Adolphe Lesson
Jean René Quoy
Gaspard Cochon-Dupuy
Charles Gaudichaud-Beaupré

Dessin Xavier Mussat

JEAN-RICHARD BLOCH

L'Autre et la frontière

Lorsque en 1921 Jean-Richard Bloch embarque sur le *Baumur* (la *Pantoire* dans son récit), le but de cette croisière atlantique est moins littéraire que médical, l'écrivain cherchant à soigner au grand large les séquelles de la Grande Guerre (blessures et névralgies). Mais ancre et plume vont bien ensemble, c'est connu, et bien sûr, Jean-Richard Bloch entreprend le récit de cette captivité flottante et des quelques escales qu'elle comporte, Canaries comprises ; cela donnera deux volumes publiés à la NRF : *Sur un cargo* (1924) et *Cacaouettes et bananes* (1929). Entre temps, le premier chapitre du deuxième volet – en fait, plus de la moitié – avait fait l'objet d'une prépublication sous le titre *Première journée à Rufisque* (au Sagittaire, 1926)[1].

Jean-Richard Bloch, s'il a tout de même beaucoup voyagé, fut volontiers casanier (le thème de la grotte revient souvent sous sa plume, y compris dans *Dix filles dans un pré*). Soucieux d'avoir un antre où fixer sa pensée mobile – à Poitiers : la Mérigote – et même «de ne plus [se] laisser détourner» par rien (1929), il prend alors le risque d'un détournement majeur d'itinéraire comme de création. Certes rien d'aventurier, son récit de voyage est amplement celui d'une immobilité de la vigilance, de celle qui s'inscrit dans ce souci programmé par un Bloch pédagogue sous la rubrique «A la découverte du monde connu».

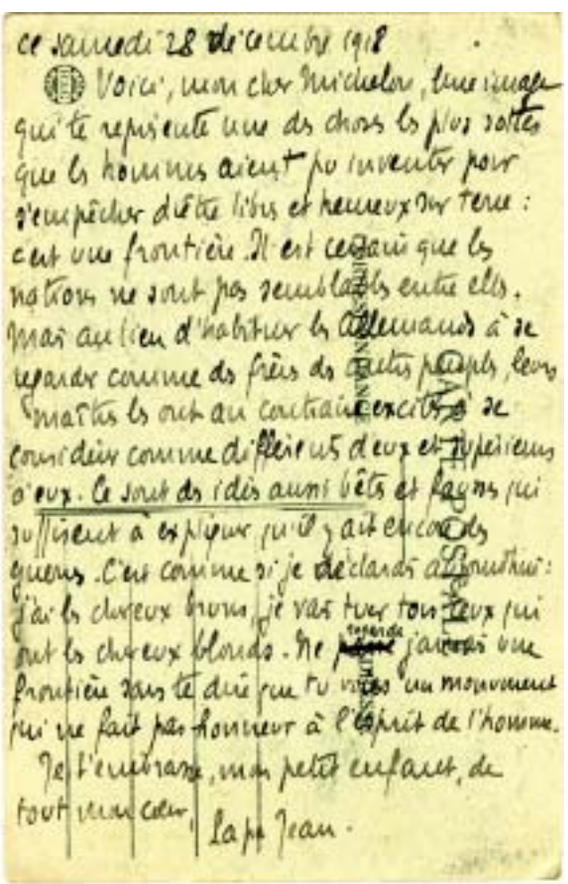
Le fils d'ingénieur-cheminot, homme du rail et de l'intérieur des terres, affronte ici les marges hauturières et ordonne à son écriture de dire ce qui est marin ou maritime, d'aller de la tendresse pour les choses et pour les êtres, au sec des chiffres et termes techniques. Lorsqu'il arrive à Rufisque, port sénégalais spécialisé dans les arachides dans la périphérie sud de Dakar, Bloch semble serein, entre deux mondes, entre deux crises peut-être. En «toubab» (Blanc) soucieux de comprendre, il observe la population, tableau gesticulant et sonore, avec une fascination androgyne face à des corps sains et joyeux, sorte d'«obscur idéal» intime, et une délectation non moins sensuelle pour les allures indolentes des femmes en boubous.

Le plus étonnant est peut-être, chez cet intellectuel engagé, la sorte d'apolitisme apparent du récit. On s'attendrait à des diatribes anticoloniales, à de fermes réquisitoires contre l'injustice. Or, croire que Bloch range sa tempête intérieure reviendrait à oublier qu'au moment où Albert Sarraut (ministre, radical, des Colonies) voulait favoriser une politique d'assimilation, un tel humanitarisme colonial – ou humanisme néo-colonial – était également partagé par la SFIO, voire la revue *Europe* dont il a été l'un des fondateurs. Jean-Richard Bloch nous laisse donc un témoignage tranquille, non dénué d'une certaine idéalisation : «Ni des regards d'esclaves, ni des regards de prolétaires», mais un «monde fondé sur le plaisir» (et non l'utilité), bref une «population de héros» que tout oppose à des Européens déclassés et piètres, comme si, outre-mer, l'«immense effort séculaire» (de la colonisation) aboutissait «en fin de compte à quelque fils de famille pourri»… Cette idée n'est d'ailleurs pas neuve.

Cette «salutation à l'Afrique» laisse transparaître une conviction généreuse et paternaliste : «La paix que nous faisons régner ici» prépare «une vaste solidarité de race et de couleur au détriment des vieux particularismes de tribu. Un des effets du système colonial est peut-être de dénationaliser le noir», au profit d'«un immense continentalisme». Une utopie qui mériterait discussion !

Reste, au-delà des enjeux idéologiques du récit et du point de vue plutôt esthétique, de très belles pages, tels la vie sur les quais (wharf et dockers), un jardin public empoussiéré dans son moulage de sables gris, la rencontre étonnée avec la brousse, les cocotiers, les baobabs, la perception de l'ennui desséché et perpendiculaire d'une ville emblématique de quelque volonté d'«haussmannisation du désert», les réflexions relatives au truculent train Dakar-Saint-Louis. Les focalisations subjectives d'une admiration pour l'altérité tropicale des cartes géographiques jadis rêvées plus que regardées.

Alain Quella-Villéger



Carte postale de Jean-Richard Bloch envoyée le 28 décembre 1918 à son fils Michel, âgé de 7 ans. Coll. particulière. Elle commence ainsi : «Voici, mon cher Michelon, une image qui te représente une des choses les plus sottes que les hommes aient pu inventer pour s'empêcher d'être libres et heureux sur terre : c'est une frontière.»

1. Réédition anastatique par La Bartavelle, coll. «La belle mémoire», 1998.

Recherches à la Flash : du régional à l'international

Lieu d'enseignement, la faculté des lettres, langues, arts et sciences humaines de l'Université de La Rochelle abrite également un pôle de recherches très dynamique animé par de jeunes chercheurs, regroupés dans les laboratoires Médiane Amériques-Pacifique (Mapa) et Organisation des territoires et environnements dans les espaces littoraux et océaniques (Otelo), ainsi que dans le cadre du Master de recherche en histoire Relations internationales et histoire du monde atlantique. Trente-cinq thèses sont actuellement en cours, dont dix-neuf concernent la Médiane Amériques-Pacifique. «Un même esprit d'ouverture sur le monde préside à toutes les recherches menées à la Flash, explique son doyen, Guy Martinière. Un certain nombre de travaux portent sur des aires culturelles liées au continent américain et au Pacifique, en particulier sur des sociétés en contact avec les Européens notamment par le processus de colonisation. D'autres études s'intéressent à la région Poitou-Charentes, dans ses relations avec l'Amérique et le Pacifique.» Ces relations sont envisagées sous différentes approches : la littérature de découverte, les échanges économiques et culturels, l'émigration… Une place importante est accordée aux voyageurs régionaux. «Les mécanismes des liens entre populations sont analysés qualitativement au travers de quelques grandes figures du voyage – D'Orbigny, Bonpland, Coudreau… – mais aussi quantitativement et sociologiquement par l'étude de toute une série de personnages, moins connus certes, mais qui ont joué un rôle important dans les rencontres de populations et dans les schémas de colonisation.» ***M. T.***

J + M photographes

Ci-dessus : *Une plantation de cacao aux Antilles*, d'Alexandre Soldé (1822-1893), huile sur toile (50 x 70 cm). Collection du musée du Nouveau Monde à La Rochelle.

La colonisation en question

«Agents et acteurs locaux de la colonisation française, XVII^e^-XX^e^ siècles», tel était le thème de la première journée d'étude des doctorants en sciences humaines et sociales de l'Université de La Rochelle, qui s'est tenue le 8 juin 2006. «A l'heure où le débat est vif autour de la question coloniale, suscitant des réactions très passionnelles, et dans le contexte historique régional, il nous a semblé important de faire le point scientifique et sociétal sur ce sujet, explique Anne-Laure Jaumouillié, doctorante en histoire et co-organisatrice, avec Céline Ronsseray, de cette journée. Et ce d'autant plus qu'on assiste actuellement à une vraie renaissance de l'historiographie coloniale, à un désir chez les jeunes chercheurs de se réapproprier et d'approfondir le sujet, notamment en l'élargissant, du territoire africain à d'autres aires géographiques comme l'Amérique et le Pacifique.» La journée comportait 25 communications, présentées en 8 tables rondes par des professeurs et doctorants issus de disciplines variées : histoire, géographie, ethnologie, anthropologie, droit, sciences politiques. «Ce qui ressort de cette journée, c'est la volonté commune de se rencontrer et d'échanger autour du thème global de la colonisation, particulièrement entre chercheurs de disciplines différentes, souligne Céline Ronsseray, elle-même doctorante en histoire. Les débats ont montré combien il est nécessaire de mieux se connaître et de collaborer. C'est enrichissant, pour les uns et les autres, de pouvoir comparer les méthodes employées, les problématiques, les approches. Et parfois, dans une démarche de recherche, on se trouve confrontés à une impasse, dont on ne pourra sortir qu'en faisant appel à un confrère d'une autre discipline.» Par exemple, un historien travaillant sur un peuple colonisé devra obligatoirement, pour en comprendre les coutumes et l'organisation, recourir au savoir d'un anthropologue. Réciproquement, l'anthropologue se tournera vers l'historien et le géographe, qui l'aideront à définir le contexte de son étude. «C'est très intéressant de constater comme tous ces savoirs sont complémentaires, ajoute Anne-Laure Jaumouillié. A ce niveau aussi, le bilan de la journée est très positif. De nombreux contacts se sont noués qui, nous l'espérons, déboucheront sur de futures collaborations.» ***M. T.***

DOMINIQUE DESHOULIÈRES ET HUBERT JEANNEAU

Périple architectural et urbain

Dès la Renaissance, les architectes ont voyagé pour parfaire leur formation. Aujourd'hui, les étudiants en architecture sont incités à aller voir les œuvres des maîtres et à ne pas se contenter de compulser les catalogues et revues. Mais après les études, les architectes ont-ils le temps et le goût d'entreprendre de tels périples ? «Une image ce n'est pas l'architecture, il faut entrer dans les bâtiments et visiter les villes pour comprendre comment cela fonctionne – ce qui permet souvent de relativiser les choses. Le voyage architectural et urbain est en quelque sorte notre formation continue», affirme Dominique Deshoulières, architecte installé à Poitiers. C'est la meilleure façon de comprendre comment travaillent les autres architectes. Hubert Jeanneau, son associé, est très attentif aux détails et au contexte immédiat : «A chaque fois qu'on va voir un bâtiment, on se pose cette question en pensant à l'architecte : comment a-t-il fait ?»

A Tokyo, boutiques de luxe : Dior, de Kumiko Inui (2004), et Prada, de Herzog et De Meuron (2003).

Dominique Deshoulières

Détail d'un béton réalisé par l'architecte Takematsu pour son agence à Kyôto. Boutique et bureau LVMH à Tokyo (à gauche) de Kengo Kuma (2003).

Tous deux ont effectué en mai 2006 un voyage au Japon organisé par l'Ardepa, association nantaise qui réunit des professionnels (architectes, ingénieurs…). En visitant Tôkyô, Kyôto, Osaka, Nara, Sendai, Aizu, ils ont été frappés par la liberté formelle dont jouissent les architectes, qu'ils soient japonais, européens ou américains. Pas de présupposé haussmannien, pas de souci d'intégration du bâti dans son contexte : on ne construit pas pour des siècles, on crée des sortes de «machines célibataires», des objets absolument singuliers qui tranchent sur le reste. D'où un effet d'accumulation et de fracture que la ville absorbe finalement plutôt bien : les villes japonaises sont aussi agréables à vivre, aussi «urbaines» que les métropoles européennes.

«En Europe, nous avons un rapport au temps et à l'espace public très différent, note Hubert Jeanneau. C'est sans doute pourquoi nous ne savons pas juxtaposer comme ça. D'autre part, face aux grands bâtiments publics du Japon, on n'a pas de recul, il n'y a que la rue pour les voir qui, certes, peut être large. Cela signifie une absence de hiérarchie et de mise en scène. L'objet bâti n'a pas pour fonction d'organiser l'espace qui l'entoure. Un temple peut se trouver dans un coin de rue… En outre, la culture du travail bien fait nous étonne toujours. Par exemple, la qualité du béton brut est irréprochable.»

Autre constat : les architectes japonais ont capté la modernité européenne mais ils s'adaptent constamment, créent de nouvelles formes, passant d'un style à un autre sans donner l'impression qu'ils doivent accomplir une œuvre – sauf peut-être Tadao Ando, le plus célèbre. C'est encore une grande différence avec les architectes français qui cherchent à obtenir une reconnaissance internationale en développant une ligne très personnelle, immédiatement repérable.

Les architectes poitevins ont très peu de projets de maisons individuelles, comme la plupart de leurs collègues français. «Dans notre pays, on construit sa maison pour la vie, très peu de gens font appel à un architecte, et surtout ne souhaitent pas prendre de risques formels, affirme Dominique Deshoulières. Au Japon, on la construit pour une vingtaine d'années et on change. Ainsi, les architectes japonais font beaucoup plus de maisons individuelles, des projets à petite échelle qui sont des lieux d'expérimentation et de test.»

Jean-Luc Terradillos

GAIN ET ROUCH

Destins d'explorateurs

Jean Rouch, le célèbre ethnologue-cinéaste (1917-2004), a grandi dans une famille d'explorateurs, les Gain-Rouch, dont le point de départ fut l'expédition en Antarctique sur le *Pourquoi pas ?* (1908-1910) du commandant Charcot. A bord, l'officier de marine Jules Rouch (1884-1973) sympathise avec un jeune naturaliste, Louis Gain (1883-1963) dont il épousera la sœur, Luce, quelques années plus tard. Dans la famille, il y a un autre scientifique, Gustave Gain (1876-1945), chimiste et excellent photographe qui aura un fils, André Gain (1907-1940), qui deviendra fonctionnaire de la marine, journaliste et écrivain.

Leurs voyages et missions à travers le monde sont relatés dans *Destins d'explorateurs, de l'Antarctique à l'Asie centrale 1908-1950*, un beau livre de Marie-Isabelle Merle des Isles, plus connue dans notre région sous le nom de son mari, Michel Chatry, à Cerizay dans les Deux-Sèvres où elle est conseillère municipale. Pierre Gain (1903-1983), frère d'André, était son beau-père et, de ce fait, elle a hérité d'archives familiales qu'elle dévoile en partie dans ce livre. De superbes photographies illustrent les voyages de Louis Gain et Jules Rouch en Antarctique, puis en Afrique (1911-1913), de Gustave et Louis Gain au Turkestan russe (1914), de Jean Rouch en Afrique (1946-1949).

«Ces familles d'origine modeste sont un exemple formidable de la promotion républicaine et personne ne l'a oublié, affirme Marie-Isabelle Merle des Isles. Tous ont gagné leur liberté grâce à la fonction publique et, comme en reconnaissance de dette, ils ont pratiquement tout donné à l'Etat. Par exemple, Jean Rouch n'avait pas un objet africain dans son studio. Ces hommes étaient à la fois scientifiques, donc curieux et rigoureux, poètes et artistes, ce qui a donné un mélange détonnant. En outre, l'expérience de chacun servait aux autres ; toutes les lettres le démontrent.» «Gustave m'a appris à voir», disait Jean Rouch.

Cette qualité du regard et de l'attention à l'autre est perceptible aussi sous la plume d'André Gain. Son livre sur Tahiti, *Aux jardins des mers*, écrit en 1939, est loin de l'exotisme de pacotille. Au contraire, on sent qu'il a réellement compris les Polynésiens, c'est pourquoi ce livre a été récemment réédité par Daniel Margueron en Polynésie (2000). Pour l'anecdote, signalons que Jules Rouch avait un père qui fut quelque temps receveur des postes à Thouars, et que sa carrière d'officier de marine l'a conduit à Rochefort. «Jean Rouch m'a dit que Jules habitait à côté de la maison de Pierre Loti, raconte Marie-Isabelle Merle des Isles, et que son père voyait le célèbre écrivain dans son jardin, juché sur ses talons hauts…» ***J.-L. T.***

Jeune fille Songhaï, photo de Jean Rouch.

Marie-Isabelle Merle des Isles, *Destins d'explorateurs, de l'Antarctique à l'Asie centrale 1908-1950*, éditions de La Martinière, 2005.

Carnet de notes de l'ethnologue Jean Rouch.

MPFT

MICHEL BRUNET

Dans le désert du Tchad, le paléontologue poitevin et son équipe ont ajouté un nouveau chapitre à l'histoire de notre origine, avec la découverte d'Abel (1995) et de Toumaï (2002). Une aventure scientifique et humaine relatée avec constance depuis 1993 par *L'Actualité Poitou-Charentes*.

CLAUDE ARPI

L'aurore d'une vie

Octobre 1974. Claude Arpi pourrait ouvrir son cabinet de chirurgie dentaire à Angoulême, sa ville natale, ou à Bordeaux où il vient de suivre ses études. Mais comme nombre de jeunes européens à cette époque son regard se tourne vers l'Orient. Aussitôt son diplôme en poche, il rejoint donc une caravane qui s'est constituée à Paris pour relier l'Inde. Un voyage sensé le conduire à Daramsala au Tibet, où la sœur du Dalaï Lama lui a demandé de venir soigner les dents des enfants d'une école dont elle s'occupe. Claude entretient des relations avec le Tibet et le Dalaï Lama depuis plusieurs années déjà. Daramsala, il n'y retournera en fait que beaucoup plus tard. Déviation de trajectoire à bord du convoi parti traverser le monde, Auroville sera sa destination finale. Aujourd'hui Claude a 56 ans, il n'en est jamais reparti.

Auroville, «Ville de l'Aurore». A quelques kilomètres poussiéreux de Pondichéry. Auroville, terre d'un monde nouveau, toujours en construction près de quarante ans plus tard.

Fondée sur la philosophie de Sri Aurobindo, maître spirituel indien de la première moitié du XX^e siècle, «matérialisée» par sa confidente Mira Alfassa, une franco-égyptienne arrivée en Inde en 1914, cette cité fait partie de ces expériences de sociétés en rupture qui ont fleuri dans les années 1960. «Auroville n'appartient à personne en particulier, Auroville appartient à toute l'humanité dans son ensemble. […] Auroville sera le lieu de l'éducation perpétuelle. […] Le lieu des recherches matérielles et spirituelles pour donner un corps vivant à une unité humaine concrète», stipule la charte du lieu. Lorsque Claude débarque, six ans après que la première pierre de la cité a été posée, l'endroit n'est encore qu'un plateau désertique du sud-est de l'Inde duquel on aperçoit les eaux du golfe du Bengale, et quelques centaines d'âmes travaillent sous les cieux tropicaux pour donner corps à cet endroit. Aujourd'hui les Auroviliens sont environ 1 800, venus de 35 pays et du reste de l'Inde. Trois millions d'arbres ont été plantés et, dans les 25 km² de forêt, la vie se cherche une nouvelle voie. Bien plus qu'une «cité idéale» Auroville est un laboratoire. Education, économie, gestion énergétique, organisation politique de la cité… Dans tous les domaines, la recherche d'une société fonctionnant au-delà des impasses dans lesquelles se sont engouffrées les sociétés occidentales s'éprouve à fleur de peau, avec ses avancées, ses immobilismes, ses tâtonnements. Et avec le soutien de plusieurs institutions et organismes, notamment l'Etat indien et l'Unesco. Claude habite à Dana, une des 75 communautés de la cité. Il y vit avec sa femme Abha, une Indienne, et leur fille Smiti. Après s'être occupé les premières années de la mise en place du réseau de télécommunication, il gère désormais le pavillon tibétain d'Auroville, inauguré en son temps par le Dalaï Lama. Parallèlement il publie des articles et des essais sur ce petit pays himalayen annexé par la Chine, sur le Cachemire et le sous-continent indien. Sans jamais oublier sa raison d'être dans cette cité : construire comme une sorte de Tour de Babel à l'envers, où tout le monde pourrait vivre ensemble, au-delà de tout dogme et de toute nationalité.

Hélène Bannier

Claude Arpi a publié : *The Fate of Tibet* (Har-Anand Publications, 1999), *Tibet, le pays sacrifié* (Calmann-Lévy, 2000), *La politique française de Nehru : 1947-1954* (Pavilions Series, Auroville, 2001), *Cachemire, le paradis perdu* (Philippe Picquier, 2004), *Born in Sin : The Panchsheel Agreement* (Mittal Publications, New Delhi, 2004), *India and Her Neighbourhood* (Har-Anand Publications, 2005).

Olivier Barbin

CLAUDE PAUQUET

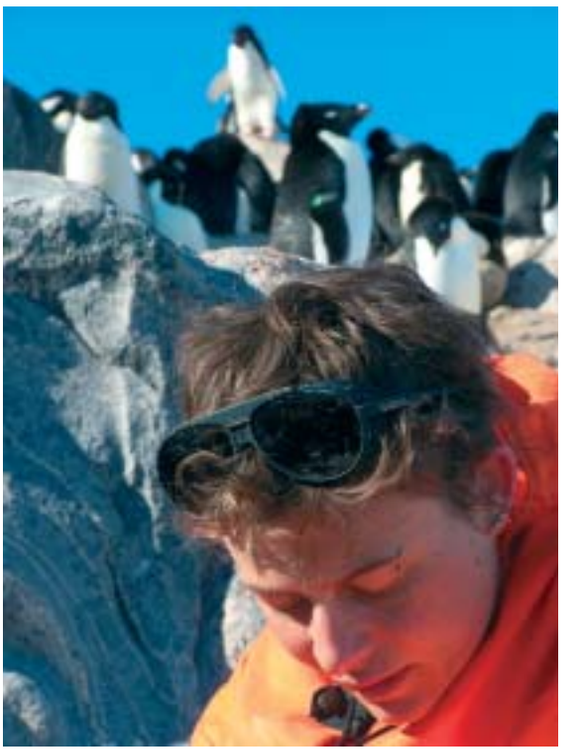
était en Inde en 1998 pour une mission photographique sur le sanskrit à Melkote, dans un village de Karnakata, avec le sanskritiste Michel Angot, enseignant à l'Ecole des hautes études en sciences sociales et membre du centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud. Voir son site www.claudepauquet.info

Page de droite :
S. N. Srinivasan, brahmane et pandit en formation à Melkote.

STÉPHANIE JENOUVRIER

L'aventurière australe

Avoir vécu deux ou trois siècles plus tôt et pouvoir découvrir, aux côtés des grands explorateurs, des terres sauvages et inconnues, tel est le rêve de Stéphanie Jenouvrier. Il n'est guère surprenant, alors, qu'après des études de biologie et d'écologie, son goût de l'aventure et de la découverte, sa passion pour les animaux et les milieux polaires l'aient entraînée dans le sillage de Kerguelen et de Dumont d'Urville.



Katell Pierre - IPEV

Le continent Antarctique a toujours fait l'objet de convoitises de la part des pays qui y ont posé le pied. Il est protégé par un arsenal juridique de grande ampleur, le traité sur l'Antarctique (signé par douze nations à l'origine, en 1959, quarante-cinq aujourd'hui), complété en 1991 par le protocole de Madrid. Ces traités déclarent solennellement l'Antarctique «réserve naturelle consacrée à la paix et à la science». Un principe auquel adhère totalement Stéphanie Jenouvrier. Très sensible à la protection de l'environnement, elle a fait de l'écologie un choix idéologique et a étudié pendant son doctorat l'impact des modifications climatiques sur la démographie de trois espèces d'oiseaux en Antarctique (le fulmar antarctique, le pétrel des neiges et le manchot empereur). Stéphanie a effectué sa thèse au Centre d'études biologiques de Chizé (Deux-Sèvres). Ses trois années de recherche ont été ponctuées de trois campagnes de deux à trois mois, d'abord à Kerguelen, puis en Terre Adélie où elle a rejoint les hivernants qui travaillent dans un isolement total pendant six mois (aucun bateau pendant l'hiver). Là-bas, compter les oiseaux, les baguer, contrôler les éclosions faisaient partie de son quotidien, avec en plus, des moments uniques, comme une petite baignade par - 2 °C, au milieu des éléphants de mer, «pour me détendre…»

Le voyage représente déjà une aventure et une expérience exceptionnelles. Pour rejoindre les îles sub-antarctiques (Crozet, Kerguelen, Amsterdam et Saint-Paul), il faut d'abord prendre l'avion jusqu'à la Réunion, puis embarquer à bord du *Marion-Dufresne* pour dix à quinze jours de traversée. Le voyage pour la terre Adélie est un peu plus court puisqu'il ne faut compter «que» cinq à six jours pour parcourir les 2 700 km qui la séparent de l'Australie. Au départ du port d'Hobart en Tasmanie, la base Dumont-d'Urville est desservie par l'Astrolabe, bateau ravitailleur pouvant embarquer cinquante passagers et plusieurs centaines de tonnes de vivres et de matériel. Coupée du monde en hiver par des centaines de kilomètres de banquise, la base n'est accessible que durant l'été austral (de novembre à mars). Ces dessertes, exclusivement maritimes, rythment la vie des bases et confèrent à ces expéditions le charme suranné d'une époque ancienne. «Il se dégage une ambiance que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, on est à la fois hors du monde et du temps.» Quant à la vie sur place, «c'est une aventure à la fois scientifique et humaine qui ne peut laisser personne indifférent».

A lieux différents, expériences différentes. «A Kerguelen, il existe une base, mais une grande partie du travail des ornithologues s'effectue à l'extérieur. Nous partons alors à deux ou trois, sécurité oblige. Plusieurs jours de marche avec un gros sac à dos sont nécessaires pour accéder aux cabanes ou installer la tente. Là, ni eau courante, ni confort, les conditions sont assez difficiles. Mais la nature est préservée, on peut même boire l'eau des souilles (sortes de marais parfois assez profonds) malgré la couleur quelquefois douteuse au premier abord. Pouvoir marcher des kilomètres dans ce décor sauvage sans aucune autre présence humaine que la nôtre est quelque chose de réellement unique, on éprouve un vrai sentiment de plénitude. Et les animaux, peu farouches, se laissent facilement approcher. Ce sont des moments inoubliables.» Les noms, à eux seuls, sont déjà évocateurs. Certains, tels rivière des Macaronis[1], mont des Fées ou anse de la Canicule feraient presque oublier que les îles Kerguelen, situées entre les 40e rugissant et les 50e hurlant, s'appelaient jadis îles de la Désolation… D'autres, comme île du Cimetière, rocher du Désespoir ou baie de la Désolation évoquent mieux le caractère inhospitalier de ces territoires.

«En terre Adélie, par contre, tout est situé sur la base. Nous avons de l'eau, des repas chauds, beaucoup plus de confort, mais très peu d'intimité, car toute la communauté vit dans un espace limité et cette promiscuité peut s'avérer parfois difficile. Mais des relations très intenses se créent entre les personnes ; la solidarité et l'entraide sont très fortes.» Des sentiments qui font qu'à chaque fois, Stéphanie était «heureuse d'y partir, triste de rentrer !», comme presque tous ceux qui ont déjà vécu cette expérience.

En avril 2006, Stéphanie a bouclé une fois de plus ses valises. Direction : le Massachussetts (USA). Elle y poursuivra pendant deux ans ses recherches à la Woods Hole Oceanographic Institution grâce à une bourse L'Oréal-Unesco récompensant les travaux réalisés pendant sa thèse. «Ce projet nous permettra d'établir des scénarios prédictifs quant à l'influence du réchauffement climatique sur la dynamique des populations d'oiseaux marins en Antarctique.»

Axelle Partaix

1. Les macaronis sont une espèce de manchots.

JÉRÔME VERGNAUD

Prolongations nordiques

Jérôme Vergnaud veut repartir. Réentendre le bruit un peu métallique des cristaux de glace baladés par le blizzard. Et surtout, reprendre – avant 2008 – le voyage humain entamé voilà huit ans. En attendant, le jeune professeur des écoles partage et prolonge ses impressions nordiques en classe. Chaque jour, dit-il, des nuances de blanc lui reviennent en mémoire.

Après une maîtrise de géographie et un DEA sur le thème des nouvelles questions environnementales dans le village nord canadien de Grise-Fiord, le jeune Cognaçais envisage une troisième expédition vers la même île d'Ellesmere, province autonome du Nunavut. Ses premiers séjours, longs de plusieurs mois, ont eu lieu en 1998 et en 2000. Son travail de thèse prendra la forme d'une monographie allant de l'origine du village à nos jours et intégrant les changements vécus par les hommes et les territoires. Grise-Fiord est en effet le résultat d'un «déplacement». En 1953, à des fins géostratégiques, l'Etat canadien y a installé sept familles Inuits qui vivaient 2 000 kilomètres au sud.

«Ils ont été débarqués sur une plage de cailloux, explique celui que les Inuits ont surnommé Garbage Man, dans un endroit sans cours d'eau et sans assez de neige pour construire des igloos, ils ont dû changer de lieu, aller là où se trouve Grise-Fiord aujourd'hui...» Jérôme Vergnaud a expérimenté le froid, la nuit polaire, la banquise – gelée pendant plus de dix mois de l'année, sur laquelle il a campé – et son respect pour les habitants est à la mesure de l'hostilité du milieu. Il a même étudié l'inuktitut, langue parlée par plus de 60 % de la population du Nunavut.

Depuis, lors de conférences ou d'interventions plus approfondies, le jeune homme partage son expérience avec les scolaires . «Il suffit de montrer le pôle, de situer sur la carte le village le plus septentrional et les enfants sont fascinés», explique Jérôme Vergnaud qui parle aussi, bien sûr, de chasse au bœuf musqué, à l'ours, à l'oie blanche, au lapin arctique... mais n'omet jamais d'évoquer la rudesse de la vie, l'histoire des gens, ni les problèmes d'environnement : pollutions venues du sud et réchauffement de la planète. L'an passé, le chercheur devenu instituteur a accompagné une véritable correspondance entre une classe de Cognac et l'école francophone des «Trois soleils» d'Iqaluit, capitale du Nunavut. Des colis et notamment des dessins sont partis par la poste et ont mis près de trois mois à atterrir sur la banquise... A la rentrée prochaine, l'enseignant devrait renouveler l'initiative à l'année, avec ses propres élèves. Ou encore animer des ateliers pédagogiques (via Internet) lors de son futur voyage à Grise-Fiord. Dans ce but et à des fins amicales, Jérôme Vergnaud a entretenu les contacts noués à force de confiance. Ses amis Maaki, Aaju et d'autres lui écrivent toujours du «toit de la Terre». «Là-bas, l'homme est remis à sa place. Le rapport entre lui et la nature implique une autre philosophie de vie, estime Jérôme Vergnaud. On écoute l'autre, on ne peut pas l'esquiver. Le chasseur chanceux partage avec celui qui ne l'a pas été... C'est tous les jours ce que vit un village du Jura isolé par la neige ou ce que l'on a connu – exceptionnellement – pendant la tempête de 1999.»

Astrid Deroost

AUGUSTIN VIGNAUX, MARIN ROCHEFORTAIS

Les *Carnets de l'exotisme* ont publié un volume consacré aux «Voyages inédits d'hier et d'aujourd'hui» (nouvelle série n° 4, février 2004, éd. Kailash). Le premier texte est un carnet de voyage retrouvé dans une valise et confié à Didier Catineau. Augustin Vignaux, marin rochefortais né en 1854, y raconte ses aventures, de l'Amérique latine à l'Afrique du Sud, de Terre-Neuve à Constantinople, de 1867 à 1893. Comme le marin ne se prend pas pour un auteur, il écrit avec sobriété et précision. Un témoignage précieux, plein d'anecdotes savoureuses, sur la vie nomade et dangereuse des marins à l'époque.

ULYSSE, SYLVIE ET ALAIN SOULAT

Un tandem au long cours

Elle poursuit seule le voyage. Elle en préserve le souvenir et les images, elle raconte, fait des conférences. Pour son fils d'abord, pour elle, et parce que le périple fut incroyable : pendant six ans, de 1997 à 2003, Sylvie et Alain Soulat – désormais séparés – ont roulé à tandem autour de la Terre entraînant dans l'aventure le bien nommé Ulysse, âgé de deux ans au moment du départ.

Ils sont partis, plutôt sportifs, complices, curieux d'entendre la voix du monde. «On avait envie d'aventure, se souvient Sylvie Soulat, envie de connaître d'autres cultures, on est allés au contact des hommes et de la nature, humblement.»

En Charente, d'où le couple est originaire, l'infirmière et le pompier d'alors ont peu à peu construit cette envie de grand départ. Ils aimaient l'effort et la balade, le tandem et les séjours lointains. Après l'Europe, il y eut des échappées de plus en plus longues vers l'Afrique et l'Amérique du Sud. En 1997, après une préparation minutieuse – technique, financière – et une remorque ajoutée pour embarquer Ulysse, Alain et Sylvie ont franchi la ligne de l'inoubliable.

Australie, Indonésie, Asie, Afrique, les Amériques du Sud et du Nord, en tout quelque 38 pays visités et 65 000 km parcourus à la force des mollets... avec plus de 180 kilos tractés par monts et par altiplano. Le décompte, pourtant, semble dérisoire au regard des apprentissages : des rencontres vraies avec les gens de partout, attirés par la simplicité et l'audace de l'équipage. «On allait tout de suite à l'essentiel, souligne la voyageuse. On a appris à sentir les pays, à ne pas tout prévoir... Le propre du voyage, c'est de laisser faire les choses. On a acquis une autre philosophie du temps.» Tente spartiate ou palaces... offerts, églises ou écoles, les hébergements, la durée des haltes, ont varié autant que les décors ou les langues.

Au fil des ans, les voyageurs ont écrit, vendu des images, témoigné au jour le jour dans les médias locaux, des plaisirs et des douleurs de la longue route, de la fatigue qui parfois les harassait. Froid, vent, altitude furent des freins à la course du tandem autant que les contextes violents, pakistanais ou péruvien.

Mais les êtres et les paysages valaient toutes les expéditions. Les animaux d'Afrique aussi qui surprenaient l'enfant... devenu écolier nomade. Avec le temps, les bagages familiaux se sont alourdis de cours pour Ulysse, collectés d'ambassade en ambassade.

Un jour enfin, après six ans d'un quotidien hors du commun, la famille Soulat a renoué avec la Charente. Et s'est dénouée. «Cela fait partie du voyage, de notre vie.» Sylvie Soulat dit encore la difficile réadaptation à l'ordinaire des jours, et l'énergie, intacte, qui l'entraînera vers de nouvelles odyssées.

Astrid Deroost

Autour du monde avec Ulysse, une odyssée familiale à tandem, Sylvie et Alain Soulat, éditions Stanké, Outremont, 2003.

GODEFROY CHICARD, «CHEVALIER APÔTRE»

Né en 1834 à Paizay-le-Sec (Vienne), Pierre-Célestin Chicard, qui se rebaptisa précocement Godefroy, en hommage au Moyen Age et à Godefroy de Bouillon, hésitait en ses jeunes années entre les nobles carrières de moine, de bandit d'honneur ou de chevalier errant. Il fut finalement missionnaire au Yunnan. Il y resta de 1860 à sa mort, survenue en 1887 à Tchao-Tong.

Il n'a laissé aucun ouvrage relatant son long séjour dans cette province lointaine de l'empire chinois, à une époque où les étrangers, et tout particulièrement les missionnaires, n'étaient pas les bienvenus. En revanche, ses proches et ses supérieurs ont rassemblé, sous la plume du R.P. Drochon (*Un chevalier apôtre, Célestin-Godefroy Chicard*, Paris, 1889) de nombreux extraits de sa correspondance.

Au-delà du personnage pittoresque que fut le père Chicard (il se rêvait en gentilhomme poitevin administrant outre-mer une seigneurie médiévale entourée d'infidèles) et du style convenu de son biographe, on y découvre un excellent homme, poète d'habitude (dans la manière d'Hugo et d'Augustin Thierry réunis), fumeur invétéré, pas toujours facile, aux prises avec les réalités de la vie quotidienne dans une province frontalière, traversée par des raids de peuplades allogènes, tels les Lolos et les Miao-Tsé. C'est souvent passionnant.

Jean-Paul Bouchon

JEAN-FRANÇOIS JURVILLIER

Plombier en Antarctique

« Cherche plombier-chauffagiste pour le pôle sud.» Jean-François Jurvillier se rappelle, dans un sourire, l'annonce publiée par *Le Bien Public*. Elle lui a valu douze mois d'un premier exil blanc et volontaire : «Depuis l'enfance, j'étais attiré par les pôles. Pour être choisi, il fallait juste être fort dans sa tête, en bonne santé.»

C'était courant 2004. Quatre mois après l'entretien d'embauche et quelques tests notamment psychologiques, le plombier de Soyaux, coutumier des ouvrages atypiques, volait en compagnie de cinq autres personnes vers Hong Kong et l'Australie. Puis, après six jours de mer hurlante et rugissante à bord de l'*Astrolabe*, bateau de l'Institut polaire Paul-Emile-Victor, et un ultime vol, l'équipe rejoignait enfin Dôme C (comme) Concordia, la station scientifique franco-italienne nouvellement érigée en Antarctique.

Comme ses camarades de route, Jean-François Jurvillier venait participer à la fin d'un chantier lancé en 1996. Son rôle : travailler à l'installation du chauffage, à l'alimentation en eau d'une base destinée à accueillir des chercheurs en astronomie, glaciologie, chimie de l'atmosphère, etc. Une station perchée à plus de 3 200 m d'altitude sur la calotte polaire, éloignée des côtes de plus de mille kilomètres, sans flore, ni le moindre manchot à contempler. Le premier séjour du Charentais a duré de décembre 2004 à décembre 2005. Il repart en novembre prochain pour cinq ou six mois afin de mettre en place le système de ventilation.

«Là-bas, explique-t-il, les problèmes sont décuplés en raison des températures qui peuvent aller jusqu'à - 78 °c. Si on ne dispose pas du matériel pour réparer, l'arrêt, même court, d'une chaudière peut créer une vraie catastrophe.»

La glace que l'on transforme en eau potable (recyclée après usage), des tuyaux isolés dans des caissons chauffants, le caractère sportif de toute intervention extérieure... Jean-François Jurvillier a aimé se colleter avec les défis techniques et quotidiens.

Et surtout, il a touché du doigt son rêve de «grand désert blanc», inaccessible au commun des voyageurs. Il a fait des balades-découvertes, forcément courtes et accompagnées, pris des centaines d'images de l'infiniment grand, de la nuit totale, des aurores australes.

Il a guetté, comme tous ses camarades «hivernants» – et après neuf mois d'isolement complet –, le rare convoi de ravitaillement en provenance de Dumont-d'Urville. Il usé sa demi-heure téléphonique hebdomadaire, surfé sur Internet...

Enfin, le plombier a profité de ce temps à part, gelé, différent, pour apprendre sur le monde, sur lui et sur les autres. «Aujourd'hui, explique-t-il, je me sens plus calme, plus humble. Là-bas les scientifiques et les techniciens sont au même niveau. On a tous besoin les uns des autres, on apprend à accepter chaque personne comme elle est.» Concordia la juste nommée... Jean-François Jurvillier y retourne avant tout pour cet «esprit polaire» cher à son aventure humaine.

A. D.

CONCORDIA, STATION PERMANENTE

Concordia, troisième station scientifique permanente au cœur de l'Antarctique avec celles d'Amundsen-Scott (Etats-Unis) et de Vostok (Russie), est une base franco-italienne située à quelque 17 000 kilomètres de Paris. Fruit d'une collaboration entre l'Institut polaire Paul-Emile-Victor (IPEV) et le programme national de recherche en Antarctique (PNRA-Italie), elle est entrée en premier hivernage en février 2005 avec à son bord douze hommes et une femme.

L'équipe franco-italienne était alors composée de scientifiques, de techniciens (plombier-chauffagiste, mécanicien, radio), d'un médecin et d'un cuisinier.

La mission scientifique a pour but de lancer des programmes de recherche en astronomie, glaciologie, chimie de l'atmosphère, sciences de la terre, microbiologie, et en médecine.

Concordia, station de 1 500 m² habitables, est précisément située à 75°06'S et à 123°21'E. Dumont-d'Urville (France) et Casey (Australie) se trouvent à environ 1 100 km au nord. Conditions météo : faibles vitesses de vent, très faibles précipitations neigeuses, températures moyennes de – 30°C en été et de– 80°C en hiver.

Sources : www.ifremer.fr www.recherche.gouv.fr

Visiter le chantier de l'*Hermione*

En 1780, la frégate *Hermione* permit à La Fayette de rejoindre les insurgés américains en lutte pour leur indépendance. Ce navire est en reconstruction dans une forme de radoub de Rochefort, située à deux pas de la Corderie royale et du jardin des Retours. Depuis 1997, le chantier est ouvert au public. Des passerelles aménagées offrent différents points de vue sur ce grand navire en bois. Et pour ceux qui voudront en savoir plus sur l'histoire de la prestigieuse frégate, il y a le beau livre d'Emmanuel de Fontainieu : *L'Hermione, de Rochefort à la gloire américaine* (éd. de Monza, 2002). www.hermione.com

Association Hermione - La Fayette

Thierry Tijeras

THÉS & CIE

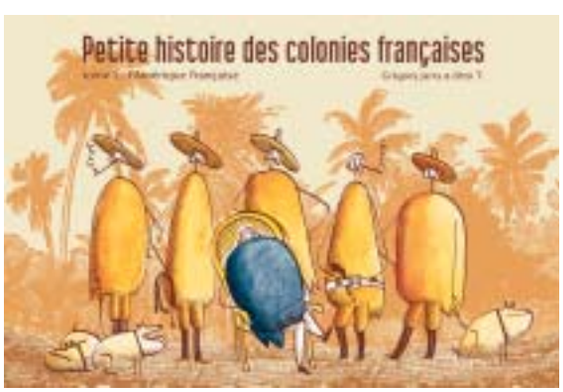
C'est l'histoire d'une petite feuille ovale, cultivée et consommée en Chine depuis des millénaires, et introduite en Europe au XVIIe siècle par les marchands hollandais. L'exposition «Thés & Cie, entre Chine et Europe, XVIIe-XXe siècle», présentée jusqu'au 8 octobre par le Centre international de la mer à la Corderie royale de Rochefort, convie les visiteurs à un voyage dans le temps entre Orient et Occident, dans le sillage de la précieuse plante, sur les routes maritimes du commerce du thé. 05 46 87 01 90

LA ROUTE DU CAFÉ

Partant de Rochefort sur la flûte *Le Dromadaire* avec deux plants de caféier, le chevalier Gabriel de Clieu a ouvert la route du café caraïbe en 1720. Un plant a péri pendant la traversée de l'Atlantique mais l'autre donna une récolte assez abondante pour se multiplier ensuite aux Antilles. Cette aventure végétale est racontée par l'écomusée du cognac à Migron dans l'exposition «La route du café», de Rochefort à Santiago de Cuba. A compléter par la visite de l'exposition «La route du havane». 05 46 94 91 16

L'Amérique française

Le premier volume de *Petite histoire des colonies françaises* revisite trois siècles de rivalité franco-anglaise, de Guillaume le Conquérant à l'émancipation des esclaves d'Haïti en 1804… en 128 pages dessinées par Otto T. et écrites par Grégory Jarry. Les auteurs, deux Poitevins fondateurs des éditions Flblb, ont sérieusement étudié le sujet. Ils interprètent l'histoire coloniale avec un humour souvent grinçant : «C'est aussi un hommage aux livres d'histoire de la Troisième République dans lesquels la bande dessinée a puisé tant de chef-d'œuvres.» En 2005, ils avaient exploré le même registre dans *Petite histoire du grand Texas*, satire de «l'Etat le plus puissant du monde». Après *L'Amérique française*, deux autres tomes sont en chantier : *L'empire d'Afrique et d'Asie* (janvier 2007), *La décolonisation* (mai 2007). www.flblb.com

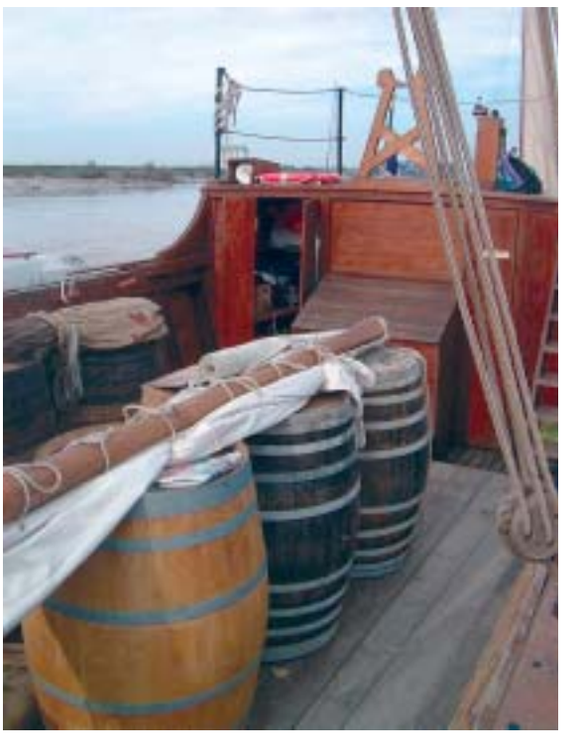


LA SCIENCE SE LIVRE

Durant l'année scolaire 2006-2007, La science se livre aura pour thème les grands explorateurs et les grandes expéditions. Afin de sensibiliser autrement les publics à la science, cette manifestation propose des expositions itinérantes, des conférences de scientifiques et des animations (réalisées par l'équipe de l'Espace Mendès France) dans les bibliothèques, les collèges et les lycées du Poitou-Charentes. Contact : christine.guitton@pictascience.org

Ils ont traversé l'Atlantique

La communauté d'agglomération du pays Rochefortais et la Corderie royale présentent jusqu'au 30 septembre, dans les anciennes halles de Tonnay-Charente, une exposition consacrée aux migrants partis de la région pour peupler la Nouvelle-France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.



Arnaud Dautricourt - CIM

A partir de 1666, avec la construction de l'arsenal, Rochefort et son pays ont joué un rôle prépondérant dans le développement de la colonie américaine, qu'ils approvisionnent en vivres, fournitures, mais aussi en hommes.
Des personnages célèbres, comme l'intendant Bégon, ou la famille Le Moyne (négociants en fourrure installés à Montréal) mais aussi des hommes et des femmes du peuple (paysans, artisans, filles du roi, matelots et soldats) se sont embarqués dans le grand voyage pour aller construire et défendre le nouveau territoire. Certains en sont revenus, d'autres ont fait souche au Canada. De nombreux liens se sont tissés d'une rive à l'autre de l'Atlantique, liens qui persistent encore de nos jours. Au travers d'une mise en scène très moderne – panneaux sur bâche, entretiens filmés, projections holographiques –, l'exposition raconte l'aventure de ces migrants et s'attache à faire résonner leur histoire dans la mémoire du pays Rochefortais d'aujourd'hui. ***M. T.***

Exposition dans les anciennes halles de Tonnay-Charente 05 46 88 24 93 (Office de tourisme de Rochefort : 05 46 99 08 60)
jusqu'au 30 septembre.

ATLAS DE DAVID RENAUD

L'Espace art contemporain de La Rochelle présente les travaux de David Renaud à l'occasion de la parution de son livre *Atlas, 119 jours autour du monde*, aux éditions Le temps qu'il fait. L'artiste, qui se définit comme un «voyageur immobile», retrace le parcours réel de Marc Thiercelin durant le Vendée Globe 2004-2005. L'*Atlas* est constitué de 119 cartes nautiques correspondant au relevé, au jour le jour, de la position du voilier. Trois sculptures, réalisées in situ, complètent les pages cartographiques déployées dans l'espace.
Jusqu'au 12 août. 05 46 34 76 55

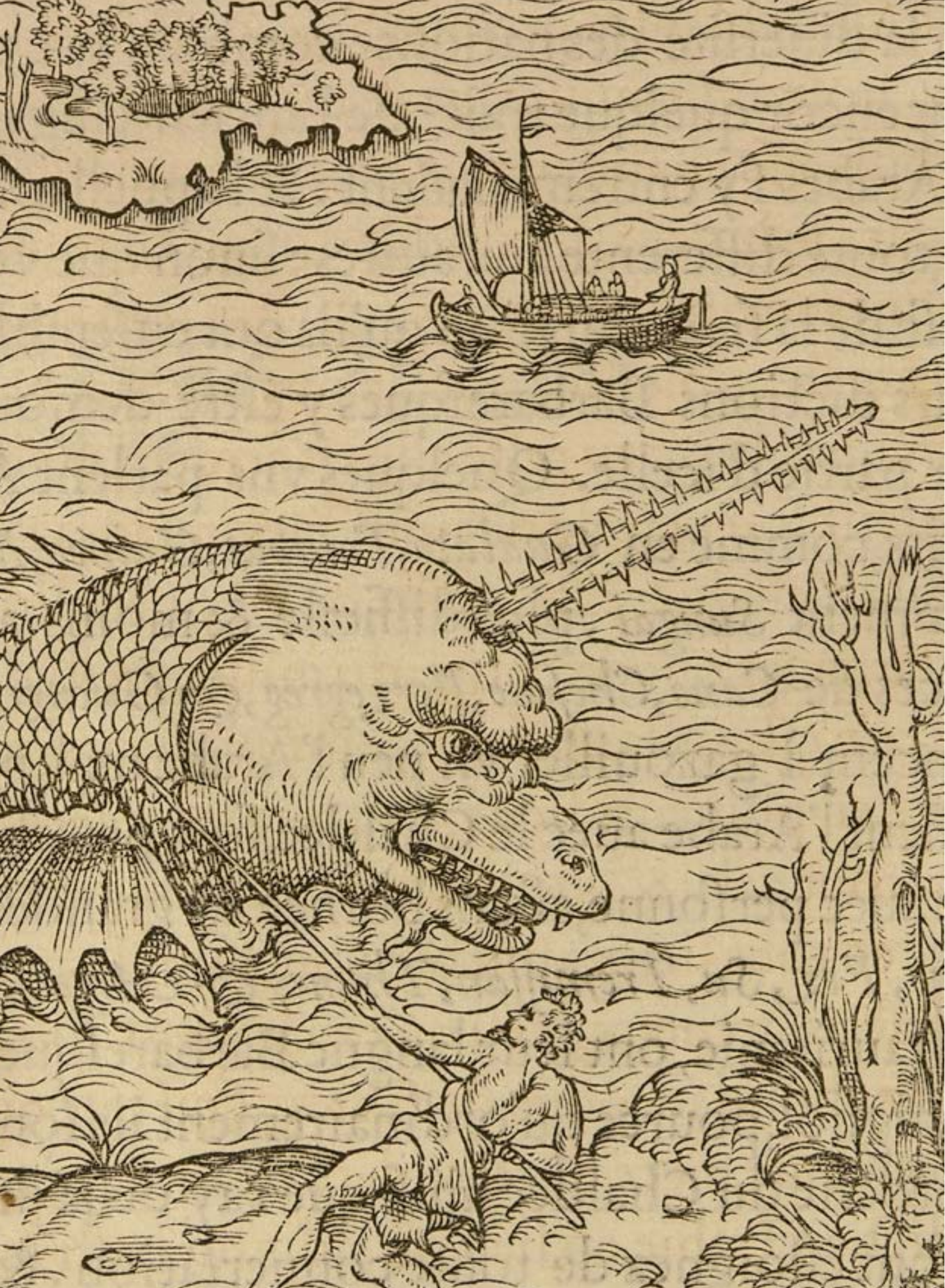
MUSÉES DE LA ROCHELLE

«La rencontre des deux mondes» vue par des peintres haïtiens, du 23 juin au 31 juillet,
«Le patrimoine architectural de New York», photographies, du 5 août au 10 septembre, au musée du Nouveau Monde. 05 46 41 46 50
«La Rochelle, vues du ciel», photographies aériennes des années 1920, du 1^er^ juillet au 30 novembre, au musée d'Orbigny-Bernon. 05 46 41 18 83

Interpréter le monde

Cet été, la médiathèque François-Mitterrand de Poitiers présente des documents de ses fonds anciens qui sont précieux et fragiles, donc rarement montrés au public. L'exposition, intitulée «Interpréter le monde : réel et imaginaire du Moyen Age au XIX^e^ siècle», évoquera notamment les grandes découvertes géographiques de la Renaissance et les expéditions scientifiques du XVIII^e^ siècle. Les savants européens s'aperçoivent alors que le savoir transmis par les Anciens et les croyances enseignées par la Bible présentent des lacunes, des erreurs manifestes. Aux notions d'accumulation et de compilation fait désormais place celle du progrès scientifique, basé sur l'observation directe, la raison et l'expérience. Cette exposition permettra de voir l'exemplaire de la *Cosmographie universelle* d'André Thevet publiée en 1575. Ce moine cordelier né à Angoulême (1504-1592) a passé une grande partie de sa vie à voyager en Orient et en Amérique du Sud. Son œuvre reste méconnue malgré les travaux récents de Frank Lestringant. De ses voyages chez les Indiens, il ramena une plante qu'il nomma l'«herbe angoumoisine», c'est-à-dire le tabac.
Du 1^er^ août au 28 octobre. 05 49 52 31 51

Ci-contre et double page suivante : Gravures de la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, 1575. Médiathèque de Poitiers. Photos Olivier Neuillé.



Rabelais nous conduit du Poitou aux îles les plus étranges mais la lecture de ses livres est en soi une grande expédition

Par **François Bon** Dessin **François Place**

Les voyages de François Rabelais

Liste sommaire des voyages de François Rabelais : de Chinon à Angers, il a quatorze ans, on le met au couvent : résigné, probablement. D'Angers à Fontenay-le-Comte : au moins pourra-t-il sortir, vivre. Il est curieux, ou soulagé.

De Fontenay-le-Comte à la mer : avoir dû attendre ses vingt ans pour le droit de voir le monde. Aller à pied jusqu'à Olonne où est la mer. Passer par Luçon, sentir la mer près, puis l'horizon : l'inconnu, devant. L'Hermenault, puis Ligugé : grâce à Geoffroy d'Estissac, fin de la vie religieuse contrainte. Les yeux prêts, les oreilles prêtes. Et de Ligugé à la Pierre-Levée où s'assemblent les étudiants de Poitiers, les chemins ouverts pour entendre les marchés, les fous, les bonimenteurs, de Mirebeau à Charroux via Chauvigny et Saint-Maixent où François Villon, sur la route de Niort, se fit comme chacun sait (enfin, ceux qui ont lu le Quart-Livre) assassineur d'évêque. On s'accorde aussi sur un séjour à Paris, et la Sorbonne apprise sur place.

De Poitiers à Montpellier : il a préparé ses traductions du grec, il doit recevoir ses grades de bachelier en médecine. Bateau de Niort à La Rochelle, puis navire de La Rochelle à Bordeaux : la mer, enfin on est dessus. L'air, les vagues, et des visages autres.

De Montpellier à Lyon : le droit enfin d'accéder à soi-même. A Lyon vie maritale, aura ses trois enfants, dont Théodule, mort jeune.

De Lyon à Rome : navire sur la Méditerranée, au moins de Marseille à Gênes. Il connaîtra tous les ports. Le soleil qui se couche, c'est toute l'Antiquité qu'enfin on vous offre.

Le séjour à Turin : les six ans sans rien savoir. Protection de Guillaume de Langey, frère de Jean du Bellay.

Le voyage fondamental : Guillaume de Langey meurt à Roanne, au retour de Turin et sans doute déjà malade, en janvier 1543. Accompagner la dépouille, en plein hiver, jusqu'au Mans. Lent voyage à pied près de la charrette avec le corps. On est cinq. Deux mois pleins, pour ce voyage-là : me suis toujours dit que pourrait être thème d'un roman (plus tard). Et réouverture de l'écriture : le chantier arrêté après Gargantua enfin rouvert. La littérature commence quand c'est la mort qui en ouvre les portes.

Ou l'exil : 1546, médecin à Metz, sans ressources ni soutien, de l'autre côté de la frontière. *Si je ne fusse de present en telle necessité et anxieté. Il n'est possible de vive plus frugallement que ie fais.*

Saint-Malo : quatre mois invité de Jamet Brahier, qui fut le pilote de Jacques Cartier dans son expédition du Saint-Laurent. Ça ne remplace pas d'avoir vu soi-même l'Amérique. Chez Jamet Brahier, il écrit. Que se fait-il raconter ? Le fleuve, là-bas ? Les visages et les langues ? L'horizon, la répétition, le doute ? Rabelais ne s'en expliquera pas. Sauf qu'il lui fallait ce séjour. Les remparts de la ville corsaire, le dos tourné au monde terrien.

Restent les autres voyages. Les voyages imaginaires de Rabelais, ou qu'il nous lègue pour le nôtre, d'imaginaire. L'île des Macraeons, gens qui ont des ans beaucoup. Ile au périmètre évidemment circons-

François Bon publie *Tumulte* en septembre 2006 chez Fayard. Sur son site www.tierslivre.net : écouter «Rabelais à haute voix», ses lectures avec le violoniste Dominique Pifarély.

François Place a publié récemment : *Le Prince bégayant* (Gallimard Jeunesse, 2006), *Tobie Lolness*, texte de Timothée de Fombelle (Gallimard Jeunesse, 2006), *Grand Ours* (Duculot), *Le Pays de Korakar* (Casterman, 2005).

Détail d'un dessin de François Place publié dans *Comment Pantagruel monta sur mer* (Hatier, 1994), le Quart Livre de Rabelais présenté par François Bon et illustré par Claveloux, Ensikat, Galeron, Innocenti, Kallay, Place, Ponti et Topor.

crit, mais à mesure qu'on va vers le centre tout devient plus grand, les arbres, le ciel et les roches. Et ce qu'on trouve sur son chemin plus ancien, des inscriptions latines aux hiéroglyphes, puis aux runes, puis aux signes indéchiffrables. Ainsi, dans un temps où on brûle quiconque prétendrait l'origine du monde antérieure au compte biblique supposé de 4 004 ans, une fiction invente une origine ouverte du temps, et en donne la preuve par des marques écrites : ces signes gravés sur des tombes indéchiffrables, sous des arbres qui se sont élargis comme le temps.

L'île de Ruach : ne vivre que de vent, manger du vent, être vent. La mer, quand on l'approche. Dès Olonne, ou seulement à Saint-Malo ? Ou la première fois qu'à La Rochelle on a embarqué sur les vagues, droit vers l'ouest, avant de contourner les îles ? De cela Rabelais ne s'est pas expliqué. Mais il se souvient des phares : *Haultes tours sus le rivaige de la mer, esquelles on allume une lanterne on temps qu'est tempeste en mer pour addresser les mariniers, comme vous povez veoir à la Rochelle & Aigues Mortes.* Dans cette phrase, le voyage de ceux qui n'ont pu rejoindre les bords du monde dont on rêve. Et ce dont on rêve c'est l'île vent. C'est le monde nettoyé, soufflé.

Et puis ce mystère pour moi que Michel Foucault commence *Les Mots et les Choses* par ce court-circuit de Rabelais à Borges. Là-haut, plus loin que les paroles gelées, où les mots enfin parlent sans la suspicion que crée le fait qu'on les prononce, mais ce qu'ils disent est incompréhensible, vient le pur désert du pôle. Le bateau est immobile, le temps est immobile. On a faim. On fait des listes de bêtes, les bêtes qu'on a dans la bouche. Et cette liste, pour la première fois, est alphabétique, liste d'un ordre, comme si, tout au bout du monde, rejoindre l'inconnu serait enfin conquérir la paix. Mais que cette paix vous prive aussi du sens : ce qu'on trouve ici, dans nos affrontements, nos imperfections, nos rêves.

Qu'est-ce qu'on porte dans la tête, en permanence, d'un départ ? Comment crier, hurler, que le Quart Livre est d'abord le livre d'un voyage intérieur ? Un livre d'autant plus urgent qu'ici, en Poitou, nous en savons la langue d'avance ? ■

Au XVI^e siècle, les étudiants voyagent dans toute l'Europe durant leur «pérégrination académique»

Par **Jean Hiernard** Photos **Olivier Neuillé** - Médiathèque de Poitiers

Poitiers et l'Europe de la peregrinatio academica

Pèlerinage bien singulier que la *peregrinatio academica* ! L'expression a désigné, à partir du Moyen Age, le vaste mouvement, ancêtre de nos programmes Erasmus, qui mena les étudiants qui en avaient les moyens d'université en université, afin de parfaire leur formation en droit, théologie ou médecine. Rabelais y fait allusion lorsqu'il évoque l'éducation de Pantagruel, mais le bon géant s'est borné à visiter les universités de France, alors que le phénomène concerna en réalité toute l'Europe. L'université de Poitiers, créée en 1431/1432, fit partie de ce réseau et la tradition veut qu'elle ait accueilli nombre d'étrangers, comme l'écrivait Scévolle de Sainte-Marthe en 1570, s'adressant à la ville :

Et ton Escole […]
Fait-elle pas venir à nous
Celuy qui boit les eaux du Tybre,
L'Alleman, le Suisse libre,
Et l'Anglois au visage roux ?

Cette réalité est cependant restée longtemps à l'état d'affirmation quasi gratuite. Les sources qui auraient permis de la fonder sont en effet lacunaires et inédites. Si l'on prend la peine de scruter les registres de collation des grades en droit, qui constituent les documents les plus complets à notre disposition, mais n'ont été malheureusement conservés qu'à partir de 1575, on constate bien la présence de Bretons, de Limousins, de Tourangeaux à côté des Poitevins, mais la rareté des étrangers au royaume fait douter de l'affirmation de l'humaniste. Il est vrai que seule une minorité d'écoliers «prenaient leurs grades». Il faudrait disposer de la matricule des juristes, où l'on inscrivait les noms de tous les étudiants, mais elle n'est disponible qu'à partir de 1658. Peut-on imaginer que les écoliers voyageurs ne faisaient que visiter Poitiers sans y passer d'examens ? Une catégorie de sources peu connue vient montrer le contraire : les livres ou albums d'amis (*alba amicorum*). La pratique en est apparue vers 1548, dans l'entourage de Luther et de Melanchthon, parmi les étudiants de l'université saxonne de Wittenberg. Elle a essentiellement concerné le monde germanique au sens large, pays scandinaves, Provinces-Unies et Suisse compris, et a duré jusqu'au XIX^e siècle. A l'origine, l'étudiant ajoutait à un ouvrage de théologie ou autre des pages qu'il faisait signer, au gré de sa *peregrinatio*, à ses condisciples, ses professeurs ou des savants de rencontre. Le mot latin *album* renvoie à ces pages *blanches* et c'est dans cette acception qu'il est passé en français. Très vite, des dessins rehaussés à l'aquarelle ou à la gouache sont venus agrémenter les pensées et citations convenues, et des éditeurs ont imprimé des livrets spécialement prévus à cet effet, avec bordures et écussons muets. Cette tradition réformée n'a en fait concerné que très peu de Français.

Grâce au *corpus* de Wolfgang Klose et à un site Internet de l'université d'Erlangen (RAA), on peut de mieux en mieux étudier les centaines d'albums dispersés dans les bibliothèques et archives du monde

Jean Hiernard est professeur à l'Université de Poitiers, membre du laboratoire hellenisation et romanisation dans le monde antique.

Pages de l'*album amicorum* de Jean-Jacques Grübel sauvées par Alfred Richard et conservées à la médiathèque de Poitiers (ms 450). Le possesseur ne fut pas étudiant à Poitiers mais, originaire de Schaffhouse, apprit la théologie à Strasbourg et Bâle en 1627-1628, avant d'exercer la charge de pasteur.
En haut : «Celles qui simulent la virginité ne sont pas toutes vierges.» Dédicace de Heinrich Braun junior, le 3 avril 1627 à Schaffhouse (Suisse).
En bas : «La beauté est un bien fragile.» «La vierge du Seigneur doit s'abstenir totalement de toute parole impudique et de tout rire : elle doit orner toute sa vie de silence et de discipline.» «La foi n'est en sûreté nulle part.» Dédicace du Strasbourgeois Andreas Bitterlin, le 17 mars 1628 à Strasbourg.

Virgines non sunt omnes, quæ simulant virginit
Hoc quicquid est, ornatissimo Dno
Joh: Jacobo Gzübelio cognato suo dilecto
apposuit. Scaph: 3 Apri: 1627. Heinricus Brün junior.

Forma bonum fragile
Dominica virgo ab omni
inverecundo sermone, vel ri,
su debet se penitus abstinere:
cum silentio & disciplina
oem vitam suam ornare.
Nusquam tuta fides.
Fide, sed vide.
Parcula hæc ornatissio
& bonarū literarum longè
stantissimo Joh. Jacob. Gyrube
lio amico meo singulari per
petua recordationis ergo ad
scit Argentina 17 Martii Ibr
Andreas Bitterling. Ar

entier. Certains comportent des signatures apposées par des étudiants lors de leur séjour à Poitiers. Ces documents nous ouvrent ainsi des portes insoupçonnées. La lecture croisée des registres poitevins, des albums d'amis, de certains journaux de voyage et correspondances devrait permettre de donner une image beaucoup plus complète et colorée de la *peregrinatio*. Quelques années seulement de recherche nourrissent selon nous bien des espoirs. Nous ne prendrons que quelques exemples.

Le deuxième livre d'amis chronologiquement connu, qui a appartenu au Styrien Christoph von Teuffenbach et est aujourd'hui conservé à Wittenberg, porte la signature, «à Poitiers» (*Pictavij*), à la date de 1551, du jeune patricien Seyfried Ribisch, originaire de Breslau en Silésie (l'actuelle Wroclaw en Pologne). Son journal de voyage manuscrit composé en latin (*Itinerarium*) atteste sa présence dans notre ville pendant deux ans et demi (1550-1552). Amateur d'antiquités, il y a relevé trois inscriptions romaines aujourd'hui disparues. Son récit permet aussi de connaître les noms de certains de ses condisciples et de le suivre pendant sept ans à travers l'Europe. Quant au noble autrichien rencontré, de confession luthérienne comme Ribisch, il devait par la suite faire carrière militaire et diplomatique au service des Habsbourg : la dernière signature de son *album* est datée de 1568 à Constantinople…

Mais il n'y a pas que les manuscrits : une gravure connue vient de révéler son secret, celle de la *Pierre Levée* de Poitiers, due à l'artiste flamand Georges Hoefnagel, qui a mis en scène des étudiants en train de grimper sur le célèbre dolmen pour y inscrire leurs noms au couteau, selon une coutume rapportée par Rabelais. Or, jamais les noms de ces personnalités n'ont réellement figuré sur la pierre. Un érudit anversois a en effet découvert en 1980 un laissez-passer délivré en 1562 par les familles de quatre étudiants nommés sur la gravure : ils faisaient alors leurs études à Bourges, et l'on souhaitait les faire reconduire à Anvers, à l'abri de la guerre et de la peste. L'un d'entre eux, Hoefnagel, devenu à partir de 1590 un artiste célèbre de la cour de l'empereur Rodolphe II à Prague, a voulu sur le tard rappeler ces tendres années. Les quatre noms et celui de leur précepteur ont été gravés en majuscules et, pour faire plus vrai, entourés de ceux de «vedettes», comme Ortelius ou Mercator, en écriture cursive.

L'enquête peut être poursuivie pour le XVII^e siècle. S'il y a fort peu d'Allemands sur les pages du registre poitevin de gradués en droit, on peut y remarquer la présence au XVII^e siècle d'une quarantaine de Néerlandais issus des meilleures familles d'Amsterdam et d'ailleurs, parmi lesquels Frans Banninck, bachelier

Un exemple d'ouvrage allemand destiné aux étudiants. Gravure tirée de Daniel Meissner, *Libellus novus politicus emblematicus civitatum*, Nuremberg ?, Fuerst, 1628. Vue de «Potiers» [sic], musée de Poitiers. En haut, en allemand : «En tonneau de vin sommeille grande estime.»

Christian Vignaud - musées de Poitiers

JACQUES ESPRINCHARD, JEAN GODEFFROY, JEAN GRENON

Des Rochelais sur les routes d'Europe

La Rochelle fut, entre 1588 et 1621, la capitale *de facto* d'un Etat huguenot. Son académie ne semble avoir séduit ni son patriciat, ni ses visiteurs étrangers, tels les deux Danois Jacob Seeblad et Christian Sparre, rencontrés successivement à Leyde (1647), Orléans (1648), La Rochelle (1649), Padoue et Rome (1649-50). En revanche, les jeunes Rochelais ne sont pas rares à Orthez, Poitiers, Saumur, Montauban, Paris et même Genève ou Leyde, où vont se former futurs pasteurs, juristes et médecins. Certains ont laissé des journaux et font partie des rares Français à avoir adopté l'usage de l'*album amicorum*. Le plus connu est Jacques Esprinchard (v. 1570-1604). Son *Journal de voyage*, publié en 1957, permet de reconstituer, à partir de Leyde, une *peregrinatio* «pour le plaisir» à travers l'Allemagne, la Pologne, la Suisse et le Midi de la France, avant son retour à La Rochelle en 1598. Il a aussi possédé un *Thesaurum amicorum* disparu. Son parrain, Jean Godeffroy (v. 1525/1530-1592), marchand orléanais installé à La Rochelle en 1572, avait voyagé en Europe centrale et en Italie, comme l'atteste un manuscrit rochelais. Il ne s'agissait pas d'un voyage d'étude, mais il rencontra tout de même à Strasbourg quelques écoliers orléanais, et surtout accompagna en 1569, de Bâle à Nuremberg, Pierre de La Ramée (*Ramus*), l'une des intelligences du siècle. Godeffroy était le père du maire homonyme du siège de La Rochelle (1627/1628).

De savants prédécesseurs ont parfois eu la chance de scruter des documents disparus. L'érudit saintais Dangibeaud eut ainsi en mains l'*album amicorum* du Rochelais Jean Grenon (1578-1663), qui, après des études juridiques à Leyde, devait faire carrière au présidial et à l'amirauté de La Rochelle. Il en avait tiré en 1923 un bel article, quoique un peu sommaire. La relecture de ses brouillons permet de retracer le voyage de retour de Grenon, *via* Genève, Montpellier et Montauban, et de reconstituer les milieux qu'il a fréquentés. Peut-être un jour remettra-t-on la main sur le document original !

et licencié dans les deux droits en 1626, qui allait être bourgmestre d'Amsterdam et commander à Rembrandt l'illustre *Ronde de nuit* (1642, *Rijksmuseum*, Amsterdam). Son *album amicorum* est encore conservé à La Haye. Un autre Néerlandais, Cornelis de Glarges, lui aussi bachelier et licencié dans les deux droits à Poitiers en 1625, plus tard secrétaire d'ambassade et consul en France, a lui-même possédé un *album amicorum*, édité en français en 1975.

A la faveur de ces lectures inespérées apparaissent au grand jour les relations privilégiées qui ont existé pendant un demi siècle entre les universités du royaume et celles de la jeune république, en particulier entre Poitiers et Leyde où alla enseigner le théologien protestant André Rivet, de Saint-Maixent. Et ces gradués néerlandais laissent imaginer un nombre bien supérieur d'étudiants de même origine n'ayant fait que suivre des cours à Poitiers.

Notre dernier exemple portera sur l'*album amicorum* d'un étudiant du Palatinat, récemment retrouvé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il atteste la présence à Poitiers, entre août 1626 et avril 1627, de Jean-Jacques Hausmann, originaire de Simmern (Rhénanie-Palatinat), qui avait commencé des études à l'université de Heidelberg et dut s'enfuir lorsque éclata la guerre de Trente Ans, et se réfugier aux Provinces-Unies. Il étudia à Groningue et Leyde, puis en Angleterre. Son *album* nous le montre parcourant la France, d'Orléans à Saumur, d'Angers à Poitiers. A partir de 1628 il allait assumer la charge de précepteur des fils du comte palatin Frédéric V, souverain de Bohême, éphémère «roi d'un hiver» réfugié en Hollande.

Hausmann, Banninck, de Glarges, autant d'étrangers qui ont pu se croiser sur les bancs de nos «Grandes Ecoles». La lecture parallèle de leurs albums nous éclaire sur les gens qu'ils purent fréquenter à Poitiers, souvent les mêmes, des calvinistes évidemment, tels les médecins Jean de Raffou ou Pascal Le Coq, le juriste Antoine de la Duguie…

Nous ignorons les raisons qui incitèrent certains à venir à Poitiers, d'autres pas. La ville faisait certes partie d'un circuit obligé, d'un «Tour». Les relations, le bouche-à-oreille, les traditions familiales ont pu jouer. A Poitiers, comme à Angers, Orléans ou Bourges, on enseignait, à côté du droit canon, le droit civil (ou romain) interdit à Paris jusque sous Louis XIV, et considéré par les *Germani* comme le droit du Saint Empire, héritier des Romains. Certains maîtres, juristes ou médecins, étaient calvinistes. Un Frison, François Meinard (1570-1623), a enseigné le droit à Poitiers. Deux filles de Guillaume le Taciturne, Flandrine et Brabantine de Nassau, résidèrent longtemps en Poitou, la première, convertie au catholicisme, comme abbesse de Sainte-Croix de 1603 à 1640, la seconde, demeurée calviniste, comme duchesse de Thouars, depuis son mariage avec Claude de La Trémoille en 1598.

Il ne faut pas surestimer un phénomène minoritaire, mais ces étrangers contribuèrent au renom de Poitiers. Il reste à étudier la façon dont la population poitevine les accueillit, à observer en sens inverse la *peregrinatio* des étudiants poitevins, plus difficile à saisir, mais certaine, comme nous avons pu le constater à Leyde. Beaucoup sont d'illustres inconnus : qui était *Johannes Geandrellus, Pitavinus cum barba nigra*, «Poitevin à la barbe noire», qui figure au registre des juristes de Padoue en juillet 1593 ? Parmi les célébrités, citons Pascal Le Coq (1567-1632), né à Villefagnan (diocèse de Poitiers), doyen de la faculté de médecine de Poitiers et médecin de Louis XIII : ses études l'avaient mené, de 1586 à 1594, à Heidelberg, Bâle et Montpellier, mais il visita aussi la Bohême, l'Autriche et l'Italie. Citons, encore et toujours, René Descartes, gradué à Poitiers en 1616, inscrit à Franeker et Leyde en 1629-1630, où il se qualifie de *Picto*. Mais s'agissait-il vraiment d'une *peregrinatio* et était-il vraiment poitevin ? En tout cas, à la fin du XVII[e] siècle tout serait achevé, les guerres de Louis XIV et la Révocation de l'Edit de Nantes ayant produit leurs effets. Seuls quelques aristocrates vinrent encore faire leur «Grand» ou «Petit Tour» (le mot est à l'origine de notre *tourisme*), apprendre équitation, danse et français en Val de Loire, *Jardin de la France*, mais plus à Poitiers. ■

A. Vaquero - musée Bonnat - Bayonne

L'étudiant de Leyde, dessin de Rembrandt, plume, lavé de bistre (20,2 x 11 cm), coll. musée Bonnat, Bayonne.

Les récits des translations des reliques au Moyen Age sont parfois dignes des romans d'aventures

Par **Edina Bozoky**

Photos **Christian Vignaud** - Musées de Poitiers

Voyages de reliques

Les restes terrestres du Christ, de la Vierge ainsi que ceux des saints reçurent une vénération bien attestée à partir du IVe siècle, lorsque les persécutions des chrétiens prirent fin. Ce phénomène que l'on qualifie habituellement de «culte des reliques» connut un essor spectaculaire, d'abord en Orient – plus tôt et plus profondément christianisé –, puis en Occident, où l'installation de nouveaux royaumes sur le territoire de l'empire romaine ne brisa pas cet élan.

Le culte des reliques se fonde sur la croyance en une force (*virtus*) miraculeuse qui serait restée vivante et active dans les corps saints, et qui aurait imprégné aussi les objets ayant été en contact avec le Christ, la Vierge et les saints de leur vivant ou après leur mort. Cette *virtus*, preuve d'une action divine sur terre, produisit des miracles, selon les témoignages allant des Pères de l'Eglise à des auteurs anonymes. Parmi les miracles, les plus spectaculaires sont les guérisons des malades et des possédés ; mais la présence des reliques est aussi censée intervenir pour arrêter les calamités : les inondations, la sécheresse ou les incendies. De même, on imaginait que la possession des reliques assure la victoire militaire et/ou la défense d'une ville, d'une région.

La possession des reliques signifie ainsi de disposer d'un pouvoir miraculeux, attirant les pèlerins, et conférant un prestige à une église ou à un monastère. Dans le même temps, pour rappeler le sacrifice du Christ, on se mit à placer des parcelles de reliques des martyrs dans les autels dès le IVe siècle. Or, certaines régions, plus tardivement christianisées, manquaient totalement de reliques, ou en avaient un nombre insuffisant. C'est la raison des déplacements – des «voyages» – des reliques, commencés à une très haute époque. Le transfert des reliques, incluant des cérémonies liturgiques, s'appelle translation. On transporta les restes – un corps entier, mais souvent seulement des fragments – sur des distances très variables : d'un pays à un autre, ou d'une ville à une autre ; mais dans de nombreux cas, la translation s'effectua à proximité, voire à l'intérieur d'une église (par exemple, de la crypte vers l'autel).

Les récits de translations de reliques, un genre littéraire à part, contiennent parfois des détails dignes des romans d'aventures. En effet, les voyages avec des reliques comportaient beaucoup de risques, tout autant que les voyages commerciaux. Il est probable que les hagiographes exagéraient parfois les difficultés qui entouraient l'acquisition et le transport des reliques, pour mettre en valeur leur caractère exceptionnel. Afin de se procurer des reliques convoitées, on n'hésita pas à recourir au vol ou à l'enlèvement, en usant de toutes sortes de ruses. Lorsque deux mar-

Edina Bozoky est maître de conférences à l'Université de Poitiers, membre du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale. Elle dirige la collection «Culture et société médiévales» (Brepols-CESCM)

chands vénitiens retirèrent secrètement le corps de saint Marc de son église à Alexandrie, pour tromper les Sarrasins, ils dissimulèrent les restes sous des morceaux de viande de porc. Pour s'emparer des reliques de sainte Foy, conservée au monastère d'Agen, les moines de Conques y envoyèrent un des leurs, qui y passa plusieurs années avant de devenir gardien du trésor de l'église et de pouvoir enfin dérober le corps de la martyre. Dans d'autres cas, les voleurs de reliques profitèrent du sommeil ou de l'ivresse des gardiens. Les reliques figuraient aussi parmi les butins de guerre et, pour affaiblir un peuple soumis, les vainqueurs les déplaçaient vers leurs centres de pouvoir.

Notre région fut le théâtre des translations de reliques les plus diverses. La plus célèbre s'attache au nom de Radegonde, qui s'était retirée à Poitiers après s'être séparée de son époux Clotaire. Elle voulut obtenir une parcelle de la Vraie Croix pour son monastère, dans le but d'en faire un garant du «salut de la patrie tout entière et de la stabilité du royaume». Elle s'adressa d'abord au roi Sigebert ; ayant eu son assentiment, elle présenta sa requête à l'empereur de Constantinople Justin II, qui lui envoya en 568 ou 569 un morceau du bois de la Croix, orné d'or et de pierres précieuses, et beaucoup d'autres reliques. La parcelle de la Croix est toujours conservée à l'abbaye Sainte-Croix (actuellement à La Cossonnière, commune de Saint-Benoît). Il est assez mystérieux d'où et comment toute une collection de reliques a pu arriver à l'Hypogée dit «des Dunes», oratoire mérovingien (VII^e siècle) qui recelait le tombeau d'un certain abbé Mellebaude. Une inscription peinte qui se trouvait sur le tympan au-dessus de la tombe indiquait que l'on y avait introduit des reliques des saints en deux temps, mais sans précision de l'année. Il y avait jusqu'à 72 reliques, dont celles de saint Maur, saint Chrysante et Darie et aussi celles de Radegonde, morte en 587.

En revanche, plusieurs légendes (XI^e-XII^e siècles) racontent l'origine des reliques de l'abbaye de Charroux, fondée en 783 par le comte de Limoges Roger et sa femme Euphrasie. Selon la première version, c'est un pèlerin revenu de Jérusalem qui a cédé une parcelle de la Croix à Charlemagne qui la donna ensuite au comte Roger pour sa nouvelle fondation. Une autre version contient le récit du pèlerinage – fictif – de Charlemagne sur la Terre Sainte ; c'est de là qu'il aurait rapporté la relique du prépuce du Christ qu'il a donné à son retour à Charroux.

Mais la grande époque des «voyages» – forcés – de reliques se situe au IX^e siècle lorsque les attaques vikings se mirent à menacer et dévaster régulièrement la région. Les églises et les monastères sans défense

Page de gauche : Reliquaire de la Vraie Croix de Poitiers, abbaye Sainte-Croix, Saint-Benoît.

Détail d'une page du bréviaire d'Anne de Prye, abbesse de la Trinité à Poitiers de 1484 à 1500. Tésor de la cathédrale de Poitiers. Des pèlerins estropiés passent sous le tombeau de sainte Radegonde.

constituaient des proies de prédilection pour les Vikings, avides de mettre la main sur le riche mobilier liturgique. Souvent les moines décidèrent d'évacuer leur monastère, en emportant avec eux leur trésor dont les reliques. On connaît bien les étapes du voyage – sans retour – des reliques de saint Philibert, fondateur du monastère de Noirmoutier. L'île de Noirmoutier fut exposée aux attaques dès l'année 819. D'abord, les moines se réfugiaient chaque été sur le continent à Déas, au sud de Nantes, au bord du lac Grandlieu, où, en 836, l'abbé décida de transférer le monastère et ses trésors. Le 7 juin 836, le corps de Philibert fut embarqué dans son cercueil de marbre et fut déposé le 11 juin dans l'église de Déas qui, après agrandissement, devint Saint-Philibert-de-Grandlieu. Mais quelques années plus tard, les moines partirent plus loin : d'abord à Cunault (près de Saumur) où le corps fut transféré en 858, puis à Messay (près de Saint-Jouin-de Marnes) en 862. Comme la menace viking persistait dans le Poitou, Charles le Chauve offrit aux moines des lieux plus sûrs : d'abord l'abbaye Saint-Pourçain en Auvergne, puis, en 875, l'abbaye de Tournus en Bourgogne où les moines déposèrent définitivement les reliques de Philibert.

RETOUR DES RELIQUES DE SAINT MAIXENT ET SAINT HILAIRE

Les reliques déplacées à cause des Vikings devinrent parfois des objets de conflit. Les reliques de saint Maixent furent emportées du Poitou en Bretagne dans des circonstances non connues. Au témoignage de sa charte de 869, le duc Salomon les déposa dans le prieuré de Plélan (Ile-et-Vilaine). Mais après le retour relatif de la paix, des négociations pour rapatrier le corps commencèrent dès le début du deuxième quart du Xe siècle. C'est l'avoué de l'abbaye Saint-Maixent, le vicomte de Thouars, qui en prit l'initiative. Contre la promesse de divers bénéfices, les moines de Plélan acceptèrent de rendre le corps du saint. Le retour des reliques fut assez mouvementé car, une fois arrivés à la Loire, les moines eurent le vent d'une nouvelle menace. Ils s'établirent pour quelque temps à Candé-sur-Beuvron (Loir-et-Cher), puis ils continuèrent plus loin jusqu'au comté d'Auxerre. En 924, à l'initiative du comte de Poitiers Eble Manzer, une réunion fut tenue à Poitiers pour convaincre les moines de Plélan de ramener le corps de saint Maixent à Poitiers. Finalement, un accord fut conclu, les reliques revinrent à Poitiers et, de là, à une date inconnue, à Saint-Maixent.

Les reliques de saint Hilaire, qui reposaient depuis le début du VIe siècle dans l'église abbatiale, furent également emportées à cause du danger viking à la fin de 889 au Puy-en-Velay, dans le plus grand secret ; de là, c'est seulement en 1657, sur l'ordre de Louis XIV, qu'elles revinrent à Poitiers. Mais on peut penser qu'une partie des reliques fut restituée à l'abbaye pour la consécration de la nouvelle église en 1010. En tout cas, le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* note que le tombeau où reposent les ossements du saint est décoré d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Une nouvelle période particulièrement intéressante pour les «voyages» de reliques commence avec la reconstruction des établissements religieux endommagés et la fondation de nouveaux aux Xe-XIe siècles. Une translation «politique» s'attache à l'histoire de l'abbaye de Maillezais. Pour augmenter le prestige de son abbaye, Théodolin, abbé également de Bourgueil, demanda au comte du Maine, Hugues III, des reliques de saint Rigomer. Le «voyage» du Mans à Maillezais, passant par Angers et Bourgueil, eut lieu en secret entre 1014 et 1016. C'est aussi l'époque des «inventions» (découvertes) de reliques dont l'existence ou l'emplacement ont été oubliés à cause des bouleversements précédents. Parmi les événements les plus retentissants figurait l'invention de la tête de Jean-Baptiste au monastère d'Angély (Charente-Maritime) en 1016. L'avènement de cette fameuse relique à cet endroit, censé se passer à l'époque du roi d'Aquitaine Pépin (+ 876), éveilla des doutes chez le chroniqueur Adémar de Chabannes qui en fait le récit. Le chef aurait été apporté par la mer d'Alexandrie en Aquitaine par un certain Félix. Mais Adémar savait que selon d'autres récits, le chef de Jean-Baptiste fut transporté à l'époque de Théodose à Constantinople où il était toujours vénéré...

Au temps du duc d'Aquitaine Guillaume le Grand, les reliques «voyageaient» aussi pour être réunies à l'occasion de divers rassemblements importants. Le duc organisa l'exposition de la tête de Jean-Baptiste, et au cours de ces fêtes, on apporta à Angély les reliques de saint Martial et de saint Etienne de Limoges, ainsi que celles de saint Cybard d'Angoulême. Au Xe siècle apparut aussi une nouveauté : la participation des reliques aux conciles de paix dès celui de Charroux tenu en 989. La concentration des reliques, amenées de toutes parts d'un diocèse ou d'une province ecclésiastique, avaient pour fonction de pacifier les guerriers violents, en suggérant une présence surnaturelle.

Quand on analyse la carte des «déplacements» des reliques, à l'échelle du monde chrétien, on constate quelques grandes tendances : d'abord, de l'Orient vers l'Occident, tendance qui culmine avec le pillage de Constantinople par les Latins en 1204 ; en Europe occidentale, les importations de reliques romaines vers le Nord à l'époque carolingienne ; ou encore, la concentration de reliques des saints régionaux vers les centres de pouvoir à l'époque de l'émergence des principautés régionales (Xe-XIe siècles). D'une façon générale, les reliques ne cessaient jamais de «voyager», redessinant régulièrement la répartition géographique des cultes des saints. ■

JOUHET

C’est quoi prier ?

Par **Pierre D’Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

A l’entrée nord de Jouhet, sur la D 5 qui mène de Saint-Savin à Montmorillon, une banderole est accrochée. On la voit de loin, suspendue entre deux arbres. Elle proclame en grosses lettres rouges et noires sur fond blanc que demain, premier dimanche de juin, auront lieu une fête du pain et une brocante. Pourtant, ce samedi après-midi, la place devant la mairie où se trouve le classique monument à tous les morts de toutes les guerres du siècle dernier est déserte. Pas de préparatifs fiévreux, aucune agitation joyeuse.

En contrebas de la place, proche de la Gartempe qui coule paresseusement entre les arbres, la chapelle de Jouhet se dresse. Un bâtiment tout simple, de la taille d’une petite maison. Ses voisines en prennent des allures de maisons bourgeoises… qu’elles sont.

La chapelle funéraire Sainte-Catherine ne se livre pas si facilement ; elle n’ouvre pas sa porte aux quatre vents, au passant, au premier venu qui désire la visiter sans plus d’autre façon. Il convient, pour le curieux, de la courtiser, de faire sa demande et de suivre la procédure affichée à l’entrée. Selon les saisons, on s’adressera principalement au bar-restaurant le Val de Gartempe ou, comme cela m’est arrivé un jour d’hiver, à la mairie ; et, moyennant la modique somme d’un euro par adulte, on vous confiera la clé. Les distances à parcourir pour retirer celle-ci sont dans les deux cas réduites à une petite centaine de mètres. Une épreuve bien minime comparée à celles qu’illustrent les fresques du XVe qui la décorent.

Avant la construction actuelle, il y avait une autre chapelle, dont l’existence est attestée par deux pierres tombales ornées de croix sur le dallage. Les historiens la supposent en ruines lorsque, le 10 juillet 1476, Pierre du Boschage, le curé en charge de la paroisse de Jouhet «donne et dote à faire la chapelle par luy fondée… ou cimetière de Jouhet» (aujourd’hui disparu) en l’honneur de la Vierge Marie, de sainte Catherine et de tous les saints – dont saint Nicolas ressuscitant des enfants sortis du fameux saloir – nous apprennent deux feuilles dactylographiées encadrées et posées sur l’autel. Il est également expliqué que Pierre, curé du lieu, a prévu pour «entretenir la dite chapelle et pour… estre dict… en icelle… pour chacune sepmaine… une messe pour le salut de son âme et de ses parens et amis, une rente de 100 sols».

L’affaire est claire : le salut de l’âme !

La sienne, d’abord, déclare Pierre du Boschage, et celle des autres, «parens» et amis…

On ne peut se tromper : sur le versant nord de la voûte, la fresque à dominantes ocres et rouges du registre inférieur nous montre trois jeunes cavaliers richement vêtus qui partent chasser, accompagnés de chiens et de faucons. Des seigneurs. Leur partie est stoppée net par trois squelettes, sortis de leurs cercueils, à droite d’une croix de cimetière qui centre la scène. Un rappel aussi amer que lucide : la vie est brève, l’âme est éternelle. Damnée ou sauvée.

Trois morts, trois vifs…

Dans la seconde moitié du XVe siècle, cette vision est des plus réalistes. Depuis le milieu du XIVe, la France est entrée dans le temps des calamités, peste, guerres interminables («Cent ans» !), famines… La vie est fugace, précaire… «Ce que tu es, je le fus, ce que je suis, tu le seras», (Saint Césaire d’Arles, *Sermon au peuple*). Tel est le message, celui des Danses macabres qui se multiplient dans les églises de la chrétienté occidentale, annonçant le thème des Vanités qui sera en vogue dans les siècles suivants.

Alors que je prends des notes, que Claude choisit ses prises de vue, deux garçons de huit, neuf ans pénètrent dans la chapelle et s’extasient.

L’un des deux lit à voix haute les inscriptions de la pierre tombale au centre du dallage : Ci-gît M. Jérôme Victor d’Auboutet, chevalier de Saint Louis, ancien chef d’escadron, mort le 1er avril 1862, âgé de 84 ans. Priez pour lui.

Ayant achevé sa lecture, il s’interroge : «C’est quoi prier ?»

Une ambassade française dans l'empire du sultan ottoman (1547-1550) et un voyage en Terre Sainte relatés par Jean Chesneau, fils de notaire poitevin

Par **Sébastien Jahan** Photo **Christian Vignaud** - Musées de Poitiers

Chez Soliman le Magnifique

Décembre 1546 : François Ier et sa cour sont au château de Folembray. C'est là que la route de Jean de Chesneau croise celle de Gabriel de Luels, seigneur d'Aramon. D'origine occitane, né vers 1508, le sieur d'Aramon est un noble turbulent, dépossédé de ses terres, banni du royaume et réfugié à Venise, qui retrouve la faveur royale grâce à la protection de l'ambassadeur de François Ier auprès du doge. Désireux de prendre sa revanche sur son vieux rival Charles Quint après l'humiliation de Pavie (1526) et de libérer son royaume de l'étau des Habsbourg, le roi de France avait fait de l'exilé un des acteurs de sa politique d'alliance avec le sultan ottoman. Soliman le Magnifique, auréolé de ses conquêtes et de la réputation d'invincibilité de ses armées, faisait peur à toute la chrétienté, et le roi de France, quoique «très chrétien», comptait bien sur ce pacte contre nature, décrié dans toute l'Europe, pour ébranler l'hégémonie impériale.

En 1535, Jean de la Forest inaugurait cette alliance militaire entre le souverain chrétien et le prince musulman en installant une ambassade permanente dans la capitale ottomane. Sept ans plus tard, Gabriel de Luels se rendait à son tour à Istanbul, servant en quelque sorte de caution pendant que Barberousse conduisait ses galères en Méditerranée occidentale et mouillait dans le port de Marseille. La trêve séparée entre le Valois et le Habsbourg, mais aussi l'hostilité du grand vizir Rustem Pacha avaient finalement contraint le diplomate à s'échapper de manière rocambolesque pour retrouver la France et y reprendre du service.

En juillet 1546, c'est, en effet, à lui que François Ier s'adresse pour réactiver les liens avec Soliman, à un moment où celui-ci semble désireux de signer la paix avec Charles Quint. D'Aramon s'adjoint les services d'un secrétaire et intendant : le jeune rejeton d'un notaire de Poitiers qui porte alors le nom – d'allure encore bien roturière – de Jehan Chaigneau. Le voyage se décompose en trois périples distincts. Le premier est celui qui part de Folembray le 5 janvier 1547 et atteint Istanbul le 14 mai de la même année : l'ambassade a traversé la Suisse pour atteindre Venise, avant de s'embarquer sur l'Adriatique jusqu'à Raguse et de reprendre à cheval une route inconfortable à travers les paysages accidentés des Balkans (via Novi Pasar et Andrinople). Elle séjourne quelques mois à Istanbul, où malgré la mort de François Ier, Aramon demeure l'interlocuteur privilégié du sultan sans parvenir pour autant à le dissuader de signer une paix de cinq ans avec les Impériaux.

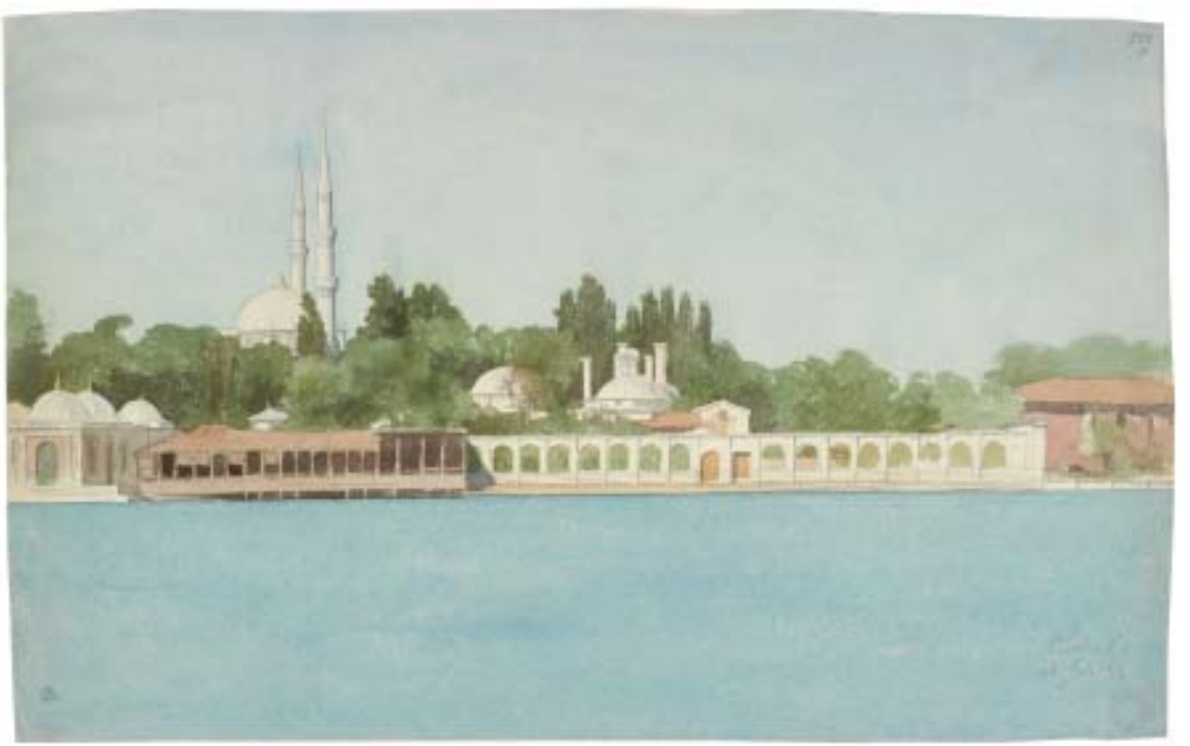
Suivant les consignes d'Henri II, l'ambassade accompagne ensuite Soliman dans sa campagne contre le shah de Perse Tahmasp au cours de l'hiver 1548-1549 : c'est le deuxième temps du «voyage». L'ambassade traverse l'Anatolie, assiste au siège victorieux de la forteresse de Van et à la vaine poursuite des Persans jusqu'à Tabriz, occupée sans résistance. Finalement, lassé d'une expédition coûteuse et sans résultat probant, le sultan se replie vers Alep. C'est à ce point que l'ambassade se sépare de l'armée ottomane pour se rendre en Terre Sainte. Cette troisième phase s'étend du 8 juin 1549 au 28 janvier 1550. La délégation française entend officiellement assainir les relations difficiles entre chrétiens d'Orient et musulmans pour donner le change aux puissances catholiques qui stigmatisent l'alliance franco-ottomane. Des raisons commerciales et politiques conduisent l'ambassade en Egypte où les voyageurs admirent les Pyramides avant de revenir à Constantinople, par une route terrestre, via Damas, Tripoli, Antioche et Konya... Chaigneau/Chesneau aura au total passé près de vingt mois sur les routes de trois continents et parcouru environ 7 400 kilomètres...

Sébastien Jahan est maître de conférences d'histoire moderne à l'Université de Poitiers.

Edité en 1887 par l'orientaliste Charles Schefer (1820-1898), le *Voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roi en Levant, escript par Noble Homme Jean de Chesneau, l'un des secrétaires dudit ambassadeur* se présente sous la forme d'un journal, composé à partir de notes quotidiennes prises sur le vif, mais aussi de compilations livresques ultérieures. Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'inquiète pratiquement jamais de l'action de l'ambassade ni de l'évolution de sa mission : en réalité, Chesneau est moins «l'historien de l'ambassade» que «le narrateur de son propre voyage», comme l'indique Nicolas Parrod (*Voyage et observations de Jean de Chesneau dans l'empire de Soliman le Magnifique*, mémoire de maîtrise, dir. S. Jahan, Université de Poitiers, 1999). Sa déception se devine lorsqu'il décrit, sur les routes des Balkans, des villes ruinées et des terroirs arides, là où il s'attendait à retrouver les traces vivantes des grandes civilisations de l'Antiquité.

En Palestine, il devient pèlerin, s'efforçant d'ancrer la foi dans la topographie et d'identifier, sans la moindre distance critique, les restes de la maison de tel personnage biblique ou les lieux marquants des derniers jours du Christ à Jérusalem. Au final, l'impression dominante est celle d'une puissance ottomane peu rassurante que l'histoire et la culture prédisposent mieux au rôle d'ennemi que d'allié. Cette vision apparaît, en outre, quelque peu tronquée : elle ignore la formidable mosaïque culturelle et ethnique de l'Empire pour ne distinguer que les identités confessionnelles. Chesneau, membre d'une ambassade toujours sous bonne escorte et faute aussi de compétences linguistiques, est visiblement passé à côté d'une rencontre avec la population.

Quittant définitivement Istanbul en 1553, Chesneau revient en Occident riche d'une expérience rare et de recommandations honorables. Sur le chemin du retour, il fait étape à la cour de Ferrare où vit Renée de France, épouse du duc Hercule II d'Este qui la confine dans son château en raison de son attachement à la foi protestante. C'est là qu'il entreprend de rédiger son récit. Devenu le contrôleur de la maison de la duchesse et l'intendant de ses finances, il la suit en France après la mort de son époux et s'installe avec elle à Montargis qui, au cœur des guerres civiles, sert dès lors de refuge au culte réformé et à des huguenots persécutés. Chesneau, si l'on se fie à son testament, n'adhère pas au dogme de la justification par la foi et ne s'est donc pas converti au calvinisme, même s'il témoigne d'un esprit ouvert et indépendant. En mai 1566, il est anobli et prend alors le nom à particule sous lequel il est passé à la postérité. Ses liens avec le Poitou subsistent grâce aux terres qu'il y possède près de Chauvigny (les Clerbaudières, Champeaux...). Il vient y finir ses jours, peu après 1587, non sans avoir résigné sa charge auprès de Renée de France, en faveur de son neveu François Chaigneau/Chesneau. Ses autres biens sont partagés entre les deux enfants qu'il a eus de Catherine de Puyzelay, sa première femme. ■



«Constantinople, vue prise d'un bateau», 1852, aquarelle d'Alfred de Curzon (1820-1895). Coll. musée Sainte-Croix de Poitiers. Profitant de son séjour à la villa Médicis, le peintre poitevin visite la Grèce (1852) en compagnie de Charles Garnier et d'Edmond About (*La Grèce contemporaine*, 1863) puis Constantinople où il rencontre Théophile Gautier.

Franck Lestringant, *Voyage en Egypte des années 1549-1552 : Jean de Chesneau, André Thevet*, Droz, 1984.
Sébastien Jahan, «Reproduction professionnelle et mobilité sociale : les Chesneau, notaires royaux à Poitiers (1519-1617)», dans *Bulletin de la SAO*, 3e trim. 1992, 5e série, t. VI.

FRANÇOIS PORCHÉ

Ailleurs, et libre, errant

Dramaturge joué sur les meilleures scènes dans les années trente, Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1923, critique littéraire et fin analyste de Verlaine comme de Baudelaire, journaliste prolifique ayant maladroitement terminé ses jours «exilé» à Vichy, le 19 avril 1944, on aurait tort de seulement étiqueter François Porché écrivain charentais ou étroit «poète du terroir». Cet ancien élève du collège de Cognac, où il est né le 21 novembre 1877, puis du lycée d'Angoulême (de 1890 à 1895, où il a pour condisciple le futur écrivain Jérôme Tharaud), parti faire des études de droit à Paris, s'est vite lancé dans la littérature, dès 1902, puis autour des *Cahiers de la quinzaine* de Péguy et de son ami Alain-Fournier. Chardonne a reconnu en lui «un homme posé qui avait une douceur pleine de force, je ne sais quoi d'absolument original et incorruptible».

MARIE AUGUSTIN

va régulièrement en Russie, pays dont elle parle la langue et qu'elle photographie depuis plusieurs années.

Ci-dessus : Jeunes mariés à Iaroslav, décembre 2001.

Page de droite : Office religieux à Kostoma, juin 2005.

Un épisode de sa vie retiendra notre attention. Peu passionné par le barreau de Paris, François Porché décide de partir en 1907 pour la Russie où, quatre ans durant, il va enseigner le français comme précepteur dans une riche famille de Moscou. Au vrai, des peines de cœur semblent avoir motivé ce départ : «Donc, j'ai voulu quitter Paris, quitter la France, / Rompre tous les liens formés par la souffrance / Entre leur ciel et moi, tenter quelque avenir / Ailleurs, et libre, errant, perdre le souvenir / Je me disais : partir, partir»… «J'ai traversé l'Europe en droite ligne / Ignorant où j'allais. Il tonnait, et la grêle / Mêlait, il m'en souvient, son bruit au bruit des roues. / J'avais la fièvre […] A chaque secousse cruelle / Me répétant : Moscou, Moscou !»

Il voyage alors à travers le pays : Saint-Pétersbourg, les îles de la mer Blanche, Arkhangel, Kazan, Kiev. Son recueil *Au loin, peut-être…* (Mercure de France, 1909) y fait écho : rien d'une poésie voyageuse, très rarement descriptive, mais plutôt les instants nomades qui nourrissent par éclairs une réflexion sur l'homme, rythmée par des vers sobres et point convenus. Un samovar, le couvert mis dans une hôtellerie, la neige «quand le fleuve n'est plus qu'un dur chemin de glace», des paysages de taïga, la fourmilière urbaine, le timbre des tramways. Seulement, comme ailleurs dans l'Europe industrialisée, chaque orgueilleuse cité s'entoure de faubourgs miséreux et boueux, a «pour ceinture une zone sordide, / Une sorte de plaie infecte, un mal honteux» ; «La rue a des retraits louches, des coins hagards / Où l'on a peur, la nuit, où l'ombre opprime, / Tant que l'on y sent que la misère est près du crime.» L'homme de la campagne qu'est Porché n'aime pas l'encombrement et la rumeur des villes, moins encore leurs banlieues, à Saint-Pétersbourg comme à Moscou : «Seulement les cités ont des couleurs, des sons / Que nos pères n'ont pas connus, de longs frissons / Qui traversent soudain l'atmosphère des rues, / Une fièvre qu'on sent, près des chantiers déserts, / S'élevant du fouillis des mâts, des ponts, des grues, / Et qu'on respire avec angoisse dans les airs.»

Le second recueil *Humus et poussière* (Mercure de France, 1911), s'il chante encore la vitesse ferroviaire, s'évade et fête le retour avec des détours : les heures qui sonnent à l'horloge de Prague, un été dans le Tyrol, une arrivée à Vienne avec l'éternel perplexité du voyageur : «Aborder vers le soir une ville étrangère» sans pénétrer le mystère des passants, des visages. Les rives de la Baltique donnent la série de poèmes «Au pays des yeux graves» : les rennes qui broutent, l'hiver qui «consent à se détendre», une jolie blonde «aux cheveux de lin accoudée à l'écluse» ne suffisent pas à introduire la sérénité à Uppsala, à Trondheim, à Elseneur. Déjà, dans le premier volume, la Pologne est sombre, «âcre moment d'exil», et le poème «Une chambre d'hôtel, la nuit, à Varsovie» voit le poète vaciller, et la ville préfigurer quelque sinistre destin : «Un feu sombre est caché sous les pierres […] j'ai cru voir tournoyer / De la cendre au-dessus d'un immense foyer.»

Si François Porché revient avec le mal du pays en cette année 1911, c'est accompagné de son épouse russe, Ekaterina (dont il ne tardera pas à se séparer, mais avec laquelle il a eu en 1910 un fils, Wladimir Porché, futur directeur de la Radio-Diffusion française). La Guerre 14-18 marque sa vie et son œuvre de ses poèmes de tranchées. En 1915, Porché épouse la comédienne et écrivain Madame Simone (qui avait été si éprise de l'auteur du *Grand-Meaulnes*).

Observateur attentif de l'état du monde, François Porché quittera le carcan des vers pour témoigner de ses voyages, ayant beaucoup arpenté le monde pour des conférences. Il représente par exemple *L'Illustration* au congrès de la presse latine à La Havane en mars 1928, stigmatisant l'américanisation de Cuba comme il dé-

nonce le stalinisme, «vaste entreprise de vivisection. Aucune anesthésie préalable» (*L'Illustration*, 9 août 1930). Une question préoccupe notre chroniqueur : y a-t-il un esprit européen (*L'Illustration*, 4 juillet 1925) ? Face à cette généreuse utopie, héritière de l'humanisme, et saluant au passage Ibsen, Tolstoï, Romain Rolland ou Unamuno, il a le sentiment, d'une «carte biseautée entre les mains d'un tricheur». Militarisme, dictature, internationalisme lui font peur, et le concept d'esprit européen lui semble confus et contradictoire : «Ainsi sont arrimées, dans une cale, des marchandises hétéroclites, dont certaines sont des matières inflammables, explosives.» Quoi qu'il en soit, la Russie a laissé des traces indélébiles : une pièce intitulée *Tsar Lénine* (1931), un ouvrage sur Tolstoï, un essai *Qu'est-ce que l'âme slave* ? (1925). Parce que le regard charentais s'est peu porté vers le grand est européen, la Russie de François Porché constitue une exception intéressante.

Alain Quella-Villéger

Notice biographique dans *Dictionnaire biographique des Charentais* (Le Croît vif, 2005). La bibliothèque municipale d'Angoulême possède les titres ici cités.

PHILIPPE-RENÉ GIRAULT

Un voyageur professionnel sous la Révolution et l'Empire

Enfant de chœur du chapitre de Sainte-Radegonde à Poitiers, Philippe-René Girault, fils d'un modeste tailleur de pierres, comptait bien mener une petite carrière musicale sous la douce protection de Notre Sainte Mère l'Eglise, quand survint, alors qu'il s'approchait de ses quinze ans, un événement inattendu : la Révolution. Les chapitres ayant été supprimés, il lui fallut trouver un autre métier. Il décida, après une expérience malheureuse dans la taille de la pierre, de se faire soldat-musicien.

Engagé le 6 mars 1791, au régiment de Perche, alors en garnison sur l'île de Ré, il ne devait quitter cet état qu'en 1811, pour occuper les fonctions de maître de chorale à la cathédrale de Poitiers. La place qu'il guignait depuis quelque temps venait de se libérer, et il ne devait la céder que quarante ans plus tard, à sa mort, si l'on en croit la préface de ses souvenirs, publiés en 1983 par le Sycomore, sous le titre trompeur de *Mes Campagnes sous la Révolution et l'Empire*. Trompeur, car nul ne fut moins soldat et même militaire que lui. En fait, son rôle se borna à jouer de la clarinette dans toute l'Europe pendant vingt ans. En célibataire amoureux du possible jusqu'en 1802, puis en mari attentionné jusqu'à la fin de l'année 1810. La grande armée, telle une horde antique, était en effet suivie par les épouses, amies ou maîtresses de certains de ses membres. Et Madame Girault, ainsi que les enfants du couple, juchés sur une carriole de cantinière, furent de l'aventure pendant quelque temps…

Les mémoires du piéton de Poitiers se lisent avec intérêt. Ennemi des coups, sincèrement compatissant pour les populations locales mises à mal par ses collègues, obsédé par la recherche de la nourriture quotidienne, Philippe-René Girault regarde autour de lui et prend des notes. Naturellement, c'est le Rhin, l'Italie, l'Autriche, le Danemark, la Hollande vues par le petit bout d'une petite lorgnette. Mais le randonneur poitevin sait voir : empereur râleur ou abandonné par la grâce militaire, officiers nuls ou prétentieux, collègues violeurs et voleurs, villageois et citadins pressurés et en larmes. Et rencontrer : à Vienne, il va rendre visite à Haydn qui, contre toute attente, le reçoit aimablement. Et raconter : la passage du Mont-Cenis, en 1806, en traîneau à mulets pour Madame et leur enfant, en voiture à cheval, avec accompagnement de mulets pour Monsieur, puis la descente vers la plaine du Pô, ne vaut naturellement pas Stendhal. Mais on sent bien l'enivrement du militaire de base pour l'Italie offerte…

Jean-Paul Bouchon

Jean-Paul Bouchon a publié récemment *Histoires extraordinaires de l'Ouest*, chez Geste éditions, et prépare pour le même éditeur *Ces aventuriers venus de l'Ouest*.

LOUIS BENJAMIN FLEURIAU DE BELLEVUE

Précurseur du voyage géologique

A La Rochelle, le nom de Fleuriau de Bellevue renvoie d'abord à Aimé Benjamin Fleuriau (1709-1787), issu d'une lignée de commerçants protestants qui fit fortune dans l'industrie sucrière à Saint-Domingue. Une rue du centre de La Rochelle où se situe son hôtel particulier, aujourd'hui le musée du Nouveau Monde, porte son nom.

Christian Moreau, professeur de pétrologie à l'Université de La Rochelle, spécialisé en magmatisme et volcanisme, a choisi d'écrire la biographie d'un des fils d'Aimé Benjamin : *Louis Benjamin Fleuriau de Bellevue, savant, physicien, naturaliste, géologue et philanthrope rochelais*, à paraître aux Indes savantes (fin 2006 ou début 2007).

« Si je me suis lancé dans cette biographie, dit-il, c'est dû au hasard. Un jour, au comité français de l'histoire des géosciences, on m'a demandé : "Connais-tu Fleuriau ? Nous aimerions en savoir plus sur ce personnage qui nous intrigue." Fleuriau était connu pour avoir préconisé l'étude des matériaux et des roches au microscope, pensant qu'il était important dans ce domaine d'étudier ce qui ne se voyait pas à l'œil nu. A son époque, cela n'allait pas de soi.»

Louis Benjamin Fleuriau de Bellevue naît le 23 février 1761 à La Rochelle et, comme nombre de rejetons de familles protestantes, part dès l'âge de 9 ans étudier à Genève, qui est alors une des capitales culturelles de l'Europe. Adolescent indocile, il fait cependant de brillantes études jusqu'en 1781 au collège puis à l'Académie, où il s'initie à l'histoire naturelle auprès de Horace Bénédict de Saussure. «Avoir eu le grand Saussure comme maître va lui permettre de partir en voyage avec Dolomieu en 1787, c'est une carte de visite qui lui a facilité les contacts en Italie, en Allemagne et en Angleterre.» A partir de 1787, date de la mort de son père, Fleuriau va en effet se consacrer cinq ans durant aux voyages géologiques. D'abord Naples, le Vésuve et l'Italie du Sud, puis l'Allemagne, collectant échantillons et notes de terrains. En 1789, il parcourt le Tyrol et l'Italie du Nord avec Déodat de Dolomieu. «C'est un voyage formateur. Dolomieu est de onze ans son aîné, il est déjà connu, et Fleuriau va profiter de son expérience. Il considère Fleuriau comme un débutant très prometteur.» Fleuriau est associé à la découverte et à l'étude de la dolomie, baptisée ainsi par Nicolas de Saussure – le fils – en l'honneur de Dolomieu.

Il explore également les îles italiennes, la Sicile et Malte, avec toujours une prédilection pour les volcans, le Vésuve à nouveau, mais aussi l'Etna et le Stromboli. En Calabre, il fait des observations sur les effets du tremblement de terre qui a touché la région en 1783. Il fait l'ascension du mont Blanc et publie son premier mémoire, *Sur de nouvelles pierres flexibles et élastiques et sur la manière de donner de l'élasticité aux minéraux*, dans le *Journal de physique*, une des principales revues scientifiques du temps. «Ces premiers travaux révèlent en Fleuriau un esprit scientifique rigoureux et novateur pour l'époque, des soucis d'observation et de description des objets naturels, puis une étude physique et chimique qui préfigurent les procédures qu'on utilisera plus tard en pétrologie et en minéralogie. Il allait par exemple voir la verrerie Lafond à La Rochelle pour faire des comparaisons avec les roches volcaniques.»

En 1793, Fleuriau revient à La Rochelle. Ses voyages sont terminés. Il rapporte de nombreuses notes et des collections d'échantillons qui vont désormais constituer l'essentiel des sources de ses recherches et se trouvent encore en partie au muséum de La Rochelle. Il devient un notable : conseiller général de Charente-Inférieure de 1801 à 1850, conseiller municipal de La Rochelle de 1804 jusqu'à sa mort, député à plusieurs reprises, membre de l'Académie de La Rochelle. Il poursuit ses activités scientifiques, s'intéresse à tout, le creusement des canaux, l'assainissement des marais, l'agriculture, la météorologie, les bains de mer. Il décrit un mollusque bivalve du rivage charentais, le *Rupellaria Fleuriau de Bellevue*. Il soutient Alcide d'Orbigny, qu'il présente à Cuvier, et participe à la création du muséum de La Rochelle.

Jusqu'à sa mort, à 91 ans, Fleuriau restera très actif. En 1819, il étudie la météorite tombée à Jonzac et passera vingt ans à étudier la forêt fossile sous-marine de l'île d'Aix. Il jouit aussi d'une reconnaissance nationale, dont témoigne son élection en 1816 à l'Académie des sciences. Il correspond avec Humboldt et est cité par Charles Darwin dans ses *Observations géologiques sur les îles volcaniques.*

Pourtant, Fleuriau de Bellevue est largement oublié aujourd'hui. «J'ai été impressionné par la quantité de ses œuvres, note Christian Moreau, et pourtant je n'ai trouvé aucun ouvrage sur lui, alors qu'il en existe une demi-douzaine sur son père. S'il est passé aux oubliettes, c'est parce qu'il était novateur, en avance sur son siècle. Son mémoire de 1805 *Sur l'action du feu dans les volcans* avançait des idées nouvelles sur la formation de la terre, qui étaient en opposition avec celles d'un certain nombre de ses confrères en France et en Europe. Il a été très violemment critiqué au cours d'une polémique qui a duré dix ans et a été mis à l'écart du milieu scientifique. Il a réagi en s'intéressant à La Rochelle et à la Charente-Inférieure.»

Jean Roquecave

TOARCIEN

Henri Barré reçoit Alcide d'Orbigny

C'est sur le littoral rochelais que le jeune Alcide d'Orbigny (1802-1857) se passionne pour l'étude d'un groupe d'animaux microscopiques qu'il nomma Foraminifères. Il leur consacra son premier travail scientifique, posant ainsi les fondements d'une science nouvelle, la micropaléontologie. De 1826 à 1833, il parcourt l'Amérique du Sud comme voyageur naturaliste. Il explore le Brésil, l'Argentine, le Paraguay, le Chili, le Pérou et la Bolivie, pays qui le fera citoyen d'honneur. De 1835 à 1847 sont publiés les onze volumes de son *Voyage dans l'Amérique méridionale* – un des monuments de la science au XIXe siècle, selon Darwin. En 1839, il décrit les sociétés indiennes dans *L'Homme américain* et affirme : «Notre conviction intime est que, parmi les hommes, il n'y a qu'une seule et même espèce.»

De retour en France, il oriente ses recherches vers la paléontologie et la stratigraphie. La chaire de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle est d'ailleurs créée à son intention et son cours de stratigraphie est à l'origine de la nomenclature des couches géologiques. C'est en prospectant les terrains jurassiques de Thouars, en 1849, qu'il décrit le stratotype du Toarcien, étage géologique qui s'étend de - 186 à - 179 millions d'années. On lui doit aussi la description du Callovien, de l'Oxfordien, du Kimméridgien, du Cénomanien, de l'Aptien.

En 1849, il aurait pu rencontrer Henri Barré, jeune médecin, curieux et collectionneur. Sa maison néogothique (1862) est devenue le musée municipal de Thouars. En partenariat avec la Société de géologie et de paléontologie thouarsaise Alcide d'Orbigny, le musée Henri-Barré a imaginé la rencontre des deux hommes. L'exposition retrace la vie du célèbre naturaliste. Elle présente des Foraminifères et des pièces ramenées d'Amérique du Sud par Alcide d'Orbigny et prêtées par le musée de l'Homme, le Muséum national d'histoire naturelle ou le musée national de la céramique de Sèvres.

Anh-Gaëlle Truong

Exposition au musée Henri-Barré, à Thouars, jusqu'au 29 octobre. Tél. 05 49 66 36 97

JEAN-HYPPOLITE MICHON

Impressions d'Orient

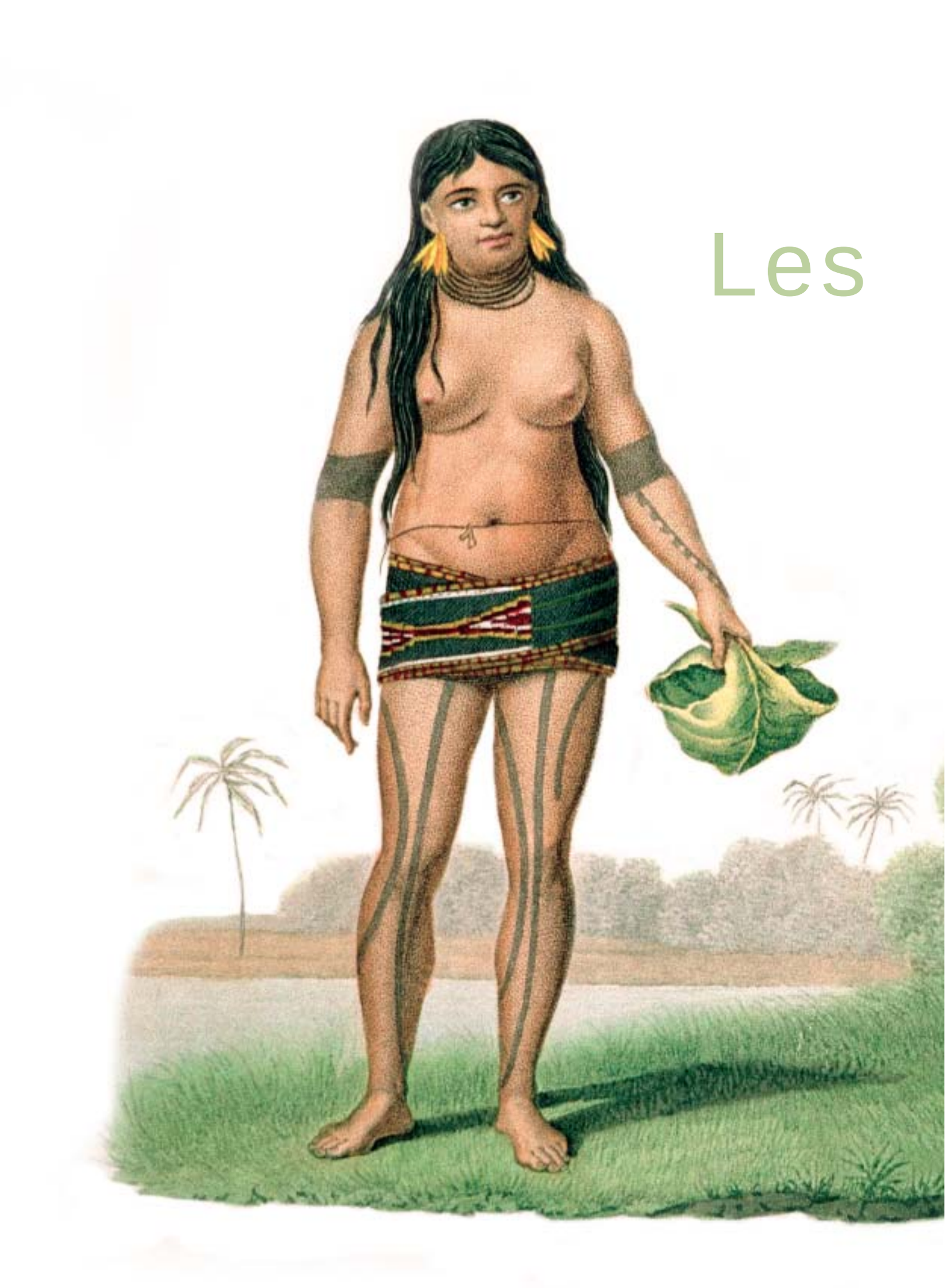
Prêtre, prédicateur et érudit, l'abbé Jean-Hyppolite Michon (1806-1881) est considéré comme le «père de la graphologie». Il fut aussi un voyageur. Une facette moins connue de sa personnalité développée à travers un périple en Terre Sainte, qu'il décrivit dans un ouvrage en deux volumes *Voyage religieux en Orient* (1853).

C'est en juillet 1850, après une rencontre avec Félicien de Saulcy, officier d'artillerie, membre de l'Institut et conservateur à Paris, que se dessine le projet de voyage de l'abbé Michon. Trois mois plus tard, après une tentative ratée d'investiture politique, il entame un périple de sept mois qui va le conduire de Constantinople au Liban, de la Terre Sainte en Egypte. Sa découverte de Jérusalem est un choc : «Je me serais précipité à genoux, j'aurais baisé la terre, si cela m'eut été possible. Jérusalem, Jérusalem ! me dis-je, je te vois enfin. J'étais anéanti.» En 1863, toujours à l'invitation de Félicien de Saulcy, il effectuera un second voyage en Terre Sainte. A la fin de sa vie, l'abbé Michon s'installe à Baignes-Sainte-Radegonde, en Charente, où il bâtit un manoir insolite à côté des ruines du château de Montauzier. Les archives municipales de cette commune conservent des documents de l'abbé, en particulier un court recueil intitulé *Souvenirs d'Orient*. C'est son journal de voyage, sorte de précis historique comprenant des descriptions architecturales des villes et des édifices religieux visités, et aussi presque un essai d'ethnologie : l'abbé Michon y décrit les hommes et leur environnement, à l'aune de sa foi. Caractère, traits dominants, apparence : il consacre, par exemple, un passage très détaillé aux Arabes. «On ne nous les dépeint que sous les couleurs odieuses de voleurs, pillards. Il est cependant juste de ne pas tous les confondre sous cette dénomination.»

Fervent pèlerin, son voyage le conduit sur «les lieux sanctifiés par la Passion du Sauveur pour puiser de nouvelles inspirations aux souvenirs qu'ils retracent» : le Saint-Sépulcre, la maison de Marie, Nazareth, «ville où le verbe s'est fait chair»… Ces descriptions constituent la partie la plus importante de l'ouvrage.

Ce voyage va participer à la maturation de la pensée religieuse de l'abbé Michon. Il va y rencontrer les chrétiens orientaux séparés de Rome. «Les catholiques d'Europe n'oublieront jamais leurs frères de Palestine», écrit-il. Pendant les années qui suivirent son retour, il va alors tenter d'intéresser les catholiques français à la cause de la réconciliation. Dans ses bagages, il ramènera un riche herbier, des vases antiques, des caisses remplies de poteries, de fragments de marbre, de pièces numismatiques, etc. Au manoir de Montauzier, on peut encore voir des décorations murales d'inspiration orientale.

Mélanie Papillaud



Les

grands voyages de découverte

Du XVIIIe au XIXe siècle, les voyageurs naturalistes entreprennent le grand inventaire des mondes inconnus

Par **Patrick Matagne** Photos **Marc Deneyer**

Ci-dessus : Hei tiki, pendentif, Nouvelle-Zélande, île du Nord. Néphrite, cire à cacheter, phormium, os d'oiseau. Collecté par P.-A. Lesson près du cap Otu, île du Nord, le 9 mars 1827. Collections du musée d'art et d'histoire de Rochefort (E.22-207).

Double page précédente : Femmes de l'île d'Oualan. Archipel des îles Carolines. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

Au milieu du XVII^e siècle, le bilan scientifique des grands voyages de découverte est relativement pauvre. Navires peu endurants, instruments de navigation peu fiables, organisation et méthodes discutables, goût du secret qui freine la publication des récits, tout concourt à limiter les apports et la diffusion de nouvelles connaissances par les puissances européennes, en concurrence commerciale pour le monopole de la route des épices ou en conflit.

Après la guerre de succession d'Espagne (1702-1714) et la guerre de Sept Ans (1756-1763), les cartes sont redistribuées. De plus, les Etats, devenus promoteurs et financeurs de voyages, disposent de nouveaux moyens techniques, scientifiques et humains. Ainsi, à la frêle caravelle est préféré un rapide bâtiment de guerre, la frégate, ou encore la maniable corvette, servies par une navigation astronomique plus rigoureuse. Les premières académies savantes commencent à être mises à contribution pour préparer des voyages qui laissent alors une moindre part au hasard et les voyageurs, mieux formés, reçoivent des missions et des instructions précises.

Enfin, le voile est levé sur les voyages par le capitaine anglais George Anson qui, revenu de son tour du monde en 1744, livre aux élites européennes un récit qui les fascine et apporte des savoirs géographiques inédits.

L'ère des grandes expéditions missionnées est ouverte par la Grande-Bretagne et la France. Elles font progresser les sciences, naturelles en particulier, et contribuent à réactiver ou à détruire d'anciens grands mythes.

GUIDES ET INSTRUCTIONS DE VOYAGE

La publication de guides destinés aux voyageurs commence au XVI^e siècle et connaît un succès grandissant. La formation du gentilhomme passe alors par une exploration de son propre pays ou de l'Europe, guidée par des ouvrages qui donnent des informations dont la fiabilité augmente avec l'essor de l'histoire naturelle et de la biogéographie.

Le voyageur des Lumières, qui se doit d'être utile à sa patrie et à l'humanité, est plus souvent investi d'une mission officielle. Au guide s'ajoute alors l'*Instruction*. Pour la deuxième moitié du XVIII^e siècle la référence est *Instructio peregrinatoris* (1759) du grand naturaliste suédois Carl von Linné, qui instruit sur la manière d'étudier les trois règnes (animal, végétal, minéral) et l'économie de la nature, notamment exotique.

Le voyage missionné de Lapérouse (1785-1788) donne lieu à une véritable inflation d'instructions émanant du roi, de l'Académie des sciences, de la Société royale de médecine et du Jardin du roi. Il emporte aussi l'*Essai d'instructions pour voyager utilement* du savant anglais Robert Boyle (1692) ou encore le *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver, et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle* d'Etienne-François Turgot (pour les animaux), suivi du texte de Duhamel du Monceau (pour les plantes).

Au XIX^e siècle, le Muséum forme des voyageurs naturalistes et leur attribue des missions et des instructions précises. L'*Instruction pour les Voyageurs et pour les employés dans les colonies, sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle*, publiée au nom des professeurs du Muséum en 1818, plusieurs fois rééditée jusqu'en 1860, est un succès et une référence. L'auteur présumé est André Thouin, professeur de culture au Jardin des plantes. L'*Instruction* se divise en trois parties, correspondant aux trois règnes de la nature. Elle fournit la liste des objets manquant au Muséum et indique la meilleure manière de les choisir et de les transporter. Les usages locaux des animaux des pays visités sont à rapporter. Les plantes utiles, envoyées vivantes aux fins d'acclimatation, ont la préférence. Pour leur donner les meilleures chances d'arriver en bon état, Thouin insiste pour que des jardiniers soient embarqués. C'est ainsi que Collignon, qui fait partie de l'expédition de Lapérouse, part avec un *Mémoire pour diriger le Jardinier dans les travaux de son voyage autour du monde*. Des voyageurs anciens et récents figurent dans les éditions successives de

Diagramme de Lesson. Mers de l'île Waigiou. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

l'*Instruction* du Muséum. Parmi eux, le Rochelais Aimé Bonpland (1773-1858), médecin, botaniste et explorateur de l'Amérique du Sud, ainsi que le Charentais Charles Gaudichaud-Beaupré (né en 1789 à Angoulême, mort en 1854 à Paris), botaniste du voyage de Louis de Freycinet de 1817 à 1820. Il herborise en Australie (Shark Bay, Port Jackson, Blue Mountains). Il explore également le Brésil et le Pérou dans les années 1830. Avant même son retour, il est élu à l'Académie des sciences (1837).

La profusion de guides et instructions, l'engouement pour la littérature de voyage et les débats qu'elle suscite confirment l'intrication des intérêts scientifiques, économiques et politiques, et révèlent l'ampleur des bouleversements provoqués par la découverte de la nature et des peuples exotiques. A cet égard l'expédition de Bougainville est emblématique.

LE MYTHE DE L'AGE D'OR

Le 15 décembre 1766, la frégate la *Boudeuse* commandée par le chevalier Louis-Antoine de Bougainville et la flûte l'*Etoile* partent de Brest pour un voyage dont les visées politiques et commerciales n'empêchent pas les naturalistes, les dessinateurs et les astronomes embarqués de faire d'amples moissons scientifiques. Grâce à Philibert Commerson, les nouvelles connaissances botaniques sont énormes. De plus, la position de nombreuses îles est précisée, parmi lesquelles la Nouvelle-Cythère (Tahiti), les îles des Navigateurs (Samoa), les îles Saint-Esprit (Nouvelles-Hébrides), les îles Salomon.

Deux ans après son retour, en 1771, il livre une vision édénique qui contient tous les ingrédients de la «fable de Tahiti», dont le héros est le bon sauvage originel imaginé par Rousseau. Bougainville évoque les accueillantes pirogues chargées d'entreprenantes nymphes dénudées. Comment, demande-t-il, retenir au travail quatre cents Français, jeunes, marins, qui depuis six mois n'ont point vu de femmes ? L'hospitalité de ce paradis sensuel, de ce pays de Cocagne dont, écrit Bougainville, les habitants ne connaissent d'autre dieu que l'Amour, semble sans limites...

Dans *Supplément au voyage de Bougainville* (écrit en 1772, paru en 1796), Diderot ne dit mot des guerres tahitiennes, de la hiérarchie sociale et de l'esclavage, de l'infériorité des femmes, ni des sacrifices

Ile Guam. Travaux d'agriculture. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

Ci-dessus :
Chefs de l'île Borabora (îles de la Société). Mai et Téffaora. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

La corvette l'*Astrolabe* tombant tout à coup sur des récifs dans la baie de l'Abondance (Nouvelle-Zélande), *Voyage autour du monde sur la corvette l'*Astrolabe, 1833. Musée d'art et d'histoire de Rochefort (inv.464).

Page de droite :
Le paradisier rouge. Mâle adulte. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826.

humains que Bougainville a pourtant relevés. Le Tahitien de Diderot est libre, et sa liberté n'est mise en péril que par l'envahisseur européen. Diderot fait dire à un vieillard : *«Nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur.»* L'utopie tahitienne est comme le symétrique opposé d'une Europe qui n'aurait pas trahi ses valeurs. Ainsi, la littérature de voyage, sous la plume des écrivains-philosophes comme Diderot ou Bernardin de Saint-Pierre, est mise au service d'un projet philosophique qui permet à la fois de développer une critique des mœurs et des institutions européennes et de réaffirmer les valeurs de la civilisation.

Au XIXe siècle, aux vieux mythes de l'Eden et de la Cocagne, qui se confondent avec celui de l'Age d'or, s'ajoute la volonté de valoriser l'action de l'homme sur une nature qu'il doit maîtriser. L'essor de la botanique et de sa forme appliquée, l'agriculture, permettent d'envisager cette maîtrise, que le grand naturaliste Georges Buffon retient comme critère pour affirmer que l'homme des régions tempérées est le plus civilisé. Il ne s'agit plus de jouir passivement des bienfaits de la nature, il faut la travailler. Tel est aussi le message d'un physiocrate comme Pierre Poivre. Homme d'action, excellent connaisseur de la nature exotique, agent zèlé au service de l'Etat, il établit à l'Ile de France (île Maurice) un jardin botanique d'acclimatation.

Le succès de la physiocratie, qui accorde la prépondérance aux «lois naturelles», l'essor des sciences et des techniques agricoles, la montée des intérêts commerciaux et diplomatiques des Etats confèrent aux voyages et à l'histoire naturelle une place centrale dans les projets civilisateurs et colonisateurs des Etats.

Pourtant, l'image en partie fantasmée des îles exotiques perdure, notamment avec le chirurgien de marine rochefortais Gustave Viaud (1836-1865), frère de Julien Viaud dit Pierre Loti. Gustave, qui vit quelques mois à Tahiti en 1859, est probablement le premier photographe de l'île et de ses habitants.

Quant à Bougainville, Paris lui réserve un accueil triomphal, bien qu'il ait échoué dans sa quête d'une masse continentale australe qui, selon une légende datant de l'Antiquité grecque, doit nécessairement équilibrer les continents de l'hémisphère Nord. Cook va s'engager à détruire ce mythe scientifique.

LA QUÊTE DE *TERRA AUSTRALIS*

Le premier voyage de James Cook (1768-1771) a pour missions principales l'observation du passage de Vénus devant le soleil en juin 1769 et la recherche de l'hypothétique continent austral. Il fait halte à Tahiti, sur les îles de la Société puis, faute d'avoir repéré le continent, change de cap et découvre la Nouvelle-Zélande dont il relève près de 4 000 km de côtes. Les cartes ainsi établies sont utilisées jusqu'au XIXe siècle. En 1770, il est le premier Européen à débarquer sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande (l'Australie) qu'il conquiert pour le compte du Royaume-Uni. A Botany Bay, Sir Joseph Banks inventorie un grand nombre d'espèces botaniques inconnues de l'Ancien Monde. Remontant vers le nord, Cook poursuit ses relevés cartographiques, frôle la catastrophe en naviguant entre la côte et les récifs de la Grande Barrière de corail, franchit le détroit de Torrès puis accoste sur Java où trente de ses hommes périssent de la dysenterie. Cependant, grâce aux conseils avisés des médecins, il lutte efficacement contre le scorbut.

L'année suivante, en 1772, au commandement de la *Resolution* accompagnée de l'*Adventure*, Cook reprend sa quête du légendaire continent dont on pensait encore que l'Australie n'était qu'une partie. Le 16 janvier 1773 il franchit le cercle polaire Antarctique pour la première fois puis débarque sur les îles Hervey (îles Cook). En 1774 il cartographie les Nouvelles-Hébrides, les Marquises et l'île de Pâques. Il débarque sur la Nouvelle-Calédonie, découvre les îles Sandwich et la Géorgie du sud.

Le Paradisier Rouge, Mâle adulte.

Publié par Arthus Bertrand

Pendentifs, Nouvelle-Zélande, île du Sud. Coquillage, phormium, vertèbre humaine gravée, nacre d'haliotis. Collectés par P.-A. Lesson le 17 janvier 1827 à l'anse de l'Astrolabe, baie de Tasman, île du Sud. Collections du musée d'art et d'histoire de Rochefort (E.22-212 et E.22-208).

Finalement, il prouve qu'il n'existe pas de continent méridional de la taille de l'Asie mais seulement une inabordable masse glacée. Cependant, des fragments de roches contenus dans les icebergs lui font soupçonner l'existence d'une terre plus au sud.

En juillet 1776, il reprend la mer pour vérifier s'il existe un passage du nord-ouest entre les océans Atlantique et Pacifique au nord du continent américain. Echouant sur ce point, il s'engage dans le détroit qui porte aujourd'hui son nom, franchit le détroit de Béring avant d'être arrêté par la banquise. Il décide alors d'hiverner sur une des îles Sandwich. Mais les rapports avec les Hawaiiens se dégradent au point que, à la suite d'un larcin, un chef indigène trouve la mort. Les Anglais sont lapidés et Cook abat un Hawaiien avant d'être lui-même poignardé et dépecé.

DES AVENTURES SCIENTIFIQUES ET HUMAINES

En plus de ces périls, les voyageurs sont exposés à des tensions internes qui peuvent rendre la vie à bord insupportable. Ceux qui partent n'ont pas toujours composé l'équipage. En outre, les missions des commanditaires, scientifiques, économiques et politiques peuvent se traduire par des itinéraires irréalistes, des durées d'escales où des lieux de mouillage jugés inadéquats par les scientifiques, etc. Les conséquences sont dramatiques lors du voyage de Nicolas Baudin. Fils d'un négociant et armateur fortuné, Baudin naît à Saint-Martin-de-Ré le 17 février 1754. Après une brève carrière militaire qui le conduit à naviguer comme quartier-maître de la Marine royale puis capitaine de frégate, il retourne à la marine marchande, démis en faveur d'un officier noble. Des missions botaniques lui sont confiées en Afrique, Asie, Amérique.

Il se taille une solide réputation de naturaliste qui lui vaut une mission australe. Le 19 octobre 1800, deux navires, *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, s'éloignent du Havre au son des canons et des fanfares. Baudin, qui voulait embarquer huit scientifiques qu'il connaît bien, se voit imposer par l'Institut et le Muséum plus d'une vingtaine de jeunes savants sans expérience, imbus de leur personne et supportant mal d'être dirigés par un roturier. De plus, l'itinéraire vers la Nouvelle-Hollande (Australie) lui est assigné par les conseillers de Bonaparte, qui n'ont pas tenu compte du calendrier climatique. Avec deux mois de retard, sans réserve de vin, les deux navires partent et, par gros temps, les jeunes savants ont le mal de mer et, quand il peuvent s'alimenter, trouvent la nourriture infecte. A l'Ile de France, une quarantaine d'hommes d'équipage et une douzaine de scientifiques abandonnent. Les moissons naturalistes sont jugées impressionnantes par le grand Georges Cuvier lui-même, mais l'aventure coûte la vie à près de quarante personnes, dont le Rochelais Pierre-François Bernier qui meurt d'épuisement à bord du *Géographe* le 6 juin 1803 au large de l'île de Timor, et Baudin lui-même qui s'éteint le 16 septembre suivant sur l'Ile de France.

Le sort a heureusement décidé de ne pas permettre à Humboldt et Bonpland de rejoindre à Lima l'expédition Baudin, comme ils l'avaient projeté.

Humboldt, aristocrate prussien fortuné, peut s'offrir sa propre expédition vers «l'Amérique équinoxiale». Plus de cinq années d'exploration (5 juin 1799-3 août 1804) rapportent 35 caisses de collections, de nombreux carnets de notes qui contiennent plus d'informations nouvelles sur le Nouveau Monde que toutes les autres expéditions réunies ! De fait, 30 volumes de ce *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* sont publiés. Les 15 premiers sont rédigés par Bonpland et ses assistants.

Cependant, au XIX^e^ siècle, qu'il s'agisse des voyages de Freycinet, de Dumont d'Urville, de Darwin sur le *Beagle*, de la mission de Francis de Castelneau en Amérique du Sud ou de l'expédition vers le Pacifique Sud de l'Américain Charles Wilkes, tous sont commandités par des institutions ou des Etats.

Avec la reprise des voyages de circumnavigation français au début du XIX^e^ siècle, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois continuent à écrire l'histoire de ces aventures scientifiques et humaines.

C'est ainsi que Jean-René Quoy (1790-1869), né à Maillé (Vendée), embarque comme chirurgien-major

Patrick Matagne est maître de conférences en histoire des sciences à l'IUFM Nord Pas-de-Calais. Il a publié récemment : *Comprendre l'écologie et son histoire*, Delachaux et Niestlé, 2002, *Les Enjeux du développement durable* (dir.), L'Harmattan-EMF, 2005.

Ci-contre : Rangui, l'un des chefs de Shouraki (Nouvelle-Zélande). *Voyage autour du monde sur la corvette* L'Astrolabe, 1833. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03163).

en 1817 pour un voyage de trois ans sur la corvette *L'Uranie* commandée par Louis de Freycinet, dont la jeune épouse Rose est à bord, clandestinement bien sûr... Quoy est en compagnie du chirurgien en second Joseph-Paul Gaimard et de Gaudichaud-Beaupré. Bien que frappé par le mal de mer,Quoy, surtout zoologiste, consigne une foule d'observations et collecte de nombreux échantillons animaux et végétaux. C'est ainsi qu'avec Gaymard, ils observent d'étranges cétacés, notamment le dauphin rhinocéros.

Puis ils embarquent sur l'*Astrolabe* de Dumont d'Urville, pour un périple de trois ans (1826-1829) qui doit augmenter les connaissances naturalistes et retrouver les traces du naufrage de Lapérouse à Vanikoro. Ils rencontrent le Rochefortais Pierre-Adolphe Lesson (1805-1888), chirurgien-botaniste de l'expédition. Sa présence est due à son frère aîné René-Primevère (1794-1849), qui a participé au premier voyage dans le Pacifique de Dumont d'Urville comme chirurgien-naturaliste sur la corvette *La Coquille* (1822-1825). René-Primevère doit sa célébrité au fait d'être le premier naturaliste à voir vivants, dans l'archipel des Moluques et en Nouvelle-Guinée, des oiseaux-mouches et des paradisiers dont il publie des illustrations.

D'autres ont laissé leur nom dans des ouvrages scientifiques, des atlas ou sur les plans de nos villes : Michel Bégon (1638-1710), créateur à Rochefort d'un des premiers jardins botaniques français et auquel Charles Plumier dédie le genre *Begonia* ; l'aventurier deux-sévrien René Caillié (1799-1838), premier Européen à se rendre à Tombouctou, dont la mémoire est conservée par des rues de Niort, Parthenay, Poitiers et Thouars ; Joseph-René Bellot (1826-1853), qui fut toujours nostalgique de son «bon Rochefort» où il a sa rue, et dont le nom apparaît quatre fois sur la carte du Grand Nord, etc.

Que peuvent avoir en commun un fils de notable rochelais et un aristocrate prussien, un aventurier des Deux-Sèvres et un grand officier de marine ? Une passion commune pour le voyage, pour l'expédition lointaine, un goût pour l'aventure et pour l'exotisme... La ténacité, le courage, l'intrépidité, voire l'inconscience, sont-t-ils des traits partagés ?

Sur le plan scientifique, il reste que ces voyages ont donné à l'astronomie, à la géographie et à l'histoire naturelle un remarquable essor. ■

Mokomokai, tête momifiée, collectée lors du voyage de *La Coquille* par R.-P. Lesson. Dessin aquarellé (détail) de P.-A. Lesson. Bibliothèque municipale de Rochefort, fonds Lesson.

Jean Dhombres (dir.), *Aventures scientifiques. Savants en Poitou-Charentes du XVIe au XIXe siècle*, Les éditions de L'Actualité Poitou-Charentes, 1995.
Jean-Paul Duviols, Charles Minguet, *Humboldt savant-citoyen du monde*, Découvertes Gallimard, 1994.
Yves Laissus (dir.), *Les Naturalistes français en Amérique du Sud XVIe-XIXe siècles*, CTHS, 1995.
Etienne Taillemite, *Sur des mers inconnues Bougainville, Cook, Lapérouse*, Découvertes Gallimard, 1987.
L'Actualité Poitou-Charentes, sélection d'articles sur Aimé Bonpland (n° 35), Henri Coudreau (n° 38), les plantes venues d'ailleurs (n° 40), Joseph-René Bellot (n° 56), Michel Bégon, Charles Plumier et le bégonia, Nicolas Baudin (n° 64).

Rochefort a formé des officiers de santé de la marine qui sont devenus de grands voyageurs naturalistes

Sciences et tactique d'Etat

Par **Grégory Bériet**

Créée en 1722 pour doter la flotte de guerre française de chirurgiens navigants compétents, l'école de médecine et de chirurgie du port de Rochefort se distingue très rapidement de ses homologues brestoise et toulonnaise par la prépondérance accordée à la botanique dans son programme d'enseignement. La topographie particulière de la ville charentaise, sa volonté résolue de se tourner vers le commerce colonial, ainsi que l'intérêt porté aux végétaux dès les premières années de sa fondation (intendant Bégon) ne font que s'agréger au souhait du fondateur de cette institution, le médecin Cochon-Dupuy, d'offrir aux apprentis médecins une formation comprenant l'apprentissage des propriétés thérapeutiques des végétaux.

En 1741, un jardin botanique voit le jour. Les expéditions et autres campagnes militaires permettent à celui-ci de s'enrichir continuellement. Par ailleurs, durant les années 1790, c'est le poste de pharmacien en chef qui connaît une reconnaissance institutionnelle nouvelle, puisque ce dernier est amené à siéger dans le conseil de santé aux côtés des premiers médecins et chirurgiens de la marine.

Tout ceci ne suffit pourtant pas à expliquer une chose : comment des hommes, formés pour soigner des blessés et malades lors des campagnes maritimes, se retrouvent enrôlés par les plus hautes autorités scientifiques pour effectuer des voyages de circumnavigation, dont l'un des principaux desseins consiste à recueillir des objets d'histoire naturelle sur l'ensemble du globe ? Premièrement, il convient de signaler que cette politique ne devient possible qu'à partir de la chute de l'Empire, et donc de l'arrêt des conflits franco-anglais. Deuxièmement, cette forme de recrutement se comprend également au regard de la répulsion des scientifiques civils à voyager. Ces derniers ont en mémoire les dissensions entre leurs homologues et le commandement de marine lors de l'expédition Baudin. De surcroît, les dangers inhérents à toute expédition au long cours déterminent nombre d'entre eux à opter pour la «prudence de la publication» plutôt que pour l'audace hasardeuse d'une «gloire éphémère» d'aventurier. Etre Cuvier plutôt que Geoffroy Saint-Hilaire.

Cette situation profite aux officiers de santé de la marine, dans le sens où ceux-ci acquièrent une dimension scientifique nouvelle. L'idée de départ consiste à dissocier le travail de prospection de celui, plus théorique, d'analyse et d'interprétation. A partir des années 1815-1820, les naturalistes de l'Académie des sciences et du Muséum vont publier un certain nombre d'instructions sur les moyens de recueillir les plantes, animaux et autres objets d'histoire naturelle, qu'ils distribuent aux officiers de santé de la marine. Le but consiste à informer ces derniers sur les attentes et les objectifs scientifiques de leurs missions, ainsi que de leur prodiguer un maximum de conseils sur les techniques de conservation ou encore de dessin.

Le ministère de la Marine encourage et participe au financement, attendu qu'il en découle des avantages non négligeables. Lors de son voyage à bord de *La Coquille* (1822-1825), René-Primevère Lesson ne manque pas de donner des renseignements précieux sur les intérêts stratégiques de certains territoires, l'ac-

Grégory Bériet est doctorant à l'Université de La Rochelle. Il effectue sa thèse sur l'école de médecine navale de Rochefort au XIXe siècle, sous la direction de Guy Martinière.

Benjamin Caillaud

Musée national de la Marine / P. Dantec

Tête de l'île de Pâques. Cette statuette en roche volcanique (37 x 17 cm) a été offerte à l'école de médecine navale de Rochefort en 1872 par le médecin principal Aze, responsable du service de santé de la marine à Tahiti de 1868 à 1872.

tivité des pays européens outre-mer, les pratiques sociales des autochtones, etc. Charles Gaudichaud-Beaupré, lors de son périple à bord de *La Bonite* (1836-1837), se voit quant à lui confier la tâche de nouer des contacts avec des naturalistes brésiliens, afin de pouvoir – à terme – entretenir des relations commerciales, notamment dans le domaine, si prisé par la France «physiocratique», de l'agriculture.

Notons par ailleurs que l'école de médecine navale de Rochefort reste la plus impliquée – numériquement – dans l'enrôlement de voyageurs naturalistes. Citons pêle-mêle : René-Primevère Lesson, Jean-René Quoy, Charles Gaudichaud-Beaupré, Pierre Adolphe Lesson, Paul Gaimard. La qualité de leurs travaux tient au fait qu'ils supportent plutôt bien les rigueurs du voyage, mais aussi qu'ils réussissent à faire face aux épreuves, comme lors du naufrage de l'*Uranie* (1817-1820) aux îles Malouines, où Gaudichaud, Quoy et Gaimard parviennent à sauver une grande partie de la collection. Cuvier ne s'y trompe pas lorsqu'il loue les progrès faits dans le domaine de l'histoire naturelle par ce personnel de santé de la marine, insistant sur les perspectives scientifiques que de tels voyageurs peuvent drainer. Dans son *Journal d'un voyage pittoresque autour du monde, exécuté sur la corvette* La Coquille *pendant les années 1822-1823-1824-1825* (tome 1, 1830), René-Primevère Lesson cite le *Rapport fait à l'Académie royale des sciences par M. le Baron Cuvier* : *«On ne peut donc exprimer trop vivement la reconnaissance qu'on doit au ministère de la marine, qui, depuis ces derniers temps, n'a ordonné*

Marc Deneyer

Dessin de Jean-René Quoy (1790-1869), chirurgien de marine issu de l' école de médecine navale de Rochefort.

aucun voyage scientifique sans y admettre des personnes exercées à la préparation des animaux […]. *Le ministère de la marine a fait plus encore : afin de ne jamais manquer de sujets capables de remplir ce genre de mission, il a cherché à en former dans le corps même qu'il régit ; des cabinets créés dans les ports, des encouragements donnés aux officiers de santé attachés à l'armée navale, les portent à ce genre d'études ; il s'y préparent de longue main* […] *et, pour peu que la reconnaissance des amis des sciences encourage leurs efforts, on verra avec le temps les médecins et chirurgiens de la marine recueillir des faits et des matériaux pour l'histoire naturelle, comme les officiers militaires en recueillent pour l'astronomie et pour la géographie ; et toutes les branches des sciences physiques, cultivées dans ce corps illustre, produiront également des fruits abondants.»*

Utiles aux institutions scientifiques, les voyages de circumnavigation le sont aussi pour les officiers de santé eux-mêmes, tant ces voyages représentent une possibilité d'ascension sociale importante. Si l'idéal de l'officier de marine français est de rester en métropole, le rite de passage du voyage constitue pour lui une garantie indéniable de promotion. Jean-René Quoy finit inspecteur du service de santé, Charles Gaudichaud-Beaupré est, quant à lui, élu membre de l'Académie des sciences et René Primevère Lesson fait une belle carrière de pharmacien en chef dans le port de Rochefort.

Plus prosaïquement, des voyages comme ceux de *La Coquille* avec Lesson ou de l'*Uranie* avec Gaimard, Quoy et Gaudichaud permettent l'enrichissement des collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris, mais aussi du cabinet d'histoire naturelle de l'école de médecine navale de Rochefort. Les inventaires de l'institution en attestent : coquillages, plantes, animaux, crânes, etc. autant d'éléments qui ne font que parachever le rêve de professeurs de la marine qui ne conçoivent pas l'enseignement des sciences médicales sans l'exercice du geste et du regard.

Signalons que ces pratiques d'exploration se constituent en liaison directe avec une approche utilitariste des sciences et des techniques. Du voyage de l'*Uranie* jusqu'à celui de *La Bonite*, les autorités maritimes et scientifiques ne manquent jamais de rappeler les finalités géostratégiques de ces missions. *«Il est bien à désirer que, durant les diverses relâches, MM. les officiers de l'état-major trouvent le temps de recueillir sur les végétaux des localités où ils séjourneront, tous les renseignements de nature à intéresser non seulement les hommes de la science, mais encore ceux qui, tels que les cultivateurs et les manufacturiers, se livrent à des travaux dont les résultats contribuent immédiatement au bien-être de la société.»* (*Instructions relatives à la botanique et la culture rédigées par M. de Mirbel*, Charles Gaudichaud-Beaupré, «Botanique», *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette* La Bonite, 1851, t 1)

Frontières floues que celles de ces voyages de circumnavigation, où des officiers d'Etat mettent leurs connaissances au service d'intentions à la fois stratégiques, idéologiques et scientifiques, sans jamais renier une idée très répandue au début du XIXe siècle : l'histoire naturelle est un enjeu patriotique. ■

Ancienne école de médecine navale
25, rue de l'Amiral Meyer 17000 Rochefort
05 46 99 59 57
Visite guidée du musée et accès à la bibliothèque (environ 10 000 titres) sur rendez-vous.

Jacques Léonard, *Les Officiers de santé de la Marine française de 1814 à 1835*, Institut des recherches historiques de Rennes 5, 1967.

Lorelaï Kury, *Histoire naturelle et voyages scientifiques : 1780-1830*, L'Harmattan, 2001.

Pierre-Marie Niaussat, «L'école de médecine navale de Rochefort : une pépinière de grands naturalistes au XIXe siècle», *Rochefort et la mer : la médecine navale au XVIIIe et XIXe siècles*, Jonzac, Université francophone d'été, 1993, t. 8.

Michel Sardet, *Le Jardin botanique de Rochefort et les grandes expéditions maritimes*, Le croît vif, 2001.

Michel Sardet, *Médecins, chirurgiens, pharmaciens de la marine à Rochefort au XIXe siècle*, Pharmathèmes, 2005.

Etienne Taillemite, *Marins français à la découverte du monde : de Jacques Cartier à Dumont d'Urville*, Fayard, 1999.

CHARLES GAUDICHAUD-BEAUPRÉ

Un scientifique intuitif

Gaudichaud-Beaupré ne jouit pas d'une gloire posthume aussi importante que Lesson, Loti ou Grimaux dans la mémoire locale. Pourtant, cet officier de santé originaire d'Angoulême fut élu membre de l'Académie des sciences le 16 janvier 1837... alors qu'il effectuait son second voyage de circumnavigation à bord de *La Bonite*. Gaudichaud-Beaupré ressemble un peu à ce personnage mythique joué par Clint Eastwood dans le film *Pour une poignée de dollars*, coincé entre les Rodoss et les Baxter. Pour notre Charentais la division se situe entre les scientifiques de profession d'un côté et les voyageurs «touche-à-tout» de l'autre. Lui ne cesse d'osciller entre les uns et les autres. Cette passerelle avec le western se manifeste également dans sa frénésie du duel, fruit de son obsession irascible pour tout ce qui a trait à l'honneur. En effet, l'homme provoqua plusieurs personnes en duel tout au long de sa vie, et lors de l'une de ses joutes, il perdit l'usage d'un poumon, perforé d'un coup d'épée. Cet incident ne l'empêche nullement de faire deux tours du monde.

Personnage haut en couleurs, Gaudichaud ne se contente pas d'affronter physiquement des gens qui mettent en doute ses qualités. Sur le terrain de la botanique, il entame une querelle extrêmement vive avec de Mirbel, son «conseiller scientifique» lors de l'expédition à bord de *La Bonite* (1836-1837). C'est ce combat qui apparaît comme le plus intéressant de sa vie, tant il soulève des problèmes extrêmement intéressants dans l'histoire des sciences, plus particulièrement dans le rapport que le scientifique entretient entre ses conceptions théoriques et les sensibilités «cosmographiques» dans lesquelles elles s'élaborent.

C'est principalement en Amérique du Sud, et plus particulièrement par l'étude des lianes ligneuses brésiliennes, que Gaudichaud élabore sa théorie des phytons. Dès le voyage de l'*Uranie* (1817-1820), il avait été intrigué par cette végétation, ce qui l'avait encouragé à embarquer quelques années après sur l'*Herminie* (1830-1832), navire destiné à explorer le continent américain. C'est d'ailleurs à la suite de ce voyage que sa conviction scientifique se forge. Sans entrer dans les détails du débat scientifique, notons que la discorde repose sur la question du ou des modes d'accroissement des végétaux monocotylédones et dicotylédones. Pour Gaudichaud, il y a croissance ascendante et descendante, là ou de Mirbel, influencé par l'approche mécanique des phénomènes de la vie, pense que celle-ci ne peut qu'être ascendante. La teneur des débats et des propos échangés par les deux hommes nous conduit à observer deux types de méthodologie scientifique, desquels découlent nécessairement deux représentations du monde, deux prismes d'observation : le macrocosme du territoire et le microcosme du laboratoire. Dans une certaine mesure, la dispute entre de Mirbel et Gaudichaud fait étrangement écho à celle «figurée» par Gilles Deleuze et Felix Guattari entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire (*Mille plateaux*, 1980). «Cuvier de Mirbel», «l'homme de pouvoir et de terrain» qui ne supporte pas que «Geoffroy Gaudichaud», «l'homme nomade des vitesses», pense la nature au-delà de la racine, mais surtout se permette d'afficher des idées, là où lui en l'occurrence, lui avait demandé de revenir avec des collections. Pour mieux contrecarrer la thèse de Gaudichaud, ses adversaires discutent moins les preuves que les suspicions métaphysiciennes du botaniste de la marine. Gaudichaud est en effet très influencé par les conceptions vitalistes qui travaillent depuis longtemps le corps médical. Mais il est néanmoins abusif de prétendre que ce dernier récuse la matérialité des phénomènes de la vie, au profit d'une vision panthéiste. Certes le tout matérialiste lui apparaît mortifère, mais le cœur de sa démarche scientifique se situe ailleurs. Il cherche avant tout à revaloriser le rôle de l'intuition. Pour lui, toute théorie s'élabore à partir d'un pressentiment, dans une situation où se mêle la méconnaissance et la «naïveté». L'histoire naturelle ayant émergé sous le règne omnipotent de la vue, c'est à ce sens plus particulièrement que le pharmacien rochefortais se fie.

Loin d'être un scientifique mineur, Gaudichaud – de par les polémiques qu'il a suscitées – pose à son époque une question centrale pour l'histoire naturelle, dont les implications relèvent de l'épistémologie. En cette première moitié du XIXe siècle marquée par l'essor de la statistique et la rationalité en tant que «posture» intellectuelle, celui-ci mise sur la naïveté. Pas celle que nous assimilons encore souvent à l'ignorance candide ou idiote, mais plutôt cette capacité de déconstruction de l'idée reçue, comme l'écrit Carlo Ginzburg (*A distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, 2001) : «Naïf, nativus : l'amour de Montaigne pour ce mot et son dégoût corollaire pour l'artifice nous portent au cœur de la notion d'estrangement. Comprendre moins, être ingénu, rester stupéfait sont des réactions qui peuvent nous aider à voir davantage, à saisir une réalité plus profonde, plus naturelle.»

Grégory Bériet

Le droguier (fin XVIIIe-première moitié du XIXe siècle) de l' école de médecine navale de Rochefort.

Musée national de la Marine / A. Fux

Au XVIIIe siècle, Rochefort noue des relations privilégiées avec la colonie guyanaise qu'elle approvisionne en vivres, mais aussi en hommes

Par **Mireille Tabare**

De Rochefort à Cayenne

les administrateurs du roi

Ports coloniaux français situés de part et d'autre de l'Atlantique, Rochefort et Cayenne ont connu, au XVIIIe siècle, des destins liés. Si un océan les sépare, il existe entre les deux villes des similitudes et des liens particuliers. Ce sont d'abord deux places fortes militaires, conçues par le même architecte. La ville arsenal de Rochefort a été construite à la fin du XVIIe siècle, sur le modèle orthogonal imaginé par Vauban et sous l'impulsion de Colbert, partisan d'une politique maritime et coloniale plus offensive. A la même époque, Cayenne devient la place forte emblématique de la présence française en Amérique du Sud. La ville, à l'origine simple fortin de bois flanqué de quelques habitations, est agrandie et organisée selon un plan en damier, et entourée d'imposantes fortifications de bois et de terre, un ensemble d'ouvrages dessinés par Vauban.

Céline Ronsseray est doctorante à l'Université de La Rochelle. Elle effectue sa thèse sur l'histoire du personnel administratif français en Guyane au XVIIIe siècle, sous la direction de Guy Martinière.

Benjamin Caillaud

Ce sont également deux pôles administratifs. Rochefort est la capitale d'un département maritime, Cayenne le siège de l'administration française en Guyane. Après plusieurs tentatives d'implantation et de nombreux revers, la colonie de Cayenne est passée durablement, à partir de 1676, sous domination française. Sa gestion est placée sous la tutelle directe du ministère de la Marine et des Colonies, et organisée sur le modèle des grands départements portuaires de métropole, à l'exemple de Rochefort. La direction de la colonie est partagée entre un gouverneur en charge des questions militaires et un ordonnateur qui gère les affaires civiles. *«Outre ces similitudes, entre Rochefort et Cayenne, se sont tissés des liens à la fois économiques et humains,* explique Céline Ronsseray. *D'abord parce que l'arsenal de Rochefort détient, depuis sa création, l'exclusivité de l'approvisionnement en vivres de la colonie guyanaise. Ensuite parce qu'il fournit également la colonie en personnel administratif. Nombre d'officiers d'épée ont été formés dans son école de cadets de la Marine, nombre d'officiers de plume ont commencé leur carrière dans ses bureaux, dont une proportion notable est originaire d'Aunis et de Saintonge. D'autres encore y ont accompli une étape de leur carrière.»* Ainsi, les trois gouverneurs qui se sont succédé en Guyane entre 1685 et 1719 ont acquis leurs galons d'officiers à Rochefort. Parmi ceux-ci, Henri Dussault de Lamirande représente l'exemple parfait de l'officier charentais. Né à Saintes, formé à Rochefort, il est d'abord capitaine de frégate dans le département, avant de devenir gouverneur de Guyane.

Etre nommé à Cayenne n'est pas considéré par tous comme une promotion. Connue pour son isolement, son climat malsain, la précarité de son économie, la colonie n'offre pas l'attrait de ses voisines antillaises. *«Hormis d'un point de vue géostratégique, la Guyane n'intéresse pas la France. Et même si la colonie connaît un relatif développement à partir de 1720 – date où elle devient administrativement indépendante des Petites Antilles – sa population ne sera jamais importante. En un siècle – de 1716 à 1817 – elle passe de 3 000 à 10 000 individus, dont 10 % de*

J + M photographes

Plan des fortifications de Cayenne. Gravure coloriée (XVIIIe siècle). Collections du musée du Nouveau Monde à La Rochelle.

population blanche, constituée essentiellement d'agents du roi : officiers, ingénieurs, arpenteurs, officiers de santé… Les différentes tentatives de peuplement ont tourné à l'échec, et la mise en valeur agricole, rendue déjà difficile par le climat et la configuration du territoire – des terres hautes boisées et des terres basses marécageuses – est freinée par le manque de moyens financiers, la faible quantité de colons, mais aussi d'esclaves. Et pendant longtemps, seules les terres hautes, peu fertiles, seront exploitées.» La Guyane est une colonie pauvre et rude, on peut y laisser sa santé… et sa fortune. Pour remédier à la crise du recrutement des officiers et les impliquer dans le développement économique de la colonie, le ministère leur accorde la possibilité d'acquérir sur place – par achat ou par mariage – des habitations, des ateliers, des terres, et certains gouverneurs reçoivent du roi des compensations financières et honorifiques. Les administrateurs principaux disposent également d'un logement de fonction. Le gouverneur est ainsi installé dans la plus belle demeure de Cayenne, la «Maison des Jésuites», la seule bâtie en pierres (siège actuel de la préfecture).

«Pour certains officiers, au contraire, être nommé à Cayenne peut représenter l'occasion de se surpasser et de se distinguer. Après l'échec retentissant de la tentative de colonisation de Kourou en 1763, plusieurs ordonnateurs sont envoyés en Guyane pour tenter de redresser et développer la colonie. On choisit des hommes d'expérience, qui sauront tirer parti des spécificités du territoire et élaborer des projets de développement adaptés.» Ainsi, entre 1766 et 1778, trois ordonnateurs se succèdent à la tête de la Guyane, des hommes aux parcours exemplaires, qui tous ont fait leurs premières armes dans l'administration rochefortaise. Le dernier d'entre eux, Pierre Victor Malouet, a commencé sa carrière comme inspecteur des colonies à Rochefort, puis comme employé au bureau des colonies à Bordeaux. Nommé commissaire de la Marine à Saint-Domingue, il est ensuite envoyé à Cayenne en 1776 pour relancer l'économie agricole. En seulement deux ans de présence en Guyane, il accomplira un travail considérable, en particulier dans l'assèchement et la mise en valeur agricole des zones fertiles des terres basses littorales, et dans l'assainissement et l'urbanisation de Cayenne. De retour en France, la carrière de Pierre Victor Malouet culminera en 1814 lorsqu'il se verra confier par Louis XVIII le poste de ministre de la Marine. *«L'axe Rochefort-Cayenne a joué un rôle essentiel dans le parcours de vie de nombreux officiers. Au travers des carrières, des mariages, des réseaux économiques tissés d'un rivage à l'autre de l'Atlantique, quantité de destins humains se sont noués autour de ces deux villes.»* ■

Les Villes françaises du Nouveau Monde, dirigé par Laurent Vidal et Emilie d'Orgeix, Somogy, 1999.

Photographie de la mission Crevaux, 1880-1881. Coll. Société de géographie de Rochefort.

PIERRE IGNACE PELLEPRAT

Chez les Galibis

Pierre Ignace Pelleprat (1606-1667) commence, à l'âge de 17 ans, son noviciat chez les jésuites de Bordeaux. Il y prononce ses vœux en 1625, puis accède à la prêtrise en 1633, avant d'exercer à Périgueux. En 1637, il devient aumônier de la marine et s'installe à Fontenay-le-Comte. Cette proximité de la mer lui permet de mesurer les besoins missionnaires aux Antilles. Pelleprat entend parler d'horizons lointains, de peuples païens et «sauvages» à christianiser. En 1638, il prononce ses vœux de coadjuteur spirituel à La Rochelle et devient exorciste à Loudun. C'est à ce moment que François Fouquet, l'un des principaux actionnaires de la Compagnie des îles d'Amérique, intervient en 1639 pour faciliter l'envoi des premiers jésuites français en Amérique. Prédicateur à Marennes (1641-1642), puis à Pau, Pelleprat finit, après maintes requêtes, par quitter La Rochelle pour les Antilles en 1651 : il est chargé d'établir, aux côtés du père Denys Mesland, une mission continentale dans la région des Guyanes. Les jésuites sont installés à la Martinique depuis six ans. Il s'agit de jeunes gens, généralement issus d'un milieu aisé et bien formés, qui témoignent d'une ouverture indéniable aux pratiques linguistiques, d'une capacité d'adaptation aux milieux rencontrés, d'une grande aptitude à connaître de nouveaux pays, à observer les mœurs et les croyances de leurs habitants, afin de les guider plus aisément vers la foi chrétienne. Ils prêchent, éduquent, catéchisent en douceur, par la persuasion et l'exemple, en prenant tout le temps nécessaire, afin que la conversion soit durable et profonde, à l'opposé d'anciennes pratiques de christianisation fondées surtout sur la force et la violence.

Arrivé en Terre Ferme (Guyanes et Venezuela), Pelleprat apprend la langue des Galibis et enseigne le catéchisme à l'aide d'illustrations. Se faire entendre et transmettre la doctrine chrétienne sont pour lui essentiels. La maîtrise de la langue peut également être vue comme un moyen de «vaincre» par la parole. C'est ainsi que Pelleprat commence à rédiger sa relation en y ajoutant un dictionnaire thématique, dans lequel on trouve «les termes dont on a le plus besoin dans la conversion des Galibis». Les Galibis, issus du groupe linguistique Caraïbe, vivaient sur le littoral, essentiellement entre l'Approuague (fleuve de Guyane) et le Surinam.

Pelleprat a de grands desseins pour convertir les Indiens. Il veut organiser une colonie française dans la région de l'Ouarabiche (Guyane), y installer des collèges pour les garçons, des pensionnats pour les filles et encourager l'étude des langues indigènes par les missionnaires. Son supérieur et ses confrères combattent ses projets qu'ils jugent irréalisables et voués à l'échec en raison du mauvais choix de l'emplacement. Au cours d'un bref retour à Paris, en 1655, Pelleprat publie sa *Relation des missions des PP. de la Compagnie de Jésus dans les isles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale divisée en deux parties, avec une introduction à la langue des Galibis sauvages de la terre de l'Amérique* et la dédicace au surintendant des finances afin d'obtenir un appui solide pour sa prochaine mission. Il en profite pour exposer son plan au général Nickel et lui demande son soutien. Une compagnie pour la colonisation de la Terre Ferme se forme.

De retour en Amérique, ne trouvant pas l'embouchure de l'Ouarabiche, Pelleprat s'établit plus loin, sur la rivière Ouanantigo, auprès des Indiens Arotes et Arouages, et y construit un fort, baptisé Sainte-Anne. Un succès de courte durée. Après une attaque des Espagnols, les colons, ne voyant arriver aucun secours, quittent le fort et rentrent en Martinique. Mais leur bateau fait naufrage sur la côte jamaïcaine, d'où Pelleprat passe à Cuba, n'osant pas revenir aux îles après la faillite de l'entreprise. Il s'exile au Mexique en 1658, auprès des Amérindiens Taraumeras. La vie de Pelleprat est donc marquée d'un nomadisme permanent. Accusé d'espionnage au profit du roi de France, emprisonné à plusieurs reprises, on lui refuse son retour en Europe. D'échec en échec, de désillusion en désillusion, il finit sa vie à Puebla de Los Angeles, en 1667.

Julie Carpentier

La réédition de l'ouvrage de Pierre Pelleprat est à paraître en 2006-2007, avec une introduction de Réal Ouellet.
Bernard David, *Dictionnaire biographique de la Martinique: le clergé, t 1, 1635- 1715,* Société d'histoire de la Martinique, 1984.

Julie Carpentier va soutenir un master 2 à l'Université de Poitiers intitulé «Préjugé racial et projet colonial : regards sur l'indien Caraïbe» (dir. Sébastien Jahan).

Sébastien Laval

EMILE ARTHUR THOUAR

Un Rétais à la découverte du Gran Chaco bolivien

Il connut, en son temps, une certaine notoriété pour ses expéditions dans les immenses étendues inconnues et sauvages du Gran Chaco, à la croisée de la Bolivie, du Paraguay et de l'Argentine. Personnage énigmatique, critiqué par certains sur la portée réelle de ses exploits, Emile Arthur Thouar est aujourd'hui oublié.

On sait qu'il est né en 1853 à Saint-Martin-de-Ré, dans une famille plutôt modeste – son père était bourrelier –, qu'il a fréquenté le lycée de La Rochelle, puis entamé des études de médecine. On le retrouve en 1879 en Amérique où il va effectuer un périple de trois ans (Antilles, Mexique, Venezuela, Colombie, Equateur) et devenir correspondant des Sociétés de géographie de Paris et Rochefort. «Au travers de ses actes et de ses écrits, Emile Arthur Thouar apparaît comme un homme ambitieux et curieux, mû par un goût certain pour l'aventure, explique Ernesto Paredes. En cette fin du XIXe siècle, où tant de terres restent encore à découvrir, il est assez intelligent pour comprendre que les Sociétés de géographie représentent des lieux du possible, un tremplin pour son ambition, et il entretiendra avec celles-ci des relations suivies.»

Thouar, Novis et Valverde, «Voyage dans le Chaco boréal», *Le Tour du monde* LIX, 1890.

L'occasion lui est offerte en 1883 de donner pleinement sa mesure lorsque le gouvernement français le charge de rechercher les traces de l'expédition Crevaux, disparue corps et biens dans le Chaco en 1882. Depuis La Paz, Emile Arthur se met en route, en juin 1883, pour Sucre puis Tarija. En compagnie de 150 militaires boliviens, il traverse le Chaco en suivant le cours du Pilcomayo. Après avoir retrouvé les vestiges de la mission Crevaux et affronté mille périls – dont l'attaque de la colonne par des Indiens Toba –, Thouar et ses compagnons rejoignent en novembre Asunción, au confluent avec le fleuve Paraguay. «C'est la première fois qu'une expédition réussit à descendre de bout en bout le Pilcomayo. En même temps, Thouar vient de démontrer la connexion directe, jusque-là inconnue, du Pilcomayo avec le Paraguay. Ces exploits lui valent de recevoir, à son retour en France en 1884, la médaille d'or de la Société de géographie. Auréolé de cette réussite, il repart pour l'Amérique du Sud où il va devenir un agent de prospection du Gran Chaco au service du gouvernement bolivien.»

Zone marécageuse par endroits, semi-désertique en d'autres, soumise en hiver à de fortes précipitations et sans ressources minières, le Chaco est encore à cette époque une terre vierge, peuplée seulement de tribus indiennes rebelles à tout pouvoir, et où ne se risquent que des militaires, des missionnaires et quelques aventuriers. Avec la perte par la Bolivie et le Paraguay d'une partie de leur territoire à la fin du XIXe siècle, le Chaco va devenir l'enjeu d'une reconquête entre les deux pays. De plus, la Bolivie, ayant été amputée de toute sa façade maritime, doit impérativement retrouver un débouché sur la mer vers le Rio de la Plata, par le fleuve Paraguay. La démonstration faite par Thouar de la possibilité de rejoindre ce fleuve en descendant le Pilcomayo ravive les prétentions territoriales de l'Argentine et du Paraguay sur la région du Chaco. Le Français propose alors aux Boliviens de chercher à ouvrir une route terrestre directe au travers du Chaco Nord – le plus déshérité et le plus sauvage – jusqu'au fleuve Paraguay. Après plusieurs tentatives, en 1886 et 1887, et autant d'échecs, Thouar renoncera à son projet. Il regagnera définitivement la France en 1890. On sait qu'il se marie à Paris en 1898. La date de son décès demeure inconnue.

Benjamin Caillaud

Ernesto Paredes est doctorant à l'Université de La Rochelle. Il effectue sa thèse de géographie sur les Mémonnites du Chaco paraguayen (D'un front pionnier ethnoreligieux à l'émergence d'un territoire), sous la direction de Michel Pouyllau.

«Même s'il n'a pas réussi dans toutes ses entreprises, on ne peut dénier à Arthur Emile Thouar d'avoir pénétré et exploré, avec courage et persévérance, des zones très peu fréquentées à l'époque par les Européens, et d'avoir contribué à affirmer la souveraineté de la Bolivie sur le Chaco. En dépit de la rudesse de ce territoire, il en avait perçu, bien avant les autres, l'énorme potentiel. Le Chaco représentait, à ses yeux, une terre d'avenir. Il rêva même un temps d'y faire fortune en construisant une ligne de chemin de fer reliant le Sud bolivien à la province de Formosa en Argentine. L'actualité semble avoir donné raison à cet esprit visionnaire. Les Mémonnites – une secte protestante implantée au cœur du Chaco en 1927 – ont fait aujourd'hui de ce territoire un pôle d'activités agricoles et industrielles, en y développant l'élevage intensif et la production de lait (70 % du marché paraguayen) et de viande, exportée jusqu'aux Etats-Unis et en Europe.»

Mireille Tabare

Le temps de l'histoire et le temps de la légende

Marc Deneyer

Peinture de Mathias Kauage (2003), artiste de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Coll. musée d'art et d'histoire de Rochefort.

Bernard Grasset, maire de Rochefort et conseiller régional Poitou-Charentes, ancien député de la Charente-Maritime (1997-2002), a effectué une brillante carrière dans la préfectorale avant de s'engager en politique. Il fut haut commissaire du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, du 8 juillet 1988 au 11 janvier 1991. Nommé par le Premier ministre Michel Rocard, il devait mettre en œuvre les accords de Matignon (26 juin 1988) portant sur le statut provisoire de la Nouvelle-Calédonie. Ces accords mettaient fin à des années de violence politique, marquées notamment par le massacre de Hienghène en 1984 – dix Kanaks assassinés par des fermiers caldoches (ils seront acquittés) –, par l'assassinat des gendarmes de la brigade d'Ouvéa et par l'assaut consécutif de la grotte d'Ouvéa le 5 mai 1998 où deux militaires sont tués ainsi que dix-neuf Kanaks qui retenaient des gendarmes en otage.

L'Actualité. – Quand vous arrivez en Nouvelle-Calédonie, quelles sont vos premières impressions ?

Bernard Grasset. – C'est d'abord un choc visuel et surtout un choc culturel parce qu'il faut abandonner nos certitudes d'Européens. Je comparerais l'état d'esprit européen et celui du Pacifique au jeu d'échecs et au jeu de go. Le premier n'a qu'une stratégie : mettre le roi en échec.

Avé na nd'a, sculpture de Jean-Jacques Poiwi, artiste invité en résidence à Rochefort en 2005. Deux autres artistes kanaks ont été invités, Jean-Michel Boene et Tomo Steeve. Coll. musée d'art et d'histoire de Rochefort.

Marc Deneyer

Dans le jeu de go, on peut déployer de multiples stratégies d'encerclement. Ainsi, on ne démontre jamais, on encercle la question, on l'illustre avec des paraboles. Je crois que ma connaissance de l'Ancien Testament fut très utile pour parler le même langage. En effet, le christianisme, très présent, a été importé de deux manières. D'une part, la mission de Londres a évangélisé des pasteurs fidjiens, puis ces pasteurs sont allés évangéliser les îles Loyauté et ainsi de suite jusqu'à la Grande Terre. Donc la religion protestante n'a pas été véhiculée par le pouvoir ni par l'armée. En revanche, le catholicisme est arrivé par les bateaux français et, de ce fait, a été considéré comme une religion importée. Paradoxalement, ce sont souvent des Kanaks «catholiques» qui ont été les vecteurs de l'indépendance.

Rappelons que Jean-Marie Tjibaou avait été ordonné prêtre. Dès mon arrivée, il m'a dit : «Vous êtes le représentant du pouvoir, je ne viendrai jamais vous voir, sauf de temps en temps.» Effectivement, environ tous les dix jours, il passait à l'heure du petit-déjeuner. Il me parlait de sa grand-mère, de la culture des ignames, de telle ou telle légende, etc. Et il y avait toujours un message qu'il fallait entendre.

J'ai très vite constaté que nous avions une méconnaissance totale du monde kanak. C'est l'erreur primitive. Pour les Kanaks, le temps ne compte pas. Par exemple, certains me demandaient d'intervenir afin de récupérer des terres qui leur avaient été enlevées par d'autres tribus en 1878 ; la coutume de réconciliation n'avait pas encore été faite. En Nouvelle-Calédonie, nous ne sommes pas dans le temps de l'histoire mais dans le temps de la légende, dans le temps du mythe, dans le temps de la parabole. En outre, on ne décide jamais à la majorité : il faut parvenir à ce que personne ne soit exclu. Cela peut durer longtemps.

Comment gérer cette complexité ?

Ma mission était de reconstruire mais il fallait d'abord créer des relations de confiance et surtout comprendre le système. Les écrits de l'ethnologue Maurice Leenhardt (1878-1954) m'ont beaucoup aidé. Ce pasteur, qui est sans doute un des pères du structuralisme et qui a traduit la Bible en houaïlou, a toujours ferraillé contre les gouverneurs. *Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien* (1947) est un ouvrage fondamental pour qui veut comprendre ce monde complexe, sans unité. Dans ces pays, la culture est consubstantielle. Les institutions sont issues de la culture.

Du côté des populations européennes, le rejet fut total (sauf peut-être Jacques Lafleur, leader anti-indépendantiste). J'étais perçu comme le traître, celui qui venait négocier avec les assassins. Ce rejet fut ma chance car j'ai beaucoup plus vécu au contact des Kanaks que des Européens, d'autant que nous avions trouvé des éléments de langage communs.

Par quels gestes reviennent le dialogue et la confiance ?

La première année – très rude –, j'avais de fait les pleins pouvoirs civils et militaires, avec un conseil autour de moi où se retrouvaient Jean-Marie Tjibaou, Yeiwéné Yeiwéné, Jacques Lafleur, Maurice Nénou, etc. Tous ensemble, il s'agissait de bâtir cette Nouvelle-Calédonie issue des accords de Matignon.

Il y eut des gestes symboliques, comme enlever les sacs de sable qui protégeaient les bâtiments officiels à Nouméa. Ou, par exemple, faire en sorte que des Kanaks puissent être formés en France pour devenir instituteurs. Le général Bertin, qui a succédé à celui qui avait conduit l'assaut d'Ouvéa, a lui aussi rétabli la confiance : un an après son arrivée, des jeunes Kanaks sautaient en parachute avec les hommes de l'infanterie de marine.

Etant donné qu'il n'y a pas d'unité forte chez les Kanaks, il fallait aller dans chaque tribu. Il y eut des situations limites. Je me souviens de la reprise de contact avec les îles Belep, situées au nord, où personne n'osait s'aventurer depuis des

années suite à un débarquement avorté de la Marine nationale. Le Puma atterrit sur une colline et nous descendons, avec le général Bertin, jusqu'au village devant une haie d'hommes peu avenants. Tout le monde se regroupe sur la place du village où nous sommes accueillis par des danses. Il faut savoir que les danses des Kanaks sont des danses de provocation, avec haches et casse-têtes. Un peu inquiet, je ne bouge pas, voyant les massues me passer à quelques centimètres sous le nez, pendant un quart d'heure. Les danses finies, on s'assied par terre et on partage un bougna (un article du *Figaro* me reprochera de m'être assis par terre, en uniforme blanc de commissaire, avec des Kanaks…). Finalement, tout le monde s'est embrassé et, en repartant, des enfants nous accompagnaient en chantant.

Comment avez-vous vécu la mort de Jean-Marie Tjibaou ?

Jean-Marie Tjibaou et Yéiwéné Yeiwéné ont été tués le dimanche 4 mai 1989 par le pasteur Wéa Djoubelly sur l'île d'Ouvéa lors d'une coutume de réconciliation. Dans la tradition kanak, il y a quantité d'exemples où ça se termine en tuerie générale parce que l'ennemi a baissé sa garde. Le cabinet du ministre m'avait demandé d'empêcher Jean-Marie Tjibaou d'y aller ou de le faire escorter par des gendarmes. Cela me paraissait difficile à Ouvéa ! Il est parti tout de même avec des policiers à lui, des Kanaks rapidement formés qui n'ont rien vu venir. Ayant appris la nouvelle, j'envoie des hélicoptères chercher les corps et les familles. Avec l'adjudant de service, nous descendons à pied de la résidence jusqu'à la DZ pour les accueillir. Il y avait déjà une foule de 2 000 à 3 000 Kanaks et je pensais qu'il y aurait bientôt deux morts de plus. Eh bien non, les gens pleuraient, me tombaient dans les bras, m'embrassaient, moi le Blanc. Ils savaient que Tjibaou et Yéiwéné n'avaient pas été tués par des Européens mais par un pasteur extrémiste. Leur mort a créé un sentiment de cohésion – et j'ai senti que c'était gagné pour la paix – mais elle a aussi décapité le monde kanak. Une grande perte que l'on ressent encore aujourd'hui.

Propos recueillis par J.-L. Terradillos

Résistances et reconnaissances

Après avoir vécu trois années sur le sol calédonien, Anne-Laure Jaumouillié s'engage dans des études universitaires marquées par une passion pour l'histoire calédonienne : «Mon sujet de maîtrise portait sur la déportation d'un communard en Nouvelle-Calédonie. Dans le prolongement de ce mémoire, j'ai préparé un DEA sur l'interpénétration culturelle entre les Kanaks et les colons.» Actuellement, la jeune historienne prépare une thèse de doctorat à l'Université de La Rochelle sur les relations entre l'administration coloniale et les chefs kanaks (1878-1946).

Découvert par le navigateur anglais James Cook en 1774, cet archipel mélanésien est annexé par la France en 1853. L'histoire de cette colonisation est émaillée de plusieurs révoltes. La première, et sans doute la plus sanglante, éclate en 1878. Cette rupture inaugurale redéfinit les relations entre les autochtones et les autorités : «Les Européens se sont montrés extrêmement surpris de voir que les Kanaks puissent se révolter et que cette révolte se révèle difficilement maîtrisable.» Dès lors, l'administration coloniale tente de renforcer son entreprise de soumission en continuant de modifier la structure sociale et territoriale des Kanaks : «Les chefferies existaient avant la présence européennes mais les systèmes de division tribale et d'organisation spatiale en districts sont des inventions coloniales.»

En 1898, le service des affaires indigènes procède à la hiérarchisation administrative du peuple kanak. Après s'être appuyée sur les chefs qui étaient déjà en place, l'administration nomme des «petits chefs» et des «grands chefs» récompensés selon leur degré de loyauté au pouvoir colonial : «Les spoliations foncières et le découpage artificiel des chefferies ont radicalisé les conflits endogènes préexistants.» La tactique consistant à diviser pour mieux régner est à son tour déjouée par le «double jeu» de certains chefs kanaks qui collaborent avec les autorités dans la répression de révoltes dont ils sont parfois les instigateurs.

Parallèlement, une tout autre guerre oppose les missionnaires catholiques au prosélytisme des pasteurs protestants dans leur volonté de conversion. Les acteurs de la colonisation et de l'évangélisation agissent concurremment : «Le dépouillement des archives démontre très clairement que les autorités religieuses et civiles se sont disputé la tutelle des chefs.»

Tiraillés entre leur volonté de résistance et le souci de reconnaissance, les chefs Kanaks ont su adopter des stratégies adaptées : «Récompenser un chef équivalait à le reconnaître en tant que chef. Ceux qui ont bénéficié de cette reconnaissance, ce sont ces mêmes chefs ou leurs descendants qui sont à l'origine des premiers mouvements d'émancipation de la communauté indigène.»

La «pacification» coloniale a entériné le cloisonnement intercommunautaire en faussant un mode de communication fondé sur «un dialogue asymétrique révélateur de rapports de dominants à dominés». Anne-Laure Jaumouillé repart cet été en Nouvelle-Calédonie et soutiendra sa thèse en 2007.

Boris Lutanie

Benjamin Caillaud

Anne-Laure Jaumouillié est doctorante à l'Université de La Rochelle. Elle consacre sa thèse d'histoire au processus de reconnaissance des chefs Kanaks par l'administration coloniale entre 1878 et 1946, sous la direction de Charles Illouz et Guy Martinière.

Figures de l'Art *Figures de l'Autre*

«Le Poitou-Charentes est l'une des régions de France les plus riches en collections océaniennes», affirme Roger Boulay, chargé de mission pour les collections océaniennes auprès de la direction des musées de France

Entretien **Boris Lutanie** Photos **Marc Deneyer**

Ethnologue océaniste, associé à la préparation du Centre Tjibaou à Nouméa, Roger Boulay fut chargé des collections océaniennes du Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie pendant une vingtaine d'années où il conçut en 2002, avec la Réunion des musées nationaux, la dernière exposition du musée sur un thème qui concernait les voyages et le regard : «Kannibals et Vahinés, imageries des mers du Sud». Il est actuellement chargé de mission pour les collections océaniennes auprès de la direction des musées de France et à ce titre tra-

vaille actuellement à la valorisation des collections océaniennes de la région Poitou-Charentes et du Sud-Ouest. Découvert au début du XIVe siècle, l'«océan inconnu», le «grand océan» sera l'objet de multiples expéditions de découvertes puis, à la moitié du XIXe siècle, de conquêtes militaires et coloniales.
A la fin du XIXe siècle, l'art et l'*autre* océaniens sont envisagés comme un miroir déformant dans lequel l'Occident flatte son narcissisme ethnocentrique et légitime son *expansion civilisatrice*. Ce processus de déshumanisation progressive de l'altérité océanienne parvient à son comble en 1931. Kanaks et Aborigènes sont relégués dans le *no man's land* anthropologique des expositions coloniales et des zoos humains. Pour Roger Boulay, notre vision du monde océanien reste encore imprégnée de cette stéréotypie ambivalente du cannibale et de la vahiné, de la belle et de la bête, du paradis au bord de l'enfer.

Thierry Blais

Masque Wimawi, Nouvelle-Calédonie. Legs du docteur Lhomme, 1934. Musée d'Angoulême. Bois de houp peint en noir, rouge et blanc, et fibres végétales.

Page de gauche : Masque, Nouvelle-Calédonie Grande Terre. Bois, cheveux, étoffe d'écorce, plumes de pigeon *notou*, fibre végétale. Collections du musée d'art et d'histoire de Rochefort (E.22-284).

Ha'akai, ornements d'oreille, Marquises. Ivoire, coquillage (*Conus sp.*), bois. Collecté lors du voyage du *Pylade* en mai 1840 ou du séjour d'octobre 1843 à juin 1844. Collections du musée d'art et d'histoire de Rochefort (E.22-182).

L'Actualité. – Quel état des lieux peut-on dresser des collections océaniennes dans la région ? Roger Boulay. – Le Poitou-Charentes est l'une des régions de France les plus riches en collections océaniennes. Les trois principales se trouvent à La Rochelle, Rochefort et Angoulême. On trouve, ici et là, de petites collections à Royan, au château de la Roche-Courbon, quelques objets à Saintes, Niort et Parthenay. Ces collections doivent être replacées dans le contexte du grand Sud-Ouest. Une des plus grandes de France se situe au muséum d'histoire naturelle de Toulouse. On peut aussi mentionner celles de Périgueux, Nantes, Bordeaux ou Libourne. Comme toutes les collections exotiques, la caractéristique des collections océaniennes réside dans cette dispersion. Je rédige actuellement l'annuaire des collections océaniennes en France, à l'exception de Paris. J'ai dénombré 106 musées, et il ne s'agit là que des collections publiques. La plupart datent du XIXe siècle, certaines sont plus anciennes. Les récentes sont extrêmement rares. C'est dans cette perspective que nous essayons aujourd'hui de mener, avec la ville de Rochefort, un travail sur les créations contemporaines.

Roger Boulay, *Hula Hula, Pilou, Pilou ? Cannibales et Vahinés*, éditions du Chêne, 2005 ; *Arts d'Afrique, des Amériques et d'Océanie* (avec Etienne Féau et Pascal Mongne), Larousse, 2006.

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Masque Kovave, population Elema, est du golfe de Papouasie, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Jonc, tapa, fibres végétales, pigments naturels. Collection du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H. 2481). Acheté à la vente Breton-Eluard de 1931 chez Drouot. Ce masque symbolise le *kovave*, esprit mythique du temps de la création.

Quelles sont les figures historiques associées aux grandes découvertes des mers du Sud ?

Concernant les voyages de circumnavigation, on doit bien sûr mentionner Bougainville dont un des bateaux l'*Etoile* part en 1767 de Rochefort. On peut également évoquer Nicolas Baudin, natif de l'île de Ré, qui va entreprendre en 1800, sur l'ordre de Bonaparte, l'un des plus intéressants voyages du siècle au cours duquel il explore toute la côte ouest de l'Australie jusque-là ignorée. Ce périple s'inscrit dans le contexte de concurrence avec les expéditions anglaises de l'époque. Certains objets collectés lors du périple de l'amiral Dumont d'Urville sont à La Rochelle. A Rochefort, on dispose également du journal de bord de Pierre Adolphe Lesson qui accompagne Dumont d'Urville. Ce document relate les péripéties de la navigation, mais il consigne aussi les conditions précises d'acquisition de tel un tel objet. Les collections de cette région évoquent toutes, de Bougainville à Pierre Loti, la relation privilégiée qu'elle a et entend encore entretenir avec les mers du Sud.

La notion d'œuvre d'art océanienne semble bien éloignée des considérations de l'époque. Quels sont les enjeux sous-jacents des collectes d'objets ?

A l'époque, ces objets n'étaient pas considérés comme des œuvres d'art. Il s'agissait tout au plus de spécimens dédiés à l'étude anthropologique ou voués à ce que l'on appelait alors les collections de comparaison. La tendance du moment était d'effectuer des comparaisons entre l'homme préhistorique et les sauvages du fond des mers du Sud. Savants et visiteurs de ces musées devaient être convaincus que les indigènes du Pacifique vivaient encore à l'âge de pierre et ainsi donnaient une idée des conditions d'existence de nos arrières-grands-parents ! Plus sérieusement, la fin du XIXe siècle est toute entière investie dans le débat déclenché par les théories évolutionnistes. On tente de définir une sorte d'échelle du développement des sociétés de leur proximité ou de leur éloignement du point ultime de la civilisation ; point auquel, bien entendu sont parvenues les sociétés occidentales. Certaines de ces théories font le terreau d'idéologies quasi racistes qui justifiaient alors l'action coloniale. Les musées deviennent ainsi un lieu de démonstration par l'image et par l'objet de la nécessité de l'immense mission civilisatrice de l'Occident dans lequel, évidemment, les Noirs d'Océanie, Aborigènes d'Australie et Kanaks de Nouvelle Calédonie sont classés au plus bas de l'échelle humaine. Le cannibalisme de certains peuples mélanésiens est, bien entendu, argument principal, présenté comme la négation de l'humanité. Bien qu'anthropophages, les Polynésiens s'en sortent mieux car ils sont assez blancs de peau et on les rapproche en cela volontiers des Occidentaux. Ces musées de comparaison, que l'on trouve à Bordeaux, Toulouse, La Rochelle ou à Périgueux, agrémentés de reconstitutions animées par des mannequins de plâtre, sont visités avec enthousiasme. Cette seconde moitié du XIXe siècle voit la naissance partout en Europe des musées d'ethnographie : à Paris, le musée du Trocadéro en 1878, le musée d'ethnographie de La Rochelle en 1882. Tous ces musées se constituent en trente ans et suscitent un appel d'objets considérable. Pour remplir les vitrines de tous ces muséums en cette fin de siècle, le Pacifique sera la cible d'une vaste razzia. C'est sur ce pillage que vont se greffer les grandes fêtes glorifiant la supériorité des civilisations occidentales que sont les expositions universelles et coloniales.

De quelle façon se sont façonnées ces représentations «eurocentrées» du monde océanien ?

Pour représenter l'Autre, il faut pouvoir l'observer. De ce point de vue, on peut distinguer trois stades dans les voyages et le regard porté sur l'Autre. Dans un premier temps, les dessinateurs (toujours présents sur ces voyages) croquaient des portraits sur place et c'est en partie sur ces dessins et en faisant confiance à leur exactitude que l'anthropologie s'est peu à peu constituée. On s'interrogea sur le crédit à porter à ces «reportages» au vu des transformations que subissaient les dessins pris sur le vif quand ils devaient être transposés en planches gravées pour illustrer les Atlas des voyages… En effet, certains graveurs, emportés par les modèles académiques, avaient tendance à transformer les sauvages des mers du sud en pâtres grecs ! C'est Durmont d'Urville qui trouvera une seconde solution : il emmènera avec lui le phrénologue Dumoutier qui effectuera pour la première fois des moulages au plâtre sur les autochtones. De retour à Toulon, ils vont organiser une exposition de ces têtes moulées sur le vif qui remporte d'ailleurs un vaste succès populaire : on pouvait voir enfin presque vivants ces «sauvages». Les commissions scientifiques de l'époque se sont enthousiasmées pour la méthode car, pour la première fois, on pouvait mesurer l'angle facial, l'écartement des yeux, les caractéristiques crâniennes. Ces données ont influencé les classifications de l'anthropologie physique naissante.

Troisième et dernier stade : on importe et on exhibe des sauvages vivants dans les expositions universelles, après qu'ils soient passés dans les mains des anthropologues. Ceci se fera tout au long de la période, et ce, jusqu'à l'exposition coloniale de 1931 à Paris où des Kanaks sont exhibés au jardin d'acclimatation et seront quasiment échangés contre des crocodiles à un tourneur de spectacles exotiques de Hambourg. C'est le point culminant, mais c'est aussi la fin car ce dérapage suscite de nombreuses protestations dont celles des surréalistes, du parti communiste et d'un certain nombre de missionnaires éclairés comme le pasteur Leenhardt, l'ethnologue des Kanaks.

Statue de Mangareva, archipel des Gambier. Bois (*Thespesia populnea*). Don du père Cyprien Liausu à Dumont d'Urville le 9 août 1838. Dépôt du musée naval du Louvre en 1923, muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H.498).
Cet objet n'est pas une effigie mais un support de forces surnaturelles. Il évoque le dieu Rongo, un des fils du couple originel.

Chambranle de case, Nouvelle-Calédonie. Bois de houp. Rapporté en 1899 par le capitaine Gauthier. Collection du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H. 550). Acquisition en 1924.
Les chambranles, situés de part et d'autre de la porte de la grande case kanak, symbolisent le chef et les origines.

Les objets rapportés des expéditions étaient jusqu'alors considérés comme des spécimens dédiés à l'observation scientifique. Comment s'est opéré ce passage de l'objet d'étude au statut d'œuvre d'art ?

Les surréalistes ont largement contribué à la transformation du regard porté sur ces objets. André Breton et ses amis furent fascinés par la diversité artistique de l'Océanie d'autant plus frappante si on la rapporte à la modestie démographique de ces populations. C'est en ce sens que Breton érigera la Nouvelle-Bretagne en foyer majeur de la créativité mondiale alors que cette île de la Papouasie-Nouvelle-Guinée n'est guère plus grande que la Corse. L'Océanien accomplit une œuvre avec tout ce qui traîne : fibres, coquillages, bois… Ces objets hétéroclites, ce côté bricolage de génie illustraient assez exactement les idées esthétiques qu'ils défendaient. Au-delà des fonctions réelles qu'elles pouvaient avoir à l'intérieur de chacun des groupes producteurs, les surréalistes leur ont dévolu une fonction générale magique et poétique à leur propre usage et à celui de l'Occident en quête d'autres horizons. En tous cas, après les masques africains portés au nues par les Fauves et Picasso venaient les temps de l'Océanie. Quelques expositions parisiennes autour des années 1920-1930 contribuèrent avec force à la consolidation de la transformation du regard. Définitivement, les objets et spécimens d'histoire naturelle et de curiosité devenaient de objets d'art et de contemplation. Je souligne quand même que tout ceci s'établit au bénéfice du regard occidental, au bénéfice de ses plaisirs esthétiques et de sa poétique. Qu'en est il de ces hommes qui créèrent ces formes qui nous fascinent tant ? Sont-ils disparus ? Créent-ils toujours ? Je crois que c'est désormais la bonne question. Nous essayons à Rochefort, dans le cadre du nouveau musée, de prendre en compte cette question et d'y répondre.

Long dei 11-9-2001 tupela ballis bumpin tupim twin building long America [l'attentat du 11 septembre 2001], 2001, acrylique sur toile de Simon Gende. Collection du musée d'art et d'histoire de Rochefort (inv. 2004.7.6).

Journal original de Pierre-Adolphe Lesson. Pylade (4e voyage 1839-1842). Bibliothèque municipale de Rochefort (BM 8135).

Masque *nausang*, île Umboï, province de Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Bois et pigments naturels. Collection du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H. 2487). Acquisition en 1955. Ce masque évoque un être mythique (*nausang moro*). Il est sorti pour les rituels d'initiation des jeunes garçons qui auront le droit ensuite d'assister à la préparation du rituel.

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

LES FONDS LESSON

Pierre-Adolphe Lesson (1805-1888) a effectué de longs séjours dans le Pacifique, constitué une collection et noirci des milliers de pages, en partie inédites. Il a tout légué à Rochefort (ville, société de géographie, école de médecine navale). «C'est un précurseur des recherches océaniennes», affirme Claude Stéfani, adjoint au conservateur des musées de Rochefort. A partir du 15 décembre 2006, dans le musée rénové d'art et d'histoire, on pourra découvrir ces objets dans les salles consacrées aux grands voyageurs rochefortais et à la culture kanak.
Les manuscrits de Lesson sont conservés à la médiathèque qui dispose de fonds patrimoniaux et régionaux très riches, notamment sur la vie de l'arsenal et les voyageurs naturalistes. Ces documents sont aisément accessibles depuis l'ouverture de l'espace patrimoine.

Festival des arts du Pacifique. Papouasie-Nouvelle-Guinée. 1981. Photo Roger Boulay.

Vous évoquez le couple oppositionnel Kanak-Vahiné. Ces stéréotypes s'inscrivent-ils dans le prolongement des expositions coloniales ?

Pour certains Polynésiens, cette imagerie est devenue un fond de commerce. Personne n'a intérêt à ce que ces stéréotypes disparaissent. Ces clichés sont donc doublement entretenus. Concernant la Mélanésie, certains épisodes historiques récents tels que les événements de Nouvelle-Calédonie dans les années 1980, aux îles Fidji en 2000, et les confrontations actuelles aux îles Salomon démontrent très clairement que ces stéréotypes sont loin d'avoir disparu. On voit réapparaître à cette occasion des formules telles que *luttes tribales, cannibales, conflits interethniques*… Ce type de réflexions fait écho aux discours évolutionnistes qui perdurent depuis la fin du XIXe siècle. En vérité, la plupart de ces violences trouvent leur origine dans les comportements coloniaux de la fin du XIXe siècle. Le terme même de tribu est une invention coloniale et cette étiquette a été construite pour justifier certaines politiques coloniales de regroupements ou de déplacement des populations. Plus légèrement mais tout aussi significatif cet exemple : il n'y a pas si longtemps encore en Nouvelle-Calédonie, donc au plein cœur de la Mélanésie, les touristes étaient accueillis par des danses tahitiennes. Pour les tours opérateurs, la priorité était de ne pas décevoir les représentations du voyageur occidental qui débarque sur une île du Pacifique et, jusqu'en 1997, il était inconcevable de présenter une danse Kanak à la coupée des bateaux de touristes australiens ou néozélandais. On retrouve des pratiques touristiques similaires aux îles Salomon qui importaient des Micronésiens pour danser sur des rythmes tahitiens. Vous imaginez les touristes accueillis en pays corse par des chanteurs de tyroliennes ? Ce rêve a la vie dure et ces stéréotypes poursuivent leur existence en se transformant. Ainsi les Aborigènes, qui étaient considérés comme les représentants les plus défavorisés de l'humanité, sont aujourd'hui présentés par les publicitaires et les professionnels du tourisme comme de grands sages qui vont nous mettre en relation avec les forces cosmiques. Cette forme de *new age* débridé atteint son paroxysme à l'île de Pâques. ■

Marc Deneyer

Trésors
des collections ethnographiques

En parallèle au chantier de rénovation des bâtiments du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, l'anthropologue rochelaise Elise Patole œuvre à améliorer les connaissances sur les collections ethnographiques et à rendre leurs richesses accessibles au public

Par **Mireille Tabare**

« *Mon travail a consisté d'abord à poursuivre l'étude déjà engagée par mes prédécesseurs pour reconstituer l'histoire du fonds ethnographique,* explique Elise Patole, responsable des collections ethnographiques et archéologiques au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle, *à mener des recherches au travers des archives pour savoir exactement à quelle époque et dans quelles conditions les collections ont été acquises.*» La création de la section ethnographique revient à Etienne Loppé, conservateur du muséum entre 1919 et 1954. Avant son arrivée, le musée ne possédait que quelques dizaines de pièces. Pour récupérer des objets anciens,

Etienne Loppé a d'abord prospecté au niveau régional, auprès des sociétés savantes ou de personnes susceptibles de détenir des pièces intéressantes, notamment les familles de chirurgiens de marine ou d'administrateurs rochefortais partis au XVIIIe siècle vers les colonies. Puis il a élargi ses recherches et obtenu, en 1923, un important dépôt (500 éléments) en provenance de l'ancien musée naval du Louvre. Tout au long de son mandat de conservateur, ce médecin cultivé a enrichi le fonds d'objets nouveaux grâce à son réseau d'amis – médecins, antiquaires, naturalistes – et à ses liens avec les coloniaux rochelais. A son décès, il avait ainsi collecté plus de 5 000 pièces.

«Je me suis attachée également à comprendre les motivations qui ont poussé ce conservateur d'un muséum d'histoire naturelle à créer une section d'ethnographie. Etienne Loppé était d'abord très influencé par les théories des préhistoriens parisiens de l'époque s'interrogeant sur l'origine de l'homme, selon lesquelles les populations africaines, océaniennes et américaines représentaient des "fossiles vivants" pouvant nous renseigner sur le passé des Européens. Il était animé en même temps du souci d'informer le public sur les richesses et la diversité des colonies, son but étant, selon ses propres mots, de constituer "une collection ethnographique et coloniale". Avec le temps, il a évolué vers une vision plus esthétique des collections.» C'est ainsi, par goût des belles pièces, des objets énigmatiques, qu'il a acquis un masque de Papouasie-Nouvelle-Guinée ayant appartenu à André Breton, et qu'il a constitué une collection océanienne véritablement atypique, encore considérée aujourd'hui comme l'une des plus belles des musées de province. Il s'est également intéressé à l'Amérique du Sud, dont il a réuni un ensemble de pièces de grande qualité. Sans être aussi exceptionnelle, la collection africaine offre l'intérêt de refléter davantage l'histoire du passé colonial local : la plupart des pièces réunies au musée ont en effet été rapportées des colonies françaises d'Afrique par des militaires ou des missionnaires rochelais.

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Page de gauche :
Collier royal d'Hawaï (XIXe). Cheveux humains, ivoire de cachalot, fibres végétales. Coll. du docteur Etienne Loppé. Achat de la ville de La Rochelle en 1956.

Masque de phacochère, population Piaroa, Venezuela. Coton, écorce battue, fibres végétales. Collections du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (2005.22.12). Acquisition en 2005.
Ce masque est utilisé lors du rituel annuel du *Warime*. Au cours des danses, les masques évoquent les esprits mythiques.

Marc Deneyer

Collier Jivaro, Equateur-Pérou (groupe Achuar, Shuar ou Shiwiar, haute Amazonie, fin XIXe-début XXe). Collection du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Coquillages, élytres de coléoptères, bec de toucan. Don de Stephen Chauvet. Parure sans doute portée par un chamane en raison de la présence du bec de toucan.

Coiffe des Indiens Marepisanos, Amazonie brésilienne. Ecorce, fibres végétales, plumes d'ailes d'ara Araruana. Collecté par le docteur Munerati entre 1857 et 1860. Acquise par le muséum en 1935 (échange avec le MHN de Marseille).

Marc Deneyer

Elise Patole est également chargée de cours en anthropologie à l'Université de La Rochelle. Elle mène par ailleurs des recherches sur les techniques de pierre taillée préhistorique en Asie du Sud-Est.

«Il est intéressant aussi de voir que les méthodes de collecte dans les pays d'origine sont très variées et dépendent du collecteur.» Il y a, par exemple, le collectionneur amateur – tel le baron de Chassiron – qui achète des pièces sur un coup de cœur au bazar de la ville, le militaire qui s'approprie des objets à l'occasion d'un conflit armé, le missionnaire, plus intégré dans la vie locale, qui se procure des pièces dans les villages auprès des populations indigènes, ou encore l'administrateur colonial ou le commerçant qui profitent de la présence militaire pour récupérer des objets, ou qui les font fabriquer localement sur commande. A partir des années 1920, s'organisent les premières véritables expéditions de collecte ethnographique conduites par des spécialistes, qui recueillent de manière systématique objets et informations sur le terrain, au contact direct avec les populations.

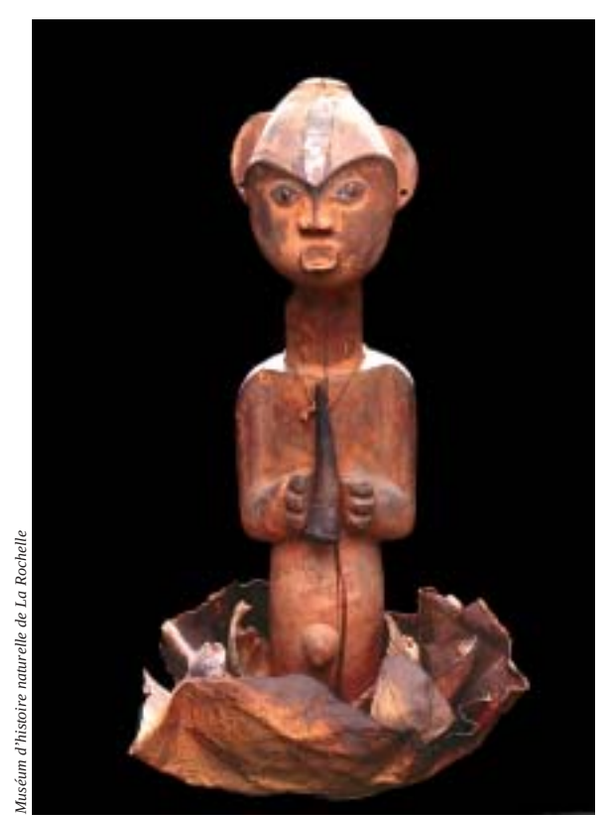
Elise Patole réalise également un travail documentaire sur les pièces elles-mêmes, en collaboration avec des spécialistes et chercheurs du CNRS. *«Nous effectuons des datations, des études de matériaux, nous rassemblons un maximum d'informations sur les objets, le but étant de pouvoir à terme les intégrer dans les expositions, permanente ou temporaires, du muséum. Dans le nouveau projet, l'ethnographie est conçue comme un moyen de mettre en regard, au travers d'objets, des pratiques passées et actuelles, d'ici et d'ailleurs, et d'interroger le public sur des thématiques sociales et culturelles contemporaines. On pourra par exemple utiliser l'engouement actuel pour les musiques et danses africaines pour faire découvrir au public – au travers d'expositions, de concerts, de spectacles – la diversité des instruments de musique dans les différentes régions d'Afrique. On pourrait, de même, susciter un débat autour de la pratique corporelle du tatouage – utilisé en Occident comme marque de singularité – en remontant à ses origines, chez les populations polynésiennes, où il était au contraire considéré comme un signe d'intégration sociale. L'idée, c'est de faire du musée plus qu'un lieu de conservation, à la fois un pôle éducatif et un acteur à part entière de la vie sociale et politique rochelaise.»* ■

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Masque tatanua, populations Tigak, Notsi et voisines, province de Nouvelle-Irlande, Papouasie-Nouvelle-Guinée. Bois, pigments naturels, fibres naturelles, opercule de turbot. Collecte de l'ethnologue Alfred Bühler, 1931-1932. Collections du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H 24 36). Dans le nord-ouest de la Nouvelle-Irlande existe un cycle rituel appelé *Malanggan*. Il s'agit d'une série de cérémonies comprenant les funérailles d'hommes importants et la célébration d'adolescents nouvellement initiés. Cette cérémonie donne lieu à d'importantes productions matérielles qui seront jetées à la fin des festivités. Les *tatanua* font partie des masques portés par les initiés et qui sont autorisés à danser.

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Nkisi nkonde, population Sundi du Mayombe, Congo. Bois, fer, pigments naturels. Collecte du médecin de marine Louis Bizardel entre 1880 et 1890 (H 2729). Acquisition en 1957. Le *nkonde* (ou *nkondi*) est une figurine présentant des lames de fer et/ou des clous qui matérialisent le serment ou l'accord trouvé entre deux parties en conflits.



Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle

Reliquaire, population Tsogho, Gabon. Os, bois, métal, corne, peau. Collections du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H 1030). Acquisition en 1944. L'ancêtre est une sorte de lien entre les vivants et le monde de l'au-delà et il est garant de l'ordre social. Chaque individu se positionne donc en fonction des ancêtres du clan.

Au muséum de La Rochelle les grands voyages

Enterrée, l'image d'un musée au charme un peu désuet, replié sur lui-même. Le nouveau muséum d'histoire naturelle de La Rochelle sera, en 2007, moderne, vivant, ouvert sur son jardin et sur la ville. Plus attractif aussi avec sa vitrine panoramique au fond de la cour d'honneur, visible de la rue, avec son espace d'accueil, sa boutique, ses salles de projection et de conférence. «Du sous-sol au grenier, le bâtiment a été entièrement restructuré, explique Michèle Dunand, la conservatrice, ce qui a permis un gain considérable en surfaces d'exposition et d'accueil des publics, soit plus de 2 000 m^2 sur cinq niveaux. Dans ces espaces agrandis et entièrement repensés, le public découvrira toute la richesse et la diversité des collections grâce à une mise en scène, des vitrines et des éclairages adaptés, accompagnées de commentaires scientifiques et pédagogiques. Au niveau scénographique, nous avons choisi d'associer dans un même esprit les collections d'histoire naturelle et d'ethnographie, selon une promenade thématique qui s'articulera autour du module phare dédié aux grands voyages scientifiques.»

La visite débutera avec l'évocation, en sous-sol et au rez-de-chaussée, de l'histoire géologique, biologique et humaine du littoral atlantique entre Loire et Gironde. Le premier étage ouvrira sur d'autres mondes. Passée la salle de zoologie et celle consacrée aux espèces marines, le visiteur embarquera dans l'aventure des voyages scientifiques, dans le sillage de grands explorateurs naturalistes charentais. Trois étapes, au rythme du temps du voyage : avant, pendant, après. Dans une première salle, seront présentées des collections associées aux précurseurs des grands voyages du XIX^e siècle, et aux préparatifs du voyage. Citons quelques pièces emblématiques : des cartes de voyages de Bougainville, Cook ou Labillardière, le tapa et l'herminette rapportés d'Océanie par Bougainville, des échantillons de minéraux collectés lors du voyage autour du monde de Lapérouse. D'autres objets illustreront les préparatifs du voyage : instruments de mesure et de médecine, équipements pour le transport et la conservation des espèces récoltées, pacotilles (fer, clous, boutons, armes, miroirs) qui serviront lors des escales de monnaie d'échange avec les populations locales, instructions de voyage.

Un second module sera consacré au temps du voyage, temps de la découverte, de l'observation, de la collecte, au travers des témoignages (notes et dessins) et des spécimens animaux et végétaux rapportés de leur expédition par des Charentais célèbres, Baudin, Bonpland, Quoy, d'Orbigny et Lesson. Par exemple, le canard et l'herbier de Bonpland, le manchot de Humboldt, le condor de d'Orbigny… «L'objectif de cette séquence est de montrer à quel point la dimension du monde vivant a changé d'ordre de grandeur grâce aux espèces rapportées par les voyageurs au XIX^e siècle. Le bilan de la collecte de l'expédition Baudin est, à lui seul, phénoménal : plus de 100 000 échantillons d'animaux, dont plus de 2 500 espèces nouvelles. Nous devons, de même, aux voyageurs naturalistes la connaissance de plus de 50 000 espèces végétales, et l'introduction en Europe d'une multitude de plantes originaires d'Asie ou d'Amérique, comme par exemple le mimosa ou l'eucalyptus rapportés par Baudin.» Seront également exposés quelques témoignages et collectes anthropologiques : gravures et récits présentant les «naturels», fragments de tapa de Quoy…

Troisième temps fort du voyage : le retour. Temps du bilan, de la réflexion, de l'exploitation scientifique des observations et des collectes. De nouvelles sciences apparaissent : la biogéographie et l'océanographie. «Récits, croquis de "naturels", crânes, moulages, vêtements, objets usuels ou rituels, les témoignages et les collectes des naturalistes racontent aussi l'histoire de la rencontre entre des mondes qui s'ignoraient jusque-là, de la découverte de l'Autre, qui se traduit notamment en Europe par le développement de l'anthropologie physique et de l'ethnographie. L'exposition évoquera également quelques-uns des changements provoqués par l'arrivée des Européens dans les sociétés indigènes d'Amérique et d'Océanie. Ce thème sera repris et approfondi au travers des collections ethnographiques présentées aux deuxième et troisième étages du muséum.»

Mireille Tabare

Marc Deneyer

Le cabinet du naturaliste rochelais Clément Lafaille (XVIII^e siècle), pièce majeure du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

Portrait de Gustave Viaud (1836-1865) sur «l'île délicieuse», le parrain en récits exotiques du petit Julien Viaud, futur Pierre Loti

Par **Alain Quella-Villéger** Photos **Gustave Viaud**

Gustave Viaud *premier photographe*

Il y eut *Mon frère Yves*, il y eut surtout Gustave, le grand frère, le vrai, l'éternel absent durant sa courte vie, mais après sa disparition prématurée, le mort présent pour le reste de la vie de Pierre Loti. Gustave, victime d'une mort confisquée, loin des siens, entre Saigon et l'océan Indien, celle d'un marin dont on immergea le corps, par 6° 11' de latitude nord et 84° 48' de longitude est, dans le golfe du Bengale.

Pierre Loti, fétichiste des souvenirs, du passé, dont la seule maladie fut de devoir vivre avec la mort au cœur de tout, ne se remit jamais de cette disparition du grand frère en pleine vie, en pleine jeunesse. Il n'a jamais pris pour héros un médecin de Marine, n'a pas écrit *Mon frère Gustave*, ou peut-être n'a pas cessé de l'écrire, pour être avec lui, pour retrouver celui dont il ne resta rien, pas même une tombe, pour le devenir peut-être. Son choix de la carrière maritime est une façon de le suivre, de le poursuivre, en espérant atteindre un jour celui qui, partant pour le Pacifique, avait offert à l'enfant un *Voyage en Polynésie* aux effets durables. Gustave fut aussi le frère pionnier en voyages, le parrain en récits exotiques, le premier reporter connu du petit Julien Viaud, le grand épistolier nourrissant l'enclos familial protestant de Rochefort des bouffées d'air tropical qu'apportaient ses révélations colorées. Julien doit au seul frère qui fut, fraternel et paternel à la fois, d'être devenu Loti. Qu'on ne s'y trompe pas : le choix même de son pseudonyme, au-delà de toutes les expériences amoureuses de la Nouvelle Cythère, au-delà de toutes les beautés du rivage et du rosé des lauriers-roses, est un hommage au grand frère, au grand frère *tahitien*, Gustave Viaud qui fut Rouéri.

Gustave Viaud est né à Rochefort, le 25 avril 1836. Lorsque, médecin de Marine frais émoulu désigné pour les établissements français de l'Océanie, il débarque sur «l'île délicieuse», le 9 juin 1859, sa vie bascule ; c'est son identité même qui s'envole. N'oublie-t-il pas d'écrire à sa famille pendant une dizaine de mois ? De toute façon, ses lettres sont rares entre janvier 1861 et juin 1862, c'est-à-dire durant la deuxième partie de son séjour, quand Rouéri a pris le pas sur Gustave et s'est mis à vivre en compagnie de la vahiné Tarahu (Taïmaha dans *Le Mariage de Loti* de son cadet).

Si divers documents militaires, émanant du chef du service de santé, précisent les dates d'ordres de mission pour accompagner des soldats, se rendre dans un hôpital, visiter des malades, aller vacciner des enfants, on sait que Gustave a souvent voyagé à travers l'archipel, non en dilettante, mais dans le cadre de déplacements à caractère sanitaire et n'est pas resté cloîtré à Papeete. Des «tournées scientifiques» l'ont conduit de district en district, loin du chef-lieu, aux Tuamotou (Pomotus) en mai-juin 1861, aux îles Sous-le-vent, en septembre-octobre 1861 : Raiatéa, Tahaa, Huahiné, Bora-Bora ; une autre à Moorea en novembre suivant, ainsi qu'un séjour au fort de Taravao (sur l'isthme de la presqu'île de Taiarapu, fin 1861-début 1862).

Or, le médecin éternellement fauché, outre qu'il soigne et fait son travail avec un zèle reconnu, n'en reste pas moins un romantique, un rêveur artiste qui fréquente la petite cour de la reine Pomaré IV, entend jouir de la vie insulaire : pêcher, chasser, circuler à cheval, se baigner, aimer. Dès que Gustave a terminé sa journée, Rouéri reprend la liberté de son corps, de ses promenades, de son cœur, de ses yeux, puisqu'il se met à photographier et à dessiner.

Avec un ami, à l'automne 1859, il a investi pour moitié dans du matériel photographique. On ne s'en étonnera pas, car l'une de ses vieilles tantes rochefortaises, Corinne, passionnée de cette nouvelle technique, fascine au même moment (entre

de Tahiti

1860 et 1870) son jeune neveu par la magie d'une telle machine à fixer le temps. Gustave Viaud photographe est d'ailleurs bien connu, aujourd'hui : en 1964, Patrick O'Reilly et André Jammes exposèrent, au musée de l'Homme, vingt-quatre calotypes originaux datant de 1859-1862, et publièrent alors leur découverte d'un *Gustave Viaud, premier photographe de Tahiti* (Société des Océanistes).

Les calotypes, dont il faut bien considérer qu'ils ne sont que la trace émergée d'un iceberg fragmenté (Gustave dit donner des clichés à plusieurs personnes), et fondu (par effacement, perte, destruction), délimitent une première géographie de Papeete en 1860, rayonnant du centre-ville au littoral : bâtiments officiels (résidence du gouverneur, palais de la reine), bâtiments administratifs ou militaires (caserne, arsenal, boulangerie, ateliers de Fare Ute), et cases perdues sous la végétation. Les temps de pose permettent guère de photographier des personnes, ce sont des paysages, des vues immobiles.

Parmi ces cases, celles de Gustave, qui en occupa successivement deux. Il décrit la première, en août 1859 : «petite case en bon état avec varangue [pour véranda] devant et petit jardin derrière, à cent pas de l'hôpital, à toucher le restaurant», où il prend ses repas (est-ce l'hôtel Georges, dont il esquisse la façade, dont l'angle biseauté rappelle les maisons anciennes du front de mer ?). De la seconde, nous connaissons une vue, avec barrière de claies blanches et véranda à l'arrière. Le tirage sur papier d'un de ces clichés légendé par Loti, à l'encre noire, «case de mon frère à Tahiti vers 1860», souffre manifestement d'une attribution erronée. En revanche, le personnage qui se distingue à gauche est-il Gustave, ou bien quelque «brave et digne colon» de ses amis, comme il y fait allusion le 15 août 1860, pour un portrait ?

Si Jammes et O'Reilly établirent la valeur documentaire de cet ensemble, ce fut au point d'occulter l'autre versant de l'artiste : le dessinateur. En effet, Gustave dessine, certes lui-même peu convaincu par son talent : «Quand je vais me camper devant un paysage, je suis sûr, au bout d'une heure ou deux, de l'avoir parfaitement regardé, mais pas du tout reproduit. C'est peut-être parce que je crois qu'il est impossible de le rendre avec assez de perfection.» De fait, nous ne découvrons pas un dessinateur expérimenté, encore moins un artiste de la trempe de son jeune frère, mais dans une famille où chacun taquine quelque muse, y compris sa sœur, excellente peintre, Gustave est démangé par le désir de laisser une trace graphique de son séjour. Des carnets de croquis sont consacrés à Tahiti : dessins à l'encre et au crayon, avec des mentions de couleurs en vue sans doute d'aquarelles futures. D'autres croquis sont éparpillés dans des carnets contenant des notes manuscrites, des comptes,

Ci-dessus :
Baie de Papeete. Ilot Motu Uta (1859). Coll. part.
Ci-dessous :
Baie de Papeete. La Pointe de Fare Ute avec l'arsenal (1859). Coll. part.

Papeete. Le bord de mer (1859). Coll. part.

lexique et autres relevés d'adresses. Une série de profils côtiers n'est pas pour surprendre chez un marin. Parmi ces dessins, souvent à peine esquissés, plutôt pense-bêtes qu'œuvres d'art, on retiendra quelques documents signifiants, associés en vérité, non seulement aux photographies, mais plus encore aux velléités du jeune homme de devenir écrivain – trois attitudes qui en font également l'aîné esthétique du futur Pierre Loti. C'est d'ailleurs une épidémie familiale (le père, Théodore Viaud, écrit aussi). Gustave confie à ses parents : «Il y a dans ma tête un livre qui ne s'effacera pas.»

Quoi qu'il en soit, la série des dessins connus de Gustave mérite l'attention, voire la comparaison avec ceux de son «compagnon, M. Armand, le dessinateur de l'expédition qui voudrait à chaque pas s'arrêter et enrichir son album d'un croquis nouveau», et dont douze lithographies[1] accompagneront le récit de Gustave. Si les deux «reportages» graphiques se complètent manifestement, entrecoupant les lieux, le jumelage de certains est curieux : même cadrage, comme si l'esquisse de Gustave avait pu servir à l'aquarelle finale de Léon Armand. Gustave donne également des commentaires pouvant aider à lire certaines aquarelles.

Le frère aîné est la pierre angulaire d'une famille entière, dont Loti est le dépositaire patenté de la mémoire collective. Gustave, avant de mourir, avait terminé sa lettre aux siens par un «au revoir» chrétien. Le rendez-vous fixé par le mourant dans l'au-delà, pouvait-il être à Tahiti ? Le presque Loti, simple officier de Marine, arriva à Tahiti en janvier 1872 pour deux séjours de quelques mois, à la fois (mais sans le savoir) pour se retrouver, mais aussi dans la crainte «qu'il ne reste plus de vestiges de Lui, ni de son passage». Mais ce saint frère aîné a commis une «faute», laissant sur le lagon quelque probable descendance illégitime. Loti a conscience «qu'il est d'usage de désavouer complètement les familles de ce genre» (au pasteur Vernier, avril 1872). Or, celui qui, plus tard, installera à demeure rochefortaise une seconde famille basque, n'a pas de ces réticences morales, même si *Le Mariage de Loti*, en contant la quête des enfants et «découvrant» qu'il n'en est rien, sauve en quelque sorte l'idole du discrédit posthume. Rouéri étant remisé au rang des accessoires exotiques, Gustave sortira blanchi.

Gustave, arrivé en juin 1859, est reparti, malade déjà, le 5 juin 1862, n'emportant presque rien. Ses amis font porter au bateau une malle ne contenant que les choses indispensables, le reste étant donné ou vendu. La malle embarquée sur la *Dorade*, à destination du Chili, contient au moins les calotypes, des carnets de dessins, des manuscrits, aujourd'hui répertoriés à la Maison de Pierre Loti à Rochefort ou bien conservés dans les archives familiales.

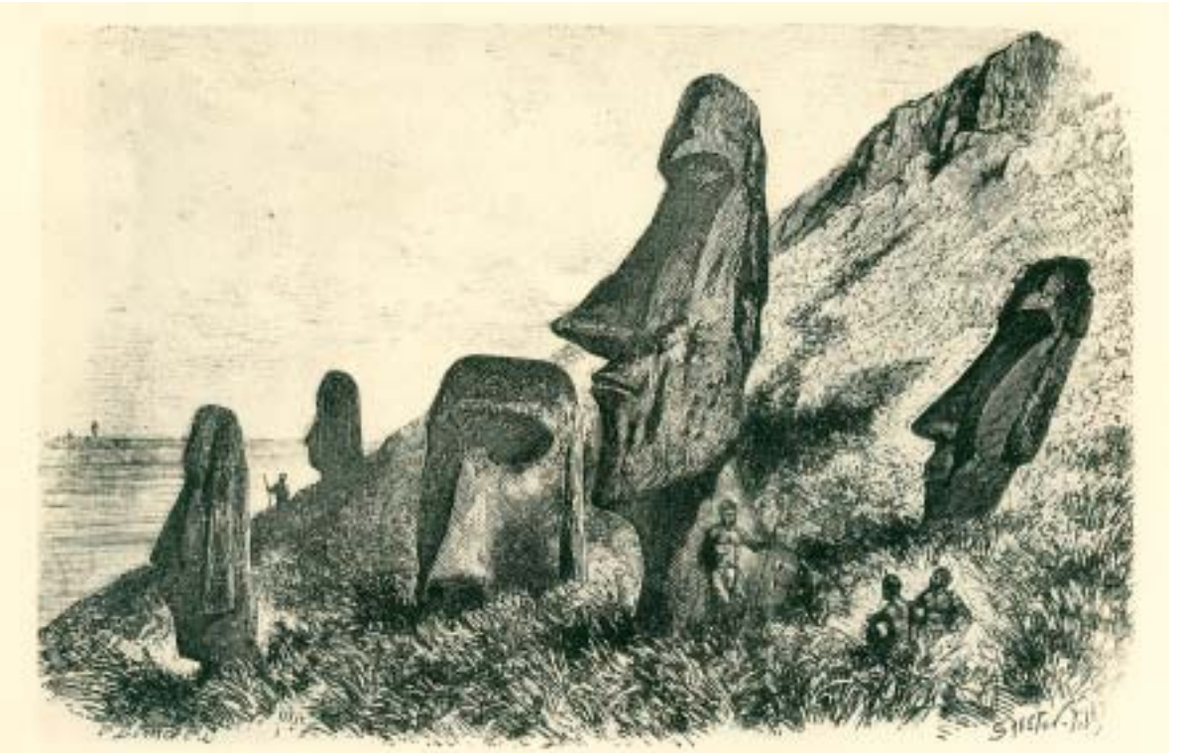
Gustave et Julien (âgé de douze ans) ont pu ensemble, à Rochefort, parler de Tahiti, entre le 17 septembre et le 2 décembre 1862. Bref passage de relais car, partant pour l'Asie, Gustave ne reviendra jamais, mort le 10 mars 1865, sur l'*Alphée*, immergé le lendemain à la sortie du détroit de Malacca.

En souvenir, en avril 1993, l'Organisation hydrographique internationale dépendant de l'Unesco a donné son nom à une chaîne montagneuse sous-marine de l'océan Indien, à 650 km au sud-ouest de Sri Lanka (*Viaud Ridge*), avec pour motifs qu'il avait été le frère aîné de Loti et le premier photographe de Tahiti… ■

1. Jusqu'alors conservé au musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, à Paris, et donc désormais au musée du Quai-Branly.

Pierre Loti, *Le Mariage de Loti*, édition critique par Bruno Vercier, Garnier-Flammarion n° 583, 1991.
Jean-Claude Demariaux et Georges Taboulet, *La Vie dramatique de Gustave Viaud, frère de Pierre Loti*, Paris, Ed. du Scorpion, 1961.
A. Quella-Villéger : *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Aubéron, 2005.
Polynésie. Les archipels du rêve, anthologie contenant notamment *Le Mariage de Loti*, des photos prises par Gustave Viaud et des dessins de Loti. Omnibus, 1996. Et le n° spécial du *Bulletin de la Société des Etudes océaniennes*, n° 285-287, avril-septembre 2000.
Pierre Loti photographe, catalogue, Musées de Poitiers, 1985.

Page de droite : Marie-Ange Guilleminot portant sa «robe téton» à côté de la stèle d'Aziyadé dans la maison de Pierre Loti à Rochefort. Photographie de Jean-Luc Moulène.



Pl. II. — Statues sur le versant de Rano-Raraku.

Pierre Loti *accoste à l'île de Pâques*

Premier regard de l'écrivain rochefortais sur l'île et ses habitants, en 1872, extrait de son journal intime

Par **Pierre Loti**

En 1872, Pierre Loti sert à bord de *La Flore*, dans le Pacifique, et commence à gagner quelques droits d'auteur en envoyant à des illustrés de courts textes accompagnant ses propres dessins. Au moment où le musée de la Vie romantique (Paris) inaugure l'exposition d'été «Fantômes d'Orient» consacrée à l'écrivain rochefortais, et alors que l'inauguration du musée du Quai-Branly remet en éclairage la statue (moaï) rapportée par *La Flore*, voici deux extraits de l'étape alors faite sur l'île de Pâques.

Les éditions Les Indes savantes (Paris) publient cet été le premier volume du Journal intégral et largement inédit de Pierre Loti, édition critique assurée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier. Ce volume de 650 pages correspond à l'apprentissage du monde, de 1868 à 1878, de celui qui n'est encore que l'officier Julien Viaud, avant son premier roman, *Aziyadé* en 1879.

A 8 heures du matin [3 janvier 1872], la vigie signale la terre, et la silhouette de l'île de Pâques se dessine légèrement dans la direction du nord-ouest. La distance est énorme encore, et nous n'arriverons que dans la soirée, malgré la rapidité que les alisés [*sic*] nous donnent.

On nous a fait sur cette terre isolée les récits les plus étranges. Peu de navigateurs l'ont encore visitée, attendu qu'il faut, pour l'atteindre, s'écarter de plusieurs centaines de lieues des grandes routes tracées à travers le Pacifique.

Les rapports qu'en ont faits La Pérouse, le commandant Findley et le commandant Goñi, sont parfaitement contradictoires.

Certaines gens prétendent qu'on pourrait bien nous y manger, et qu'une corvette russe ayant mouillé récemment dans la baie de Cook, les indigènes attroupés sur la plage s'opposèrent par la force au débarquement des visiteurs.

Il paraît, d'ailleurs qu'une longue ceinture de brisants intercepte pendant plusieurs mois les communications entre l'île et la mer ; un précédent amiral de la station

a tenté l'expérience et n'a pu y aborder. D'après ce que les gens nous disaient à Valparaiso, on n'y trouverait plus que quelques tristes sauvages, affamés et craintifs, qui vivent de lichens et de varech.
Enfin, suivant l'opinion la plus accréditée, la race indigène s'est éteinte, l'île n'est plus qu'une grande solitude au milieu de l'Océan, habitée seulement par ses vieilles statues de pierre…
Cependant, ce pays mystérieux s'approche, et déjà nous cherchons à y découvrir des choses extraordinaires. Il nous paraît composé d'une série de cratères rougeâtres, tout à fait dépourvus de végétation. L'un d'eux présente, avec une parfaite régularité, la forme d'un trône antique.
A 4 heures, la frégate jette l'ancre dans la baie de Cook ; il fait un vent déchaîné.
[…] 6 janvier. […] Nous sommes jusqu'aux genoux dans l'herbe mouillée, cette herbe est toujours la même, elle couvre l'île dans toute son étendue ; c'est une sorte de plante rude, à tiges ligneuses, d'un vert grisâtre, couverte d'imperceptibles fleurs violettes. Il en sort des milliers de ces jolis petits insectes verts, qu'on appelle en France des éphémères. Nous traversons une vallée où la végétation est un peu moins triste ; il y croît des cannes à sucre sauvages, quelques broussailles de mimosas, de bouraos[1] et de mûriers-à-papier. L'absence complète des arbres à l'île de Pâques est d'autant plus singulière, qu'elle n'a pas toujours existé ; les indigènes ont des idoles et des pagayes très anciennes, faites des magnifiques pièces de bois des îles. Dans certaines vallées on trouve encore de grands arbres morts, déracinés depuis de longues années, et qui tombent en poussière. Ayant traversé l'île dans sa plus petite largeur, nous nous retrouvons en face du Pacifique. Nous finissons par apercevoir la mission de Vaïhu. Elle est gardée par une vieille sauvagesse d'une laideur étonnante. Nous y déjeunons. La chaleur est déjà forte quand nous nous remettons en route ; le vieux Danois nous rattrape, et nous montre là-bas, dans le lointain, le cratère de Rano-Raraku, but du voyage ; nous reconnaissons cette forme régulière de trône antique, qui nous avait frappés, vue du large.
Il y a cinq milles encore, entre lui et nous ; le pays que nous traversons est un désert ; le vieux Danois assure que les indigènes n'y viennent jamais, et cependant il est sillonné de sentiers aussi battus que s'il y passait tous les jours une foule nombreuse ; toute la population de l'île, trépignant du matin au soir, suffirait à peine à entretenir ainsi ces chemins. Le commandant de Lamotte est tellement frappé de ce fait extraordinaire, qu'il suppose que les indigènes se rendent encore clandestinement au cratère, pour y accomplir quelques pratiques mystérieuses. Entre Vaïhu et Rano-Raraku, la terre est couverte de ruines. Les sentiers sont tracés au milieu d'antiques assises de pierre, d'épaisses murailles, de débris de constructions gigantesques ; des terrasses immenses sont disposées tout le long des falaises ; on y montait par des gradins semblables à ceux des anciens temples asiatiques.
Ces terrasses étaient décorées jadis de statues hideuses, telles que la superstition des peuples primitifs peut seule en enfanter ; c'étaient des monstres, à la face grossièrement ébauchée, empreinte d'une expression sinistre ou grotesque, mais toujours effrayante. Ces colosses sont aujourd'hui tombés, les jambes en l'air, le visage enfoui dans les décombres.
Les statues se multiplient, à mesure que nous approchons de Rano-Raraku, et leurs dimensions aussi s'accroissent ; le sol est littéralement jonché de ces grands corps difformes, étendus, tous sans exception, la face contre terre. Aux époques ténébreuses où ces peuplades d'idoles étaient debout, l'effet d'ensemble devait être prodigieux. Tout ce monde était autrefois coiffé de couronnes monumentales, en lave rouge ; tout ce monde avait son culte et ses sacrifices humains. De vieux crânes calcinés sont là pour l'attester, enfouis dans l'herbe au pied des autels. Après trois heures de marche, nous apercevons, debout sur le versant du cratère, de grands personnages qui projettent des ombres d'une longueur démesurée ; ils sont groupés sans ordre et semblent tous nous regarder venir bien que nous distinguions aussi quelques profils à nez pointu tournés vers l'Océan.

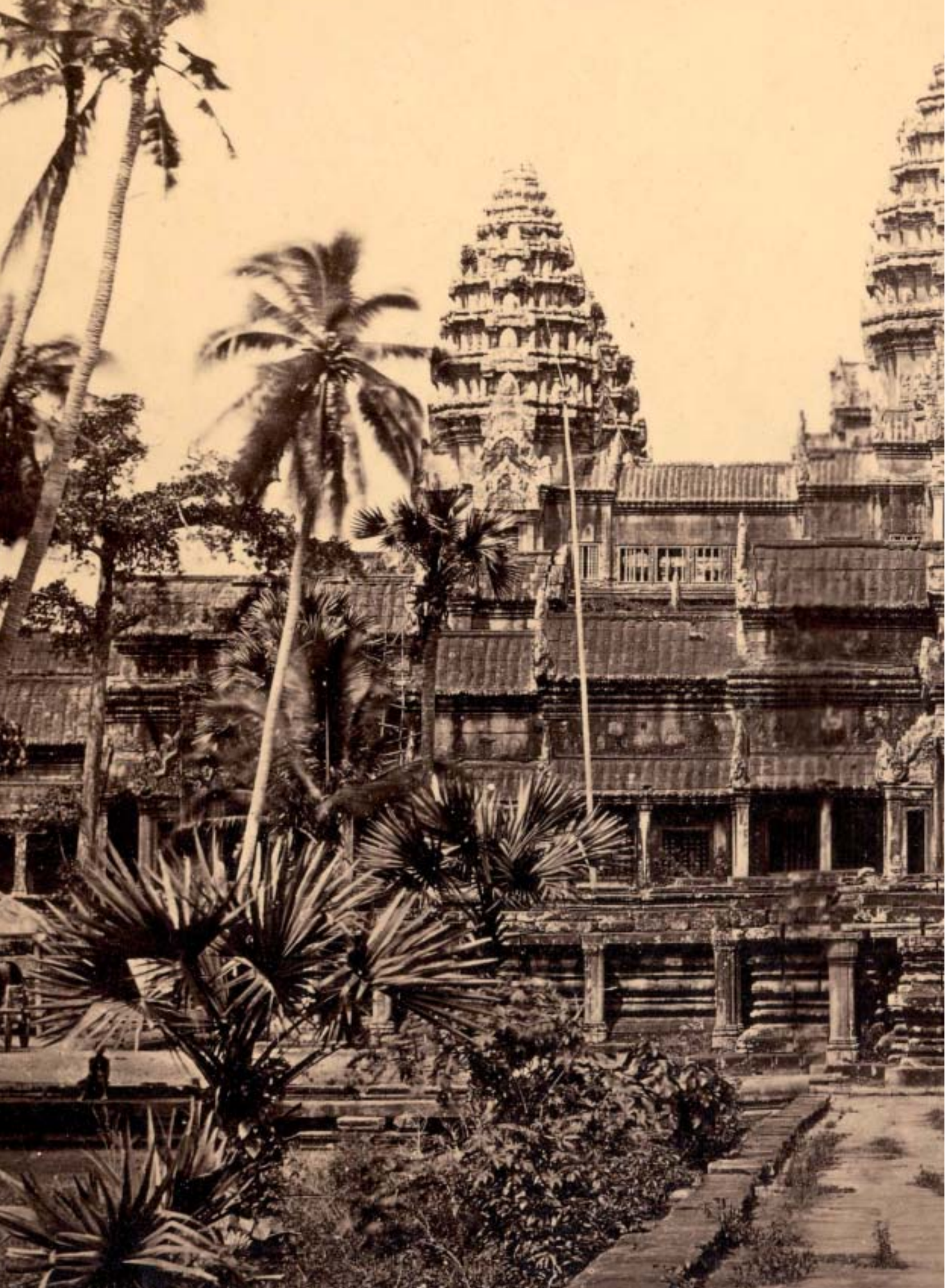
«COMMENT S'Y SONT PRIS CES HOMMES PRIMITIFS ?»

Le contraste est frappant, entre ces nouveaux colosses et ceux que nous connaissions déjà ; enfantés à une autre époque, ils sont l'œuvre d'artistes moins grossiers. Enfouis en terre jusqu'aux épaules, ils regardent le ciel et leurs visages expressifs sont tous dédaigneux ou moqueurs. Leurs longues oreilles plates rappellent de loin le pschent[2] égyptien. Quelques-uns sont tatoués, et portent aux oreilles des ornements de silex incrusté. En haut du volcan, on en trouve encore d'inachevés, à peine dessinés dans des massifs de lave. On monte au cratère par des routes très anciennes, régulièrement pavées en galets noirs et bordées de banquettes en pierre de taille ; c'est par là que sont descendus un à un tous ces colosses ; ils ont été taillés tous dans les mêmes carrières de lave, au sommet de cette montagne.
Comment s'y sont pris ces hommes primitifs ? Combien leur a-t-il fallu de siècles pour exécuter ce travail gigantesque, et faire descendre de si haut, tous ces personnages qui se comptent par centaines ?
On éprouve des sentiments nouveaux et intraduisibles, en se promenant dans cette immense solitude, au milieu de cette population pétrifiée. Sous mes pieds s'étendent ces plaines jonchées d'idoles, que peu d'Européens sont venus voir avant nous… et là-bas, à l'horizon, se déroule le grand océan. ■

Page de gauche : Gravure d'après un dessin de Pierre Loti parue dans *L'Illustration*, 17 août 1872.

1. Purau : arbre à fleurs jaunes de la famille des hibiscus (on retrouve le mot dans *Le Mariage de Loti*).

2. Le pschent est le nom grec de la double couronne portée par les pharaons de



Photographie d'Angkor-Vat prise en 1866 par Emile Gsell lors de la mission d'exploration du Mékong dirigée par Doudart de Lagrée. Un des participants de l'expédition, le médecin de marine Thorel, est ensuite venu donner une conférence à la Société de géographie de Rochefort.

Les photographies de la Société de géographie de Rochefort

En relation avec la plupart des explorateurs, la société savante rochefortaise connut son âge d'or au XIXe siècle, comme en témoignent ses archives

Par **Jean-Bernard Vaultier**

La Société de géographie de Rochefort a son siège dans une ancienne église, la Vieille Paroisse, abritant ses collections : silex taillés, poteries gallo-romaines et vestiges moyenâgeux témoignent d'une activité associative tournée vers la recherche archéologique depuis sa refondation en 1945 et la création d'une section d'archéologie en 1957. Le musée de la Société qui existe depuis 1979 est ouvert le mercredi après-midi.

Mais quel rapport entre ces traces du passé et la géographie, évocatrice de la connaissance scientifique de la Terre, d'études de territoires, de peuples et de leurs activités ? A la recherche de documents perdus dans la bibliothèque de la Société de géographie, en ouvrant des boîtes d'archives, des photographies sépia s'en échappent. D'où viennent elles ? Que nous racontent-elles ?

Etalées sur une table, ces images nous amènent dans un voyage dans le temps et sur d'autres continents. L'Extrême-Orient nous apparaît par un portrait de groupe daté de 1865. Des aventuriers barbus sous un banian, aux uniformes d'officiers de marine, des noms : De Bizemont, Lamarque, Francis Garnier, Delaporte, Luro et Doudart de Lagrée, ce sont les explorateurs, les conquérants du Mékong, posant avant de partir à la découverte des ruines d'Angkor-Vat. Ouvrant le chemin à la colonisation du Tonkin. Certains ne reviendront pas à Rochefort raconter les temples engloutis par la végétation et la rencontre avec les bonzes gardiens d'une civilisation perdue. Sur une seconde photographie, les mêmes personnages, un an plus tard, les visages sont plus marqués mais la pose se veut toujours décontractée sur les marches de la cité khmère. Parmi les clichés du port de Saigon, la photographie d'une dame annamite à la poitrine dénudée montre l'autre visage de la colonisation où exotisme et érotisme font bon ménage pour le soldat colonial qui chante *La Tonkinoise*. Les photos d'Amazonie s'estompent comme ces peuples ont disparu :

Guerriers kanaks mis en scène à la fin du XIXe siècle.

Doudart de Lagrée, Delaporte, de Bizemont, Lamarque, Luro et Francis Garnier, photographiés à Angkor-Vat en 1866 par Emile Gsell lors de la mission d'exploration du Mékong.

Indiens Guaranos faisant du feu, campement sur le bord de l'Orénoque… Que sont-ils devenus ces Indiens Caraïbes photographiés à Ciutad Bolivar ? Ils posaient dans un décor de pacotille devant une toile peinte, le regard plein de tristesse d'un peuple qui sait qu'il n'a plus le choix et plus d'avenir face à la magie des blancs. Les clichés ont été rapportés par Jules Crevaux, médecin de marine, explorateur humaniste de la Guyane française et de l'Amazonie brésilienne. Sur son portrait dédicacé, célébrité de l'exploration française, il apparaît la barbe en bataille, le chapeau de baroudeur mais les yeux rêveurs. Son rêve de voyageur, confiant en la nature humaine, se termine dans le Chaco bolivien sous les flèches des Indiens Tobas qui ne connaissaient pas les idéaux de la IIIe République française.

Autres clichés, autres continents : l'Afrique et les cartes postales de Capo Verde nous amènent sur les traces d'Elisée Trivier, capitaine au long cours, naviguant sur les derniers voiliers de commerce pour les négociants. Griots, musiciens, enfants noirs, mère et son bébé, beauté dénudée fumant la pipe, ce ne sont pas des documents ethnographiques, juste des souvenirs de colonies d'outre-mer, sûrement vendus par le photographe de l'île de Sao Vicente aux marins, bien avant l'invention des safaris photos. La civilisation s'installe, témoins ces images de «factories» au Gabon, où colons blancs et femmes noires posent dans la rue, devant une maison de Libreville, casque colonial de rigueur pour affronter le soleil de l'Afrique équatoriale. A défaut de s'embarquer pour des horizons lointains, certains ramènent de l'exposition coloniale du jardin d'acclimatation de Paris des photographies d'Indiens ou de Papous, aux tenues de sauvages de rigueur avec cache-sexe, casse-tête et quelques feuilles de bananiers pour la couleur locale, triste zoo humain.

Ces photographies sont le témoignage d'un «âge d'or» de la Société de géographie de Rochefort, d'une période d'une trentaine d'années entre la fin d'un siècle et le début d'un autre.

«LA MARINE EST L'ARME SAVANTE PAR EXCELLENCE»

Au milieu du XIXe siècle, Rochefort est une ville port et un arsenal. Elle se souvient de son passé glorieux, des conquêtes des Amériques, des territoires perdus : Canada, Saint-Domingue ; de l'autre côté de l'Atlantique, il n'y a plus beaucoup d'escales françaises sauf les Antilles et la Guyane. Et la politique coloniale de Napoléon III a relancé les rêves de colonisation. La science géographique devient l'outil idéal grâce auquel la France pourra constituer un empire colonial et, par là, reconquérir une puissance et un rôle mondial perdus par la défaite de 1870.

L'idéologie coloniale de la IIIe République reçoit le soutien des élites civiles et de la Marine de Rochefort. En novembre 1878, une Société de géographie est créée à l'initiative de professeurs du lycée de la

Jeune fille du Cap-Vert. Photographie prise ou ramenée par Elisée Trivier en 1880.

Page de droite : Carte souvenir d'Indochine, vers 1900.

ville avec le soutien de l'état-major du port. C'est la première société de ce type dans un port de guerre. La moitié de ses membres sont des officiers de Navale et s'y impliquent complètement. A cette époque les colonies sont sous la tutelle du ministère de la Marine. Comme l'explique l'historien Numa Broc : *«La Marine est l'arme savante par excellence, véritable pépinière de voyageurs aguerris et bien préparés intellectuellement»* et celle-ci *«conserve la main mise sur les affaires d'outre-mer jusqu'aux années 1885-1890»*. Les troupes de la Marine française sont chargées des colonies et des protectorats du Sud-Est asiatique (Indochine, Cambodge…) ainsi que de l'Océanie (Nouvelle-Calédonie, Polynésie...). Parmi les articles traitant de l'outre-mer, des récits de voyages retiennent l'attention, notamment ceux des explorateurs, membres et correspondants depuis le début : Crevaux, Trivier et Thouar publient dans le bulletin de la Société. Célèbres à leur époque, leurs aventures paraissent dans des revues populaires comme *Le Journal des voyages* ou *Le Tour du monde.* L'autre société savante de Rochefort, la Société d'agriculture, sciences et belles lettres, fondée en 1806, fusionne avec la Société de géographie en 1895 permettant d'enrichir la bibliothèque en documents et ouvrages sur un siècle d'histoire.

Benjamin Caillaud

Jean-Bernard Vaultier est chargé de cours en histoire des sciences et muséologie à la faculté des lettres, langues, arts et sciences humaines de l'Université de La Rochelle. Doctorant de équipe de recherche MAPA, il effectue sa thèse sur les sociétés savantes de la Charente inférieure au XIXe siècle, sous la direction de Didier Poton. Il est également chercheur associé au Centre d'histoire des sciences François-Viète (Université de Nantes).

Dans les anciens bulletins de la Société de géographie de Rochefort, on découvre l'histoire en train de se faire. Des officiers de marine et des voyageurs racontant les enjeux et les mésaventures de l'intervention militaire en Chine, de la pénétration au Soudan, de l'exploration du Mékong ou du Pilcomayo.

L'utopie coloniale de la France veut apporter la civilisation moderne à des peuples qui ne demandaient rien, les civiliser contre leur gré, une dangereuse illusion qui a justifié le travail forcé, le racisme et bien des massacres… Mais la plupart des membres de la Société, correspondants, officiers et explorateurs, sont sincèrement intéressés par la découverte d'autres cultures et certains articles du bulletin montrent le début de l'anthropologie. Reste aujourd'hui, dans les archives de la Société, des documents pour comprendre, analyser et écrire l'histoire.

Au début du XXe siècle, Rochefort perd son statut de port de guerre au profit de Brest et de Toulon. Les changements technologiques conduisent à son déclin, l'acier remplaçant le bois dans la construction navale, les tonnages augmentant et les structures de l'arsenal devenant inadaptées. La profondeur de la Charente est insuffisante pour les nouveaux cuirassés de la flotte française. Les officiers de marine d'active ont d'autres ports d'attache et, avec eux, s'éloigne le rapport direct avec la colonisation ; seuls les marins à la retraite racontent encore leurs souvenirs dans le bulletin de la Société de géographie. Le temps n'est plus à l'exploration, à la description de terres et de peuples inconnus. Les cartes n'ont plus de zones vierges à découvrir.

Depuis longtemps ce sont les ports de Bordeaux, de Saint-Nazaire et du Havre qui gèrent les échanges commerciaux avec les pays d'outre-mer. Faute d'échange avec le monde, la Société de géographie de Rochefort suit le destin de son port. Peu à peu son activité diminue, son rayonnement décroît, ses publications se raréfient, jusqu'à sa disparition à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le bulletin de la Société s'appelle aujourd'hui *Roccafortis* et publie chaque trimestre des comptes rendus de fouilles et des articles d'histoire sur Rochefort et sa région. L'exploration du passé est la nouvelle aventure de la Société de géographie de Rochefort. ■

Saïgon

Dame Annamite

Mgr Augouard
44 ans au Congo

Prosper Philippe Augouard (1852-1921), missionnaire poitevin au Congo, accomplit une œuvre éducative en se heurtant souvent à l'administration coloniale et aux sociétés concessionnaires

Par **Jean-Aimé Loemba**

L'histoire a ses ironies ! Loin de son Poitiers natal, le nom de Prosper Philippe Augouard résonne très fort dans la mémoire collective des populations d'Afrique centrale (Congo-Brazzaville, Gabon, République Centrafricaine et Tchad) ainsi que dans certains lieux du savoir (universités, instituts) où des conférences, des colloques et des ouvrages sont consacrés à l'illustre personnage. Le baron Jehan de Witte n'a-t-il pas souligné a juste titre que *«Mgr Augouard fut de ceux qui ne peuvent disparaître sans qu'une plume autorisée, experte et documentée s'attache à perpétuer leur mémoire»* ? Et pourtant, dans la cité poitevine peu de gens ont entendu parler de l'intrépide missionnaire, même si une rue porte son nom. Après son service militaire, il entre au petit séminaire de Séez que dirige Mgr Ségur en octobre 1871. Quatre ans plus tard, il est fait sous-diacre et le 10 juin 1876 il est ordonné prêtre à Paris par Mgr Delannoy, évêque de la Réunion, dans la chapelle des pères du Saint-Esprit. Comme il le souhaitait, il est envoyé comme missionnaire au Gabon en décembre 1877, puis à Landana en 1879 et enfin au Congo dans la même année, pays où il restera jusqu'à sa mort en 1921. Il est consacré évêque le 23 novembre 1890 à Paris par Mgr Trégaro, évêque de Séez, assisté de Mgr Juteau, évêque de Poitiers, et de Mgr Duboin, ancien vicaire apostolique du Sénégal.

Photo extraite de *44 années au Congo*, lettres de Mgr Augouard 1905-1921 : «Le singe cynocéphale à la tête de lion. Mission de la Sainte-Famille (Bessou).»

A LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE

La découverte de l'Afrique par les Européens durera trois siècles, du XVIe à la fin du XIXe siècle. Plusieurs nationalités vont sillonner les côtes africaines. Outre les Anglais et les Hollandais, les Français sont des acteurs importants de cette vague de conquête. Ils se tailleront un immense territoire, du nord jusqu'au centre du continent. Aux marchands dieppois du XVIe siècle succéderont, bien plus tard, les instituteurs de Jules Ferry et les missionnaires du père Libermann.
Une histoire douloureuse durant laquelle se développa de façon intense le commerce des hommes : *«la traite du bois d'ébène»*, c'est-à-dire *«la traite des Noirs»*. Durant deux siècles, des milliers d'Africains ont été arrachés à leur sol, enchaînés et parqués dans les places fortes avant d'être expédiés dans des conditions effroyables vers les Antilles françaises ou les colonies américaines. Les projecteurs des Lumières n'ont pas été dirigés que vers le vieux continent et vers les Amériques. Dès le début de la Révolution française, certains défenseurs des droits de l'homme s'insurgent contre ce *«commerce dégradant qui réduit l'être humain à l'état de marchandises»*. L'Europe voit aussi dans l'Afrique un champ de diffusion exceptionnel pour la foi chrétienne. Dès le début ou presque, l'esprit missionnaire accompagne l'ivresse de la découverte et de la prise de possession des côtes africaines. Viennent ensuite, en 1622, la création de la *Propagande* et l'essor missionnaire français et italien ; enfin, au XIXe siècle, l'élan catholique donné par Grégoire XVI et Pie IX ouvre la voie aux *«grandes missions africaines»*.
Parmi les congrégations religieuses chargées de répandre la foi chrétienne en terre païenne, celle du Saint-Esprit va connaître un essor considérable et devenir une des grandes pourvoyeuses des missionnaires en Afrique. Périlleuse odyssée dans laquelle s'engage le

jeune Prosper Philippe Augouard. Le baron de Witte, fervent ami de l'évêque, lui a consacré une biographie édifiante intitulée *Un explorateur et un apôtre du Congo français* (1924), suivi par G. G. Beslier, auteur de *L'Apôtre du Congo* (1932). Depuis, les travaux consacrés au père Augouard témoignent de son importance et de sa vitalité dans l'œuvre éducative et sociale qu'il a entreprise au Congo français. Son zèle pour l'éducation des enfants lui vaudra continuellement des conflits et des heurts avec l'administration coloniale.

L'ŒUVRE ÉDUCATIVE ET SOCIALE DU PÈRE AUGOUARD AU CONGO FRANÇAIS

Venus pour une exploitation économique du continent africain, contraints par la Révolution industrielle ou par la croissance démographique, explorateurs, colons et administrateurs côtoient les missions chrétiennes. *«Ont-elles été des auxiliaires ou des agents, à tout le moins complices objectifs de la colonisation ?»*, s'interroge l'historien Patrick Cabanel («Eglises : mission accomplie !», *L'Histoire*, n° 302, octobre 2005). La question court depuis plusieurs décennies : on comprend la culpabilité qu'elle peut faire peser a posteriori sur les quelques dizaines de milliers d'Européens (et d'Américains) des deux sexes, pour moitié catholiques, pour l'autre protestants, partis évangéliser le monde depuis le début du XIXe siècle. Nos recherches sur les missions catholiques du Congo permettent d'affirmer que celles-ci ont accompli un travail d'éducation colossal auprès des populations locales. Et du reste, Mgr Augouard n'est pas en dehors de cette besogne qui consiste à *«civiliser»* les populations autochtones ; celles du Congo-Brazzaville en tireront les bienfaits durant son long séjour. L'œuvre éducative reste la priorité du missionnaire poitevin. Elle est centrée sur le catéchisme, l'école et les travaux manuels. Ces trois volets ont pour finalité première de faire entrer les enfants et les adultes (filles et garçons) dans la foi chrétienne. Il faut noter que le jeune Augouard décida d'apprendre les langues indigènes et s'est fait *«Noir avec les Noirs»* pour mieux faire passer son message évangélique. Les écoles sont ouvertes un peu partout dans son vicariat du Haut Congo français (chef-lieu de mission Brazzaville). On y enseigne les rudiments du français (l'écriture, le vocabulaire, la grammaire), l'histoire et la géographie de la France (*«Nos ancêtres les Gaulois…»*) et l'hygiène. Ces écoles de mission deviendront les pourvoyeuses des cadres de l'administration coloniale et des premiers dirigeants des pays africains après les indépendances. Elles fonctionnaient grâce aux dons des chrétiens de Poitiers, à travers l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Masque Ndunga, population Vili, région de Loango, au sud de l'actuel Congo. Collection Jules Lhomme, musée d'Angoulême.

Thierry Blais

Le volet social est consacré notamment à la lutte contre l'esclavage et certaines coutumes contraires au christianisme. Dans cet esprit, Mgr Augouard et ses confrères cherchent à faire sortir les Congolais du fétichisme, de la polygamie et de l'anthropophagie. Au cours de ses tournées apostoliques, l'évêque rachète autant d'esclaves qu'il le peut et il ouvre pour eux, avec l'aide de la Société anti-esclavagiste, un «village de liberté» que l'on appelle village Saint-Henri en l'honneur du sénateur Henri Wallon, président de cette société. Ce qui ne plaît pas à tout le monde.

EN CONFLIT AVEC L'ADMINISTRATION COLONIALE

Autant Mgr Augouard apparaît comme un vrai patriote aux yeux de l'administration coloniale quand il est question de bienfaits de la France, autant il est un *«poison»* pour ces mêmes administrateurs quand il parle de liberté auprès des autochtones. Il en résulte de nombreux conflits avec l'autorité civile. Il serait fastidieux ici de relater toutes les réclamations,

Sébastien Laval

Jean-Aimé Loemba est doctorant en histoire contemporaine à l'Université de Poitiers, membre du laboratoire Gerhico, section conflictuosité. Il effectue sa thèse sur les missions catholiques du Congo (1850-1930), sous la direction de Frédéric Chauvaud.

toutes les attaques, toutes les polémiques engagées par ou contre Mgr Augouard au sujet des conflits qui l'opposent à l'administration.

«Quand un fonctionnaire me marche sur les pieds, dit-il, *je rentre chez moi, je prends une paire de sabots et je vais marcher sur les siens.»* Ainsi, le Poitevin, qui dit n'avoir *«pas de cadavre dans sa poche»*, ne se laisse pas *«manger»* aussi facilement. Aussitôt le différend réglé, Mgr Augouard tend la main à son agresseur et, le plus souvent, s'en fait un ami. Il n'eut recours aux moyens judiciaires que pour défendre les droits de ses missionnaires et de ses missions. L'altercation la plus violente, la plus pénible aussi, fut celle qu'il eut avec M. de Brazza, lorsque cet ancien gouverneur, après avoir été disgracié, fut envoyé au Congo pour enquêter au nom du gouvernement, et qu'il arriva avec un projet tout prêt pour islamiser les écoles. Mgr Augouard reprocha avec véhémence à ce compagnon de première heure de vouloir écarter le vrai Dieu des écoles, alors que lui-même avait donné sa vie pour l'y faire connaître. Mais l'affaire fut réglée sans trop de pourparlers. Et les écoles n'ont jamais été islamisées au Congo.

En 1905, la séparation des Eglises et de l'Etat fut ressentie comme un coup de massue par les missionnaires. Les administrateurs zélés leur ont mené la vie dure. Cependant, le père Augouard rappelait toujours aux colons le travail abattu par ses missionnaires et signifiait aussi par un slogan que *«l'anticléricalisme n'est pas article d'exportation»*. Les relations entre Mgr Augouard et certains administrateurs coloniaux variaient en fonction des intérêts des deux parties. De manière générale, elles étaient entachées de frictions, rixes et tensions. Les agissements des colons l'offusquaient outre mesure parce qu'il ne comprenait pas comment des gens nés dans la civilisation chrétienne pouvaient se comporter de la sorte :

Photos des livres de Mgr Augouard : «Féticheur congolais», «Mgr Augouard et son "frère de sang" le chef Bétou, ancien cannibale (Bétou, Haut-Oubanghi).»

n'assistant pas aux offices du dimanche, sauf dans les grandes fêtes de l'Eglise, où ils prennent les premières places d'ailleurs ; font des enfants avec des jeunes filles noires sans toutefois se préoccuper de l'éducation de ces enfants ; parlent sans vergogne et insultent à tout vent ; exercent des pressions auprès des populations qui conduisent à des révoltes et conflits de tous genres.

Les terres congolaises sont devenues françaises non seulement grâce aux efforts de M. de Brazza, explorateur d'origine italienne, naturalisé français, mais aussi et surtout grâce aux missionnaires du Saint-Esprit, qui y ont planté la croix et le drapeau français à chacune de leurs courses apostoliques. D'ailleurs les «villages de libertés» créés par Mgr Augouard sont devenus par la suite des postes administratifs pour le compte de la colonie.

Mgr Augouard est un condensé de plusieurs axes de recherche où dominent clairement l'histoire coloniale et celle des missions catholiques, mais on peut aussi soutirer des thèmes liés à l'anthropologie sociale et économique des populations du Congo français ainsi que de la sociologie. L'histoire conflictuelle largue assez de thèmes comme la violence, les barricades, les exactions et les abus commis par les concessionnaires et les colons envers les populations locales. ■

Les sources sur l'histoire des missions catholiques et spécialement sur le père Augouard sont pour la plupart concentrées aux archives des pères du Saint-Esprit à Chevilly-Larue. On peut y trouver toutes ses notes de voyages, par exemple les quatre tomes de ses *44 années au Congo*, consultables aussi à la bibliothèque diocésaine de Poitiers (les deux premiers tomes sont sur le site gallica.bnf.fr), ses correspondances régulières dans la revue *Les Missions catholiques* (52 tomes). On peut consulter avec intérêt le livre du spiritain Jean Ernoult : *Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours*. A paraître chez Geste éditions fin 2006, de Maurice Mathieu : *Mgr Augouard, un Poitevin «roi du Congo» (1877-1921)*, dans la collection «Archives de vie».

Lors de sa traversée de l'Afrique équatoriale, du Congo au canal de Mozambique, Elisée Trivier rencontre Tippo-Tib, le «sultan noir»

Par **Sébastien Jahan**

L'explorateur et l'esclavagiste

La célèbre conférence de Berlin, réunie de novembre 1884 à février 1885, marque un tournant dans l'histoire de l'Afrique. Les discussions – auxquelles aucun souverain africain ne fut convié – visaient à prévenir les litiges que les conquêtes coloniales risquaient de provoquer entre puissances européennes. A partir de cette date-là, la France se ralliait à la théorie d'une Afrique *terra nullius*, essentiellement peuplée de nations sauvages et non organisées, à qui le droit international ne reconnaissait guère plus que le pouvoir d'abdiquer leur souveraineté. Désormais, c'est la force et la conquête qui font le droit. Cette violence se cherchait des prétextes : la conférence de Berlin s'était donné pour but de coordonner entre les Occidentaux la lutte contre la traite négrière arabe, laissant ainsi croire que la colonisation de l'Afrique se faisait au nom de la liberté !

L'un des principaux cautionnaires de cette supercherie fut un ecclésiastique, Charles Lavigerie, archevêque d'Alger et fondateur des Pères blancs, un ordre missionnaire chargé de fonder des colonies agricoles protégées des razzias esclavagistes. On sait que des formes de soumission servile perdurèrent néanmoins durant toute la durée de la colonisation (travail forcé, réservoirs de main d'œuvre dans les «villages de liberté»...). Mais l'alibi idéologique fonctionna : le roi des Belges Léopold II, principal bénéficiaire de la conférence de Berlin qui lui reconnaissait un immense territoire dans le bassin du Congo, en fit même un instrument essentiel de son implantation en Afrique centrale. Son agent, Stanley, après sa traversée du continent, s'employait depuis la fin des années 1870 à reconnaître les ressources commerciales du Congo et à maintenir les bonnes relations avec les potentats locaux. Vers l'est, les territoires soumis à l'influence du traitant zanzibarite Tippo-Tib (vers 1840-1905), installé à

Kisangani (Stanley Falls), étaient particulièrement en ligne de mire : ce marchand d'esclaves détenait la clé des routes de l'ivoire et de l'accès à la haute vallée du Nil, un sésame que Léopold II rêvait de s'approprier... En 1887, le roi amadouait Tippo-Tib avec le titre de gouverneur de l'Etat indépendant du Congo pour le district des Stanley Falls. Le traitant devait accepter en outre un résident européen à ses côtés et s'engager officiellement à lutter contre le trafic des esclaves. Léopold tentait ainsi de résoudre la quadrature du cercle : s'entendre avec les commerçants arabes pour accéder au lucratif marché de l'ivoire, sans pour autant donner le sentiment de protéger la poursuite de la traite négrière....

«C'est un métis d'arabe et de négresse d'une taille au-dessus de la moyenne, au front fuyant, à la barbe grisonnante, au nez épaté. Tout indique l'origine noire ; c'est néanmoins une belle figure, qui doit en imposer aux masses. […] *C'est l'homme sans la permission*

duquel on ne peut pénétrer en Afrique. […] *Son influence, pourtant, ne s'appuie pas sur des forces très considérables. Le maître du centre africain, sultan, banquier, marchand, traitant, chasseur d'ivoire et acheteur d'hommes, n'a guère sous son influence que 3 000 ou 4 000 Arabes...»* C'est ainsi qu'Hameth ben Mohameth ben Youmah Limariabi, alias Tippo-Tib, apparaît à l'explorateur Elisée Trivier (1842-1912).

Né à Rochefort, Trivier est un capitaine de la marine marchande, passionné de géographie. Emoustillé par la notoriété des Livingston, Cameron et autres Stanley, il souhaitait conquérir sa part de gloire en devenant le premier Français à effectuer la traversée de l'Afrique équatoriale, de l'Atlantique au canal de Mozambique. Après une conversation stimulante avec Savorgnan de Brazza, il avait réussi à obtenir du directeur du journal *La Gironde* et du président Carnot de quoi financer son voyage.

L'expédition part du port Loango en décembre 1888 : Trivier est épaulé par deux laptots sénégalais et un ami rochelais, Emile Weissemburger (1849-1889), qui sera tué par des indigènes près du lac Tanganyika en septembre 1889. Le 6 janvier 1889, Trivier et ses compagons atteignent le Congo à la station de Brazzaville où ils séjournent une quinzaine de jours avant de remonter le fleuve jusqu'aux Stanley Falls. La rencontre avec Tippo-Tib y a lieu le 18 février. Trivier est séduit. L'homme se révèle implacable en affaires, fin connaisseur de la géographie de l'Afrique équatoriale et de compagnie agréable. Surtout, Trivier admire son autorité : *«Tippo-Tib est le roi, le maître, le souverain de ce vaste pays : chacun le craint et lui obéit.»* C'est grâce à sa visite chez ce *«sultan noir»* et au traité par lequel Tippo-Tib s'engageait à protéger, guider et nourrir l'expédition jusqu'à Zanzibar, que l'explorateur put, raconte-t-il, continuer son voyage sans être dévalisé. Plus surprenant, l'adhésion de Trivier au personnage s'étend à des activités négrières que Tippo-Tib persiste à pratiquer (en 1889, la moyenne des arrivées d'esclaves à Kisangani se montait à une cinquantaine par semaine). Trivier, lui-même, accepta les services d'esclaves dans son escorte et s'en justifie de la sorte : *«Les naturels du Manyéma s'engagent "volontairement"* (les guillemets sont de Trivier) *comme porteurs et viennent d'eux-mêmes s'offrir au carcan du fer ; du reste, ils n'ont pas le moins du monde l'air malheureux, et cette quasi-captivité ne les empêchait pas de causer, de rire et de chanter mes louanges tout le temps que durait le chemin.»*

Pour le Rochefortais, rallié aux arguments des traitants arabo-swahilis, la croisade abolitionniste du cardinal Lavigerie était vouée à l'échec et d'ailleurs contraire aux buts humanitaires qu'elle prétendait défendre. *«Il ne faudrait pas croire,* écrit-il, *que la condition du nègre est aussi malheureuse qu'on veut bien se le figurer. L'esclave de la côte est libre d'aller, de venir, de s'absenter sans qu'il lui soit fait aucun mal. Il appartient à la famille de son maître et appelle ce dernier "papa"* […]. *De temps en temps, quelques brimades rappellent à ce modèle des serviteurs qu'il n'est pas libre ; mais ces corrections paternelles sont assez rares ; et, somme toute, le sort de l'esclave est doux. Aussi, entend-on ce malheureux, qui n'a jamais connu la liberté, crier, pleurer et se lamenter si on veut la lui donner. Libre, où irait-il ? Il n'a ni case, ni champ, ni famille. Libre, il n'a rien à manger* […]. *En voulant aller trop vite, l'archevêque d'Alger va fermer – je le crains – la porte de l'Afrique aux Européens, car les indigènes verront désormais dans tout voyageur un adepte ou un défenseur de ses idées et le traiteront en adversaire.»*

Deux ans après avoir atteint le port portugais de Quilimane, au Mozambique, Trivier publiait le récit de ses aventures dans un ouvrage qui connut à l'époque un certain succès (*Mon Voyage au Continent noir. La Gironde en Afrique*, Paris Firmin-Didot et Rouam, Bordeaux, Gounouilhou, 1891). La vanité du personnage, ses préjugés racistes – certes communs à l'époque –, son esprit étriqué et dépourvu de sensibilité, son style pauvre et un peu mièvre, ne font finalement pas trop regretter que la postérité l'ait aujourd'hui presque complètement oublié. ■

Gravures extraites du livre d'Elisée Trivier : *Mon Voyage au Continent noir. La Gironde en Afrique*, 1891.

Le commerce *de Jean-Jacques Proa*

Frasques et déboires d'un marin rochelais et protestant qui cherche à faire fortune grâce à la traite négrière

Par **Jean-Paul Bouchon**

Que faire pour devenir riche quand on est orphelin, mineur et sans fortune ? C'est la question que se pose Jean-Jacques Proa, un jeune protestant rochelais de 19 ans, en l'an 1776. Une question qu'il aimerait résoudre très rapidement. Ce jeune pilotin, soumis à la tutelle de son oncle, vient de découvrir, au retour d'un voyage en Inde, la femme de sa vie. Elle s'appelle M^lle^ Le Guével et demeure rue du Temple. C'est la fille d'un négociant huguenot de la ville. Un jour, il s'est déclaré après s'être armé de courage. Elle a rougi, puis finit par murmurer : «Je vous aime moi aussi.»

Cependant ce n'est pas tout que de s'aimer, au siècle des Lumières, pour les jeunes gens de la bourgeoisie. Encore faut-il parvenir à se marier. Comment faire pour conquérir M^lle^ Le Guével selon les normes de l'époque, c'est-à-dire avec l'accord des membres de sa famille ? La réponse est évidente pour Jean-Jacques. Il faut présenter une surface financière acceptable. Ce n'est pas son cas. En revanche, à La Rochelle, il existe un moyen simple pour s'enrichir rapidement. Il faut devenir négrier.

Après quelques hésitations Jean-Jacques adopte cette solution. Son objectif est de faire quelques voyages rémunérateurs, puis d'épouser M^lle^ Le Guével. Et de vivre avec elle de ses rentes. A La Rochelle, un armateur, Carrayon, arme précisément un navire, le *Duc-de-Laval*, pour la traite. Jean-Jacques le contacte. Il est accueilli les bras ouverts et ressort de l'entretien avec le grade de sous-lieutenant. Quelques mois plus tard, l'heure du départ approche. Jean-Jacques va faire ses adieux à M^lle^ Le Guével. «Ne soyez pas traître», lui dit-elle, en l'embrassant. Parti le 28 juillet 1777, le navire négrier arrive début octobre sur la zone de traite. Elle se situe sur la côte de Guinée, à hauteur du royaume de Juda. Les opérations de traite commencent aussitôt. Les officiers commencent leurs visites à terre, tandis que les charpentiers divisent le navire en deux avec des rambardes et un canon. Les esclaves mâles seront logés à l'avant. Les femmes à l'arrière avec l'équipage. Surprise : il y a peu d'esclaves à acheter. Il faut donc visiter tous les monarques voisins. C'est, entre autres, la tâche de Jean-Jacques. Mais la quête se révèle pénible. La paix semble générale…

Par chance, un roi voisin, le roi d'Epée, entre en guerre. Jean-Jacques et ses compagnons attendent beaucoup de lui. Ils ont raison. Le roi ramène de ses expéditions de nombreux captifs. Le moral revient dès lors sur le *Duc-de-Laval*. Les opérations vont être rapidement bouclées et la marchandise n'aura pas à souffrir de l'attente. De fait, ayant obtenu 450 esclaves au lieu des 410 exigés par l'armateur, le *Duc-de-Laval* repart le 5 mars 1778, en direction des Antilles. Auparavant, officiers et équipage se sont partagés les captives pour l'agrément du voyage. Les perspectives financières sont excellentes pour Jean-Jacques. Il est parti avec deux pacotilles. Contre celles-ci, il a acheté de l'or, de l'ivoire et un esclave. Par ailleurs, en plus de ses appointements, il a droit à un pourcentage sur chaque esclave vivant vendu. Comme ils sont 450, le voyage sera pour lui des plus rentables.

Le 5 juin 1778, le *Duc-de-Laval* arrive au Cap Haïtien. L'ambiance est optimale à bord du négrier. Le voyage a été paisible, les captives douces et aimables, et cinq mâles seulement sont morts. Seule déception : au Cap, où ils devaient vendre leurs esclaves par l'intermédiaire d'une maison rochelaise, il y a trop de négriers. Mauvais, mauvais : le prix des esclaves est en baisse.

J + M photographes

Esclave noir, esquisse d'Evariste-Vital Luminais pour le décor de la Bourse de commerce de La Rochelle, 1882. Collection du musée du Nouveau Monde, à La Rochelle.

Les négriers reprennent donc la mer vers Port au Prince, où la revente se passe idéalement. Avec l'argent de ses pourcentages et la vente de son noir, Jean-Jacques achète quatre barriques de café. Il les vendra un bon prix en France.

Le départ de Port-au-Prince vers la France s'effectue dans l'ivresse. Jean-Jacques n'a plus que quelques voyages à faire pour devenir riche. Le moment de son mariage avec M^lle^ Le Guével se rapproche…

Dans les premiers jours d'août, alors qu'ils naviguent dans la brume à hauteur de Belle-Isle, ils se retrouvent devant une forêt de vaisseaux de guerre. Alors que le négrier s'en rapproche, ils arborent le pavillon britannique et tirent quelques coups de canon. Une guerre a été déclarée tandis qu'ils naviguaient… Après une tentative de fuite qui tourne court, le capitaine se rend. Jean-Jacques est accablé. Il vient de tout perdre et ne reverra pas La Rochelle avant longtemps ! Quelques jours plus tard, il débarque à Plymouth. De Plymouth il est conduit à Tavistock. Il est devenu prisonnier de guerre sur parole. Il a promis d'attendre, sans s'évader, d'être échangé avec des prisonniers de guerre anglais. Dix-sept mois plus tard, la captivité de Jean-Jacques se termine. Le roi de France et le roi d'Angleterre sont convenus d'échanger leurs prisonniers. Arrivé à La Rochelle un après-midi de fin mars 1780, il se précipite aussitôt chez M^lle^ Le Guével.

Dès qu'il entre, elle pousse un cri et va se cacher. C'est son frère qui se charge de l'éclairer. M^lle^ Le Guével ne l'a pas attendu. Elle va se marier avec un vieillard fort riche qui va soutenir toute la famille. Il lui demande de ne pas faire de scandale. «Ne soyez pas traître», entend-il encore…

THORIGNÉ, DEUX-SÈVRES, 1800

Dans la belle propriété qui est la sienne dans ce village entre Melle et Niort, Jean-Jacques Proa sourit, la plume à la main, à l'évocation de ces années lointaines. Car il écrit ses mémoires.

Après de nouvelles croisières pour rétablir ses affaires et qui se sont révélées décevantes, il a finalement décidé d'abandonner la traite, trop aléatoire, de devenir propriétaire terrien, et d'épouser une excellente personne, avec du bien, si possible... C'est ce qu'il a fait en 1783, après quelques surprises. Son oncle, mort entre temps, avait mal géré ses biens. Il a tout de même réussi à récupérer, au détriment de sa veuve, quelque chose. Ce pas grand-chose et ses gains de négrier lui ont permis de prendre sa retraite à Niort, puis Thorigné, à l'âge de 25 ans. Et d'épouser une cousine, Ursule, fille illégitime de son oncle. En rassemblant ainsi entre ses mains les fortunes des deux branches de sa famille. Comme quoi, il y a plus sûr que la traite : le mariage et les successions, par exemple…

Et les changements politiques majeurs. Après le 14 juillet 1789, Jean-Jacques mène en effet une carrière de maire et notable rural qui le conduira, républicain, à administrer le département des Deux-Sèvres, bonapartiste, à assister au sacre de l'empereur, et monarchiste, à chanter, Louis XVIII installé, les vertus de l'auguste maison de Bourbon.

Le lecteur intéressé par l'intégralité des aventures du négrier sentimental pourra consulter l'exemplaire dactylographié d'une copie des mémoires de Jean-Jacques, conservé aux Archives départementales de la Charente-Maritime. Ou trouver une des trois éditions des mémoires publiées à ce jour. Celle, abrégée, d'Antoine Régis (Aventure d'un jeune négrier français d'après un manuscrit inédit du XVIII^e^, *Notes africaines*, n° 142, avril 1974).Celle d'André Coupleux, parue en 1993 au Croît vif. Plus récente, celle, abrégée également, de Jean Sibenaler aux éditions Cheminements (2004). L'ouvrage publié par André Coupleux paraît plus complet, plus littéraire que les autres. Et plus mystérieux également.

JOSEPH CRASSOUS DE MÉDEUIL

Franc-maçon, républicain et négrier

Les journaux de bord et de traite de Joseph Claude Augustin Crassous de Médeuil ont été exhumés des Archives municipales de La Rochelle par Alain Yacou en 1996. Ce professeur de civilisation hispano-américaine à l'Université des Antilles et de la Guyane travaillait alors au projet de maison-musée de l'enfermement de l'esclave pour la ville du Moule en Guadeloupe. En pistant ce marin rochelais né en 1741, il a trouvé d'autres documents aux Archives départementales de la Charente-Maritime, à la médiathèque Michel-Crépeau et au service historique de la marine à Rochefort. Ces journaux, qui ont fait l'objet d'une analyse publiée en 2001, constituent un témoignage exceptionnel sur le commerce négrier pratiqué du port de La Rochelle à la côte de Guinée et aux Antilles.

Crassous participe à deux expéditions, celle du *Roy Dahomet* (1772-1774), en qualité de lieutenant, et celle de la *Suzanne Marguerite* (1774-1776) en qualité de second capitaine. Il note avec précision l'inventaire de la cargaison embarquée au départ (cauris, fer, pipes, couteaux, eau-de-vie, armes à feu, parures, chapeaux, étoffes et habits), en distinguant bien la cargaison officielle de troc et la pacotille. Puis il raconte en détail le repérage des lieux de traite, les négociations avec les chefs de guerre et potentats locaux, les opérations de traite, les transbordements des «captifs», les escales de ravitaillement, les maladies… jusqu'au régime alimentaire lors de la traversée de l'Atlantique (poisson et bananes au début, puis ignames, puis fèves, farine de manioc, maïs, riz, noix de coco).

La deuxième expédition est un échec : sur les 566 esclaves acquis seulement 393 seront vendus à Saint-Domingue, les autres ayant succombé à la variole, au scorbut, aux diarrhées et à de mystérieuses maladies face auxquelles les chirurgiens de bord sont impuissants. Plus quelques cas de folie et de suicide.

«Ces documents sont exceptionnels à un autre titre, indique Alain Yacou. En effet, pour cet homme cultivé, qui a vécu au siècle des Lumières finissant, l'Afrique est comme la découverte d'un autre monde. Il note sans cesse en "sociologue" et en "anthropologue". Risquons une hypothèse : Crassous rédige ses journaux comme l'a fait Christophe Colomb, sous l'angle de l'observation des gens et des lieux.»

Il est également frappant de constater que tout le monde cherche à tirer profit de la traite, et pas seulement les puissants : à La Rochelle, des petits épargnants prennent part au capital des expéditions. De même en Afrique, chacun prend sa commission. Sous la pression de la demande européenne, des Etats négriers ont vu le jour. «Ce n'est pas faire injure à l'Afrique de rappeler qu'elle a abrité en son sein des esclaves, souligne Alain Yacou. L'esclavage, sous quelque forme que ce soit, n'a-t-il pas été la chose la mieux partagée dans les deux Mondes ? En ce qui concerne les Etats négriers, *largo* et *stricto sensu*, les écrits de Crassous sont édifiants dès la première escale à Chama où des piroguiers africains participent au transbordement des esclaves et des marchandises. Et Crassous aura beau jeu de vilipender l'inconséquence des Africains, depuis lesdits piroguiers jusqu'au Yovogan ou ministre du commerce du royaume de Juda. Si l'on doute encore de l'existence d'Etats négriers en Afrique et des multiples façons de devenir esclave, je renvoie au livre d'Elikia M'Bokolo, *Afrique noire, histoire et civilisation jusqu'au XVIIIe siècle* (Hatier, 1991).»

Franc-maçon, homme éclairé, bientôt au service de la Révolution française – il sera malgré tout guillotiné à Rochefort en 1793 par pure méprise –, Crassous blâme le comportement des Africains mais il ne renonce pas pour autant à son statut de négrier. C'est, comme le relève Alain Yacou, «l'un des paradoxes du siècle des Lumières».

Jean-Luc Terradillos

J + M photographes

La ville du Cap Français à Saint-Domingue vue de la mer, de Louis Nicolas van Blarenberghe, gouache sur carton (43 x 70 cm), 1778. Collection du musée du Nouveau Monde à La Rochelle.

Page de droite :
Le rébellion d'un esclave sur un navire négrier, d'Edouard Antoine Renard, huile sur toile (99 x 83 cm), 1833. Collection du musée du Nouveau Monde à La Rochelle. J + M photographes.

RHUM HORS D'ÂGE

La famille Crassous était originaire de Montpellier mais le père du marin est né à la Martinique en 1707 et mort à La Rochelle en 1791, ville où il fut notaire royal et procureur au siège présidial. Peu de Rochelais ont entendu parler de cette famille. Pas à la Martinique : il existe un Rhum JM hors d'âge «Les héritiers de Crassous de Médeuil».

Alain Yacou, *Journaux de traite et de bord de Joseph Crassous de Médeuil*, Karthala-CERC, 2001.
Rodolphe Damon, *Joseph Crassous de Médeuil : marchand, officier de la marine royale et négrier*, Karthala, 2004.

Les Largeau, père et fils, ont contribué à la connaissance du Sahara et du Tchad, l'un en explorateur, l'autre en militaire

Par **Dominique Breillat**

Victor et Emmanuel Largeau
Deux Africains

Toumaï, découvert le 19 juillet 2001 par l'équipe de Michel Brunet, a plus d'un lien avec notre région. Le site de la découverte – Toros-Menalla, dans le désert de Djourab – se trouve dans la préfecture du Borkou-Ennedi-Tibesti, dont le chef-lieu est dénommé Faya-Largeau. Le nom de Largeau est celui d'une famille de Magné près de Niort qui contribua à la connaissance de l'Afrique, et rend plus particulièrement hommage à Emmanuel Largeau qui fut à quatre reprises à la tête du Tchad. Est-ce aussi parce que le golfe des Pictons permettait à Niort d'être en communication avec la mer que le goût des grands horizons s'y est incrusté ? Il n'y a que quelques kilomètres entre Mauzé-sur-le-Mignon, patrie de René Caillié, découvreur de Tombouctou, et Magné, berceau de la famille Largeau qui laissa sa trace dans la découverte de l'Afrique.

VICTOR LARGEAU, LE SAHARIEN

Victor Largeau, né à Magné le 21 juin 1842, appartenait à une famille modeste. Typographe, il sera tenté par les grands espaces et ira en Algérie, participant à la connaissance du Sahara. Il y effectuera trois voyages qui contribueront à la connaissance du Sahara. Il voulait faire en sorte que les caravanes venant du Soudan (actuel Mali) aillent vers l'Algérie plutôt que vers le Maroc ou la Tripolitaine.

En décembre 1874, il part vers Touggourt, et sur les traces de Duveyrier, va atteindre Ghadames, aujourd'hui en Libye, obtenant du medjeles (conseil) la promesse d'«un bon accueil» aux commerçants français. Mais il ne peut poursuivre plus loin manquant de ressources. Il est de retour à Touggourt en mars 1875. En novembre, accompagné de trois Français toujours avec le même objectif, il atteint Ghadames par un autre itinéraire mais ne peut encore poursuivre en raison de l'hostilité du pacha de Tripoli. En 1877, on lui demande d'étudier un trajet de chemin de fer transsaharien par Ouargla et Tidikelt. Mais, trahi, il ne peut une fois de plus poursuivre, les habitants d'In-Salah ayant manifesté leur hostilité.

Victor Largeau revient à Niort en 1879 et sera inspecteur départemental de l'assistance publique, publiant cinq ouvrages sur l'Algérie et des contes et légendes. L'appel de l'Afrique est le plus fort. En 1886 il ob-

Victor Largeau, gravure extraite de son livre *Le pays de Rirha*, 1879.

Dominique Breillat est doyen honoraire de la faculté de droit de l'Université de Poitiers, passionné par la géographie, le droit international, le droit constitutionnel et la science politique.

tient un poste de commandant de cercle et séjourne 18 mois dans le Fouta-Djalon (Guinée). Revenu à Niort, il part aux Touamotou en mars 1888, puis à partir de 1891 fera trois séjours au Congo y occupant différents postes et en rapportant des éléments d'une encyclopédie pahouine. Epuisé, il revient en 1897 en France pour mourir à Niort le 29 mars.

EMMANUEL LARGEAU, LE TCHADIEN

Emmanuel avait continué cette tradition africaine. Il est né à Irun (Espagne), au hasard des pérégrinations de son père le 11 juin 1867. Après des études au lycée Fontanes de Niort, il s'engage à 18 ans au 3e régiment d'infanterie de marine à Rochefort le 13 août 1885. Il sert au Soudan sous le colonel Archinard et se distingue au siège de Toubakouta. Revenu en France, il est admis à l'école de sous-officiers de Saint-Maixent dont il sort sous-lieutenant, 3e sur 451 en 1890.

Lieutenant en 1892, il participe à la colonne de Kong du colonel Monteil qui lutte contre Samory. C'est là qu'il fait la connaissance de Marchand. Après un retour en métropole, il est appelé à l'état-major du ministère des colonies pour participer à l'expédition Congo-Nil de la mission Marchand de juillet 1896 à juillet 1898. Hasard de l'histoire, le ministre des colonies est alors un élu des Deux-Sèvres, André Lebon, éphémère mais brillant député de Parthenay de 1894 à 1898. Largeau est l'un des éléments majeurs de l'expédition Marchand, commandant le premier échelon. Il manque périr lorsqu'il est envoyé par Marchand, bloqué à Fort-Desaix, pour rechercher Baratier égaré dans le Bahr el-Ghazal. On sait que la mission Marchand, qui avait atteint Fachoda, devra abandonner ce poste pour éviter un conflit avec le Royaume-Uni. Largeau a alors 31 ans. Promu au grade supérieur, il compte déjà neuf campagnes. Après être passé à l'Ecole de guerre en 1900, sa carrière va se dérouler essentiellement au Tchad.

La conquête de ce territoire s'avère difficile, la résistance étant le fait d'un aventurier esclavagiste, Rabah, qui a conquis le pays sara, le Bornou et pillé le Baguirmi, mais aussi au Nord animée par la confrérie sénoussiste dominant le Kanem et le Ouaddaï. Le 22 avril 1900 Rabah trouve la mort à la bataille de Kousseri, ainsi que Lamy. Cet événement marquait la jonction des missions Foureau-Lamy, Joalland et Gentil, venues de l'Algérie, du Soudan et du Congo. L'affermissement de la domination française au Tchad va porter l'empreinte d'Emmanuel Largeau. Il effectue cinq séjours de 1902 à 1915, interrompus par de brefs moments en métropole. Il y révèle ses qualités faites à la fois de détermination, d'énergie, d'intelligence et d'humanité. Du 8 août 1902 au 19 octobre 1902, il est administrateur du territoire des pays et des protectorats du Tchad, luttant surtout contre les Sénoussistes du Nord. Revenu en novembre 1903, il y reste jusqu'au 17 juillet 1904 en tant que commandant du territoire du Tchad, poursuivant la lutte contre les Sénoussistes et apportant la tranquillité au Baguirmi. Du 11 août 1906 au 25 juillet 1908, il commande le territoire militaire du Tchad devenu une partie de l'Oubangui-Chari-Tchad continuant ses raids. A nouveau en fonction du 12 mars 1911 au 8 septembre 1912 puis du 3 septembre 1913 au 29 juillet 1915. Alors qu'il a réussi à repousser la Senoussia dans le désert libyen, et occuper définitivement le Borkou et l'Ennedi, ce dernier séjour est marqué par son élévation au grade de général – le plus jeune de l'armée française – et par le début de la Première Guerre mondiale. Ayant appris avant les Allemands le déclenchement des hostilités, il prend l'initiative d'attaquer Kousseri, face à Fort-Lamy qui est pris en septembre. Puis ce sera la conquête du Cameroun avec l'aide des Britanniques. Lorsqu'il quitte le Tchad, le territoire est stabilisé dans ses limites actuelles.

Poterie Bwendé (Congo). Objet rapporté par Victor Largeau. Collection des musées de Niort. Photo Berthrand Renaud.

Mais le général Largeau veut se battre en métropole. Il prend le commandement de la 37e brigade d'infanterie en janvier 1916. Le 26 mars, il est blessé dans le secteur du bois d'Avocourt à Verdun et meurt le lendemain. Emmanuel Largeau qui avait épousé à Dakar Fanny-Marie Zimmer, fille d'un commerçant dont il avait eu deux filles, est enterré à Magné en 1921. Tous les symboles de sa carrière sont présents. Son cercueil est recouvert du drapeau tricolore qu'il avait planté à Fachoda. A côté, on a placé deux trophées : un étendard sénoussiste pris à Aïn Galaka et le drapeau allemand pris à Kousseri.

Si le général Largeau n'a pas publié d'ouvrage, ses nombreux écrits, rapports, notes, études, communications ont contribué à la connaissance de cette partie de l'Afrique. Le général Largeau était commandeur de la Légion d'honneur, mais, surtout, il avait obtenu trois fois la médaille de vermeil de la société antiesclavagiste pour la suppression de la traite et la protection des habitants du Tchad.

Etonnante destinée que celle de la famille Largeau. Ils avaient contribué à la connaissance du désert, l'un par le Nord, l'autre par le Sud. Mais leurs moyens avaient été différents. Ceux de Victor étaient plus ceux du développement économique. Ceux d'Emmanuel étaient ceux du militaire. On avait là les deux ressorts de l'expansion coloniale française. ■

Les documents rédigés par le général Largeau ont été réunis sous le titre *A la naissance du Tchad (1903-1913)*, livre présenté par Louis Caron et préfacé par Joseph Tubiana (éd. Sépia, 2001).

EUGÈNE FROMENTIN

Sous le soleil de l'Algérie

Sur les traces de Fromentin, Barbara Wright a présenté à La Rochelle son nouvel ouvrage sur l'écrivain et peintre rochelais, *Beaux-Arts et Belles-Lettres : la vie d'Eugène Fromentin* (Honoré Champion). Professeur de littérature française à Trinity College, à Dublin, Barbara Wright a publié de nombreuses études sur Fromentin. Principalement connu pour son roman *Dominique* (1862), Eugène Fromentin fut un voyageur, passionné par l'Orient. Trois voyages en Algérie le marqueront à vie et ponctueront son art d'un orientalisme qui fera tout son succès. De retour en France, il rédige *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel* (1859).

Né en 1820, Fromentin est le fils d'un médecin et d'une mère très croyante. Son envie de devenir un artiste n'a pas convaincu son père qui le destine plutôt à suivre la même voie que lui. Mais Eugène veut forger son propre destin avec la peinture et l'écriture, ainsi part-il en cachette pour la première fois en Algérie en 1846. Ce voyage est une révélation pour lui, et surtout pour sa peinture. L'Orient lui donnera définitivement envie de témoigner de toute la beauté qui s'offre à ses yeux par la peinture. L'insuffisance des mots à décrire les paysages dont il est l'observateur en Algérie, mais aussi en Egypte, le pousse à développer sa peinture afin de compléter les deux arts. Ainsi sa plume se transforme en pinceau afin de dépeindre ce que les mots ne peuvent pas dire et ses récits décrivent ce qu'une toile ne peut pas exprimer. Dès lors, Fromentin n'a cessé de retourner en Afrique du Nord. En 1847, il part une année en Algérie avec deux amis pour visiter les oasis du sud, et son troisième voyage à Mustafa, près d'Alger, de 1852 à 1853, est une commande d'Etat. En 1869, Fromentin assiste à l'inauguration du canal de Suez en Egypte.

Tous ces voyages furent autant de sources d'inspiration pour sa peinture, alors que les mots apparaissent comme un appauvrissement de la réalité. Le dynamisme de ses œuvres orientales dévoile l'intérêt qu'il porte aux mœurs et coutumes des peuples qu'il essaye de connaître. Barbara Wright explique que par la peinture, Fromentin «expose la permanence de la nature en opposition à l'homme». Avec un talent qui sera reconnu en France, il parvient à peindre le mouvement du vent ou des tempêtes de sable. Trop adorateur de l'Algérie, Fromentin fut pris d'hallucinations à force de rester au soleil et, à regarder la lumière, il est pris d'une folie passagère. L'intensité de cette lumière lui fera croire, l'espace d'un instant, qu'il a perdu la vue. Plus tard, il perdra réellement un œil à cause de cet aveuglement de quelques minutes.

Fromentin est un créateur de rêves, avant tout. Il laisse l'imagination de son spectateur s'élever au fil des mots, qu'il illustre dans ses nombreuses toiles représentant des scènes précises de ses récits. Plus âgé, comme il ne voyage plus, ses carnets de voyages lui servent d'inspiration, mais sa peinture n'est plus la même, Fromentin tourmenté par le doute de s'être trompé de carrière perd son inspiration. A la fin de sa vie, un conflit entre le peintre et l'écrivain s'installe. «Les deux arts coexistent, leur matière première est différente, il lui faut choisir entre l'un des deux moyens d'expression», affirme Barbara Wright. Mais il ne parviendra jamais à faire ce choix et, par besoin d'évasion, il part à Venise peu avant sa mort, fin juin 1870, où il tentera en vain de prolonger son talent de peintre. Les voyages de Fromentin lui ont donné un goût pour l'exotisme que toute sa vie il partagera à travers la pratique de deux arts. La dualité de son existence partagée entre peinture et écriture, Orient et Occident, fera de lui un grand artiste aux multiples facettes.

Camille Lecoq

Arabe sur un mur, de Fromentin, huile sur toile (41 x 32,5 cm). Musée des Beaux-Arts de La Rochelle. *J + M photographes*

MARC DENEYER

recherche des paysages extraordinaires. Il est allé jusqu'au Groenland et au Japon.
Ci-contre : Oulad Driss, sud marocain, 1998.

René Caillié au Maroc

Le premier Européen qui a découvert et revint vivant de Tombouctou en 1828 faillit ne pas pouvoir quitter l'Afrique

Par **Alain Quella-Villéger**

Après son séjour pionnier dans la cité des sables Tombouctou, du 20 avril au 4 mai 1828, puis la première traversée saharienne sud-nord par un Européen, le vrai retour de René Caillié commence pourtant le 18 août, à Rabat.

Juste entré dans cette ville et grâce à un habile stratagème, l'explorateur prend immédiatement contact avec *«la maison consulaire»*, et finit par rencontrer un Juif, un certain Ismàyl, parlant *«en assez bon français»*, qui le reçoit dans *«son magasin»*. Cet homme, Smahia Sumbel (encore la graphie de son nom est-elle fluctuante selon les documents : Zumbel, Sumbal), correspond avec le consulat de Tanger en langue espagnole et, dans une lettre datée du 8 septembre, évoque le passage du *«viagador Frances»*, corroborant tout ce que Caillié a avancé.

Cet agent consulaire, une fois informé de l'aventure tombouctienne, prête au voyageur français quelque menue monnaie, mais le prévient immédiatement du danger, lui recommandant vivement de ne pas être reconnu s'il ne veut pas *«avoir le cou coupé»* car, ajoute-t-il, *«les Maures ne badinent pas en matière de religion»*. L'agent a dûment informé son supérieur, mais Caillié, pressé et souffrant, loue un âne *(«pour m'y porter, car je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes»)* et repart précipitamment, le 2 septembre. Agissant ainsi, alors qu'il se fait encore passer pour musulman – le stratagème qui a servi tout au long de son voyage africain –, Caillié rompt avec l'argument invoqué depuis Fez ou Meknès, à savoir qu'il était censé vouloir rencontrer le sultan pour obtenir d'être conduit à Alger, afin d'y prendre un bateau pour Alexandrie où étaient supposées être ses origines familiales. Or, il part sans voir le souverain marocain et vers une destination qui le déroute et, en soi, le trahit. Plus souvent à pied à côté de sa mule que sur son dos, victime d'un propriétaire de monture peu compatissant, il longe la côte, et voit à Larache *«deux bâtiments qui étaient en croisière ; il y avait une corvette et une goëlette : je ne pensais guère que ce serait cette dernière qui me sortirait de cet affreux pays»* (il s'agit donc, selon lui, de *La Légère* – ce qui est douteux, car ce navire est indiqué la veille encore à Cadix. La lettre de Smahia Sumbel fait toutefois bien état de deux bateaux en rade de Larache, mais ne les nomme pas).

Le 7 à la nuit tombante, Caillié entre enfin dans Tanger et s'installe au *fondouk* (caravansérail). Dès le lendemain matin, il part à la recherche du consulat, identifiable grâce aux mâts de pavillon : *«C'était un moment bien critique pour moi ; je n'osais m'adresser aux musulmans, qui n'auraient pas manqué de me demander quelle affaire j'avais avec les chrétiens : s'ils eussent découvert mon intention, je perdais pour toujours l'espoir de revoir ma patrie.»* Lorsque Caillié s'engouffre par une porte entrouverte et qu'une domestique juive appelle le vice-consul, il se croit sauvé. Rien n'est encore gagné pourtant, mais à Tanger sa chance s'appelle Jacques-Denis Delaporte, excellent orientaliste, arabisant spécialiste en langue berbère, un des collaborateurs les plus estimés de la monumentale *Description de l'Egypte*.

Caillié et Delaporte déjeunent ensemble, ce 8 septembre, premier repas occidental depuis des années pour l'explorateur. Les deux hommes s'entretiennent, dans un appartement à l'abri des regards : *«Je compris l'éten-*

Portrait «officiel» de René Caillié (1830) attribué à Amélie Grand-de-Saint-Aubin, déposé en 1919 à la Société de géographie, Paris. Ph. J.-L. Charmet. Né en 1799 à Mauzé-sur-le-Mignon (Deux-Sèvres), René Caillié est mort à Champagne puis enterré à Pont-l'Abbé-d'Arnoult (Charente-Maritime) en 1838.

due des dangers que je courais, aux craintes que M. Delaporte me laissa apercevoir sur les difficultés de me faire sortir de ce pays», «dans la ville peut-être la plus fanatique de toute l'Afrique». Pourtant, le diplomate est contraint de le renvoyer dormir au *fondouk* en attendant de trouver une solution. Caillié tente, le lendemain soir, d'être à nouveau reçu par Delaporte, mais un concours de circonstances fâcheux le fait échouer. Nouvelle tentative, heureuse cette fois, le matin du 10 septembre, *«car l'incertitude dans laquelle j'étais m'était insupportable»*.

Cette fois, une décision est prise : *«M. Delaporte me fixa une heure de la nuit à laquelle je pourrais entrer dans le consulat, n'en plus sortir que pour m'embarquer, et voguer vers l'Europe.»* De retour au *fondouk*, afin de ne pas rendre sa disparition suspecte, Caillié explique à ses voisins musulmans qu'il va partir pour Taone [Ténès, sans doute], sur la route d'Alger. La nuit du 10 au 11 septembre scelle donc son destin et l'aide à traverser le miroir : Caillié peut entrer au consulat par une porte dérobée à l'arrière du bâtiment : *«On me donna une bonne chambre. M. Delaporte me fit apporter sur-le-champ des habits européens, et je quittais avec plaisir les haillons sales qui me couvraient.»* Première nuit dans un lit, nuit insomniaque d'ailleurs, mais en sécurité !

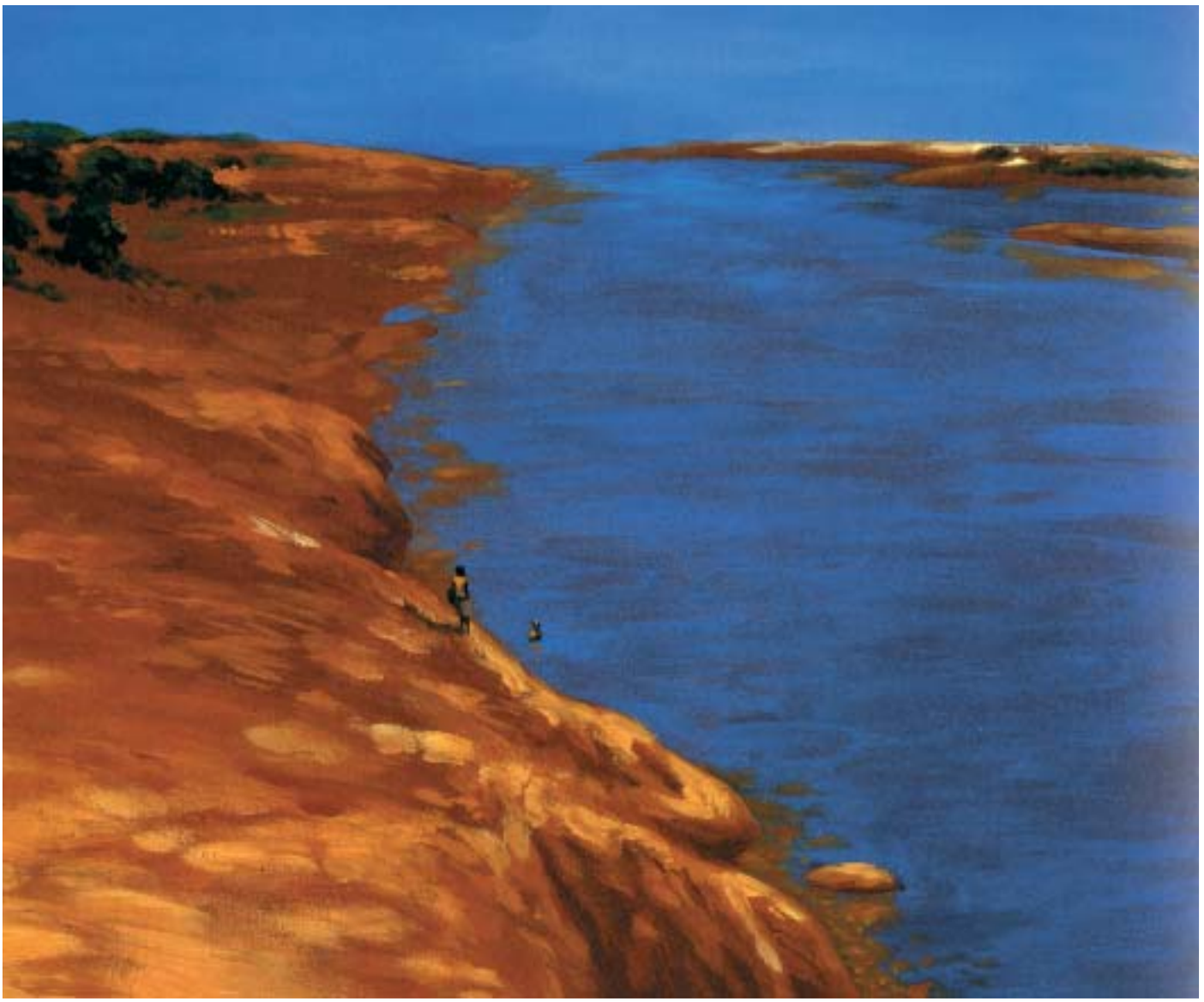
Le séjour secret de Caillié dure du 11 au 27 septembre. Delaporte se montre chaleureux, paternel, généreux, enthousiaste ; alternent conversations, écriture du journal de voyage, bons repas, repos aussi. Un domestique français, *«dans la confidence du secret de ma réclusion»*, tente de circonvenir le voyageur pour qu'il aille vendre un bon prix sa découverte aux Anglais ; il lui annonce 25 000 livres sterling ! Mais Caillié est incorruptible, trop soucieux de rentrer au pays car là est bien le sens profond de son périple : non l'appât du gain, mais la reconnaissance. Il faut donc partir au plus vite vers la France.

«L'excellent M. Delaporte s'empressa d'écrire à M. le commandant de la station française à Cadix», De Luneau, pour obtenir un navire. Tout cela est évidemment classé *top secret*, mais nous connaissons cette lettre *«confidentielle»* du 15 septembre, et son paragraphe liminaire : *«Je me permets de vous écrire la présente confidentiellement parce que de son secret dépend l'existence d'un de nos concitoyens qui, dans le moment actuel, se trouve ici réfugié à la maison consulaire de France.»* Le postscriptum précise : *«J'ai fait part à S. E. le Ministre des Affaires Etrangères de la réclamation que je vous adresse. Je vous supplie de tenir le contenu de la présente secret jusqu'à l'embarquement de notre voyageur. S. E. le Ministre est le seul qui va avoir connaissance de son arrivée et je lui fais la même prière qu'à vous.»* Delaporte a imaginé un scénario : *«M. Caillé prendrait l'accoutrement de matelot ou le travestissement d'officier, il se mêlerait avec les gens d'équipage ou de l'état-major.»* Caillié confirme : *«Le 27 septembre 1828, un peu avant le coucher du soleil, on m'envoya des habits de matelot, pour que je pusse, sous ce déguisement, me rendre à bord sans danger. Un Maure s'informa qui j'étais, disant qu'il ne m'avait pas vu débarquer avec les autres ; le Juif qui m'accompagnait lui répondit que j'étais un Français venant de Tétouân, et que je repassais en France ; il ne dit plus rien.* […] *J'arrivai à bord de la goëlette* La Légère, *avec la fièvre et très souffrant. M. le commandant Jolivet me fit donner tout ce qui m'était nécessaire dans ma situation. Le 28, à six heures du matin, nous fîmes voile par un vent favorable, et, à ma grande satisfaction, nous eûmes bientôt perdu Tanger de vue.»*

Aspect général de Tombouctou d'après le croquis de René Caillié (BNF ms 2621, f. 68).

Petit bâtiment à deux mâts fin et léger, de 50 à 100 tonneaux, rapide et approprié au cabotage, *La Légère* est un navire de guerre battant pavillon blanc (substitué au tricolore en 1814), commandé par le capitaine de corvette René-Marie Jollivet (Caillié écrit fautivement son nom avec un seul l). Il rendra compte, le 9 octobre suivant, au préfet maritime de Toulon, de sa mission : *«Le 27, au jour, je mouillais à Tanger, malgré une mer terrible et un fort vent N.O. qui s'était déclaré dans la nuit. Mes ordres étaient précis et, y allant de la tête de M. Caillié qu'on soupçonnait déjà caché au Consulat.* […] *Dans l'après-midi du 27*[1]*, je parvins, non sans quelque peine, à enlever Monsieur Caillé sous le costume d'un matelot en le faisant passer, à cause de sa triste figure, pour un Français échappé des mains des Algériens.»* A bord, l'explorateur bénéficie d'un traitement de faveur ; il fait partie des *«passagers nourris à la table du Commandant»*, ainsi enregistré sur le rôle

1. Ce témoignage a le mérite de lever toute ambiguïté, le récit de l'intéressé étant flou (et beaucoup s'y tromperont) : l'embarquement a bien lieu la veille du départ, et non à l'aube; c'est donc bien le 27 que Caillié a définitivement quitté le sol africain.



Peinture extraite de *Abdallahi*, bande dessinée de Christophe Dabitch et Jean-Denis Pendanx (Futuropolis, 2006).

Exposition des planches à la bibliothèque municipale d'Angoulême en septembre 2006.

d'équipage (bureau) : *«Caillet. Réné Aug. – Voyageur – Embé à Tanger le 27. 7bre Débé à Toulon le 27.8bre.»* Pour le capitaine Jollivet, ramener Caillié à bon port n'a pourtant pas été une mission mineure. En vue d'une promotion comme capitaine de frégate, il fera plus tard valoir ses bons et loyaux services, parmi lesquels : *«Entre autres missions, j'eus celle fort difficile d'enlever de Tanger le voyageur Caillé revenant de Temboctou.»* (Lorient, 9 juin 1831)
Il faudra encore dix journées de traversée, avant l'arrivée à Toulon le 8 octobre 1828, puis la période obligatoire de quarantaine au lazaret, pour qu'enfin l'explorateur puisse toucher librement la terre ferme, le 26, et rejoindre ensuite la capitale française. Mais déjà, le *Moniteur* du 23 avait annoncé la bonne nouvelle… ■

Alain Quella-Villéger, *René Caillié, une vie pour Tombouctou* (Atlantique, 1999), et «Retour de Tombouctou : René Caillié, de Rabat à Toulon via Tanger» in *Littérature et histoire coloniale* (dir. J. Weber, Les Indes savantes, 2005), article sur ce sujet, avec précisions des sources (Archives du ministère des Affaires étrangères, à Nantes, et Bibliothèque nationale de France, Paris, manuscrits).

ABDALLAHI, LE RÉCIT EN BD

Christophe Dabitch et Jean-Denis Pendanx, respectivement scénariste et dessinateur, ont librement adapté la vie de Caillié dans une bande dessinée : *Abdallahi* (il cachait sa véritable identité sous ce nom). La première partie a paru en février 2006 chez Futuropolis, la seconde est prévue pour novembre prochain. Les auteurs se sont sérieusement documentés, y compris en allant en Afrique. «J'ai été frappé, affirme Christophe Dabitch, par le fait que chacun se construisait une image de Caillié, bien différente selon les époques, et par tous les non-dits de son récit, car l'explorateur parle très peu de lui. Je me suis immiscé dans ces vides pour imaginer son récit intérieur.»
Pendant six mois, Jean-Denis Pendanx a étudié les costumes de l'époque et les lieux avant de prendre ses pinceaux. En effet, les planches de l'album ne sont pas dessinées mais directement peintes à l'acrylique, «pour mieux rendre l'impression de chaleur». Très efficace pour les scènes nocturnes et les longues marches dans le désert. *J.-L. T.*

LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL

L'attirance infinie des solitudes

« Mon père a fait le choix de la liberté.» Ariane Audouin-Dubreuil est fille de Louis Audouin-Dubreuil, qui fut le chef en second des expéditions en autochenille Citroën entre les deux guerres : la première traversée du Sahara (1922-1923), la Croisière noire de l'Algérie à Madagascar (1924-1925) et la Croisière jaune Beyrouth-Pékin (1931-1932). Louis Audouin-Dubreuil, né en 1887 à Saint-Jean-d'Angély, n'était pas destiné aux voyages : après des études à Poitiers et en Angleterre, il intégrait l'entreprise familiale, la maison de négoce d'eaux-de-vie Audouin Frères. Pourtant, enfant, ce «diablotin bouillonnant» avait d'autres rêves. «A sept ans, il a eu la révélation en voyant le nom de la ville de Tombouctou sur la tombe de René Caillié à Pont-l'Abbé-d'Arnoult. "Ce nom devenait pour moi un nom magique", disait-il.» La guerre va modifier le scénario. En 1916, il est envoyé dans le sud tunisien pour constituer un réseau de pistes et d'aérodromes dans le désert. Il y contracte «l'attirance infinie des grandes solitudes».

En 1920, ses expéditions africaines lui ont apporté une certaine notoriété. André Citroën, qui poursuit la mise au point des voitures autochenilles dont il a acquis le brevet auprès de l'ingénieur russe Kégresse, veut le voir. «J'ai retrouvé, sur un petit carnet daté d'octobre 1920, la mention "Kégresse Haardt Citroën".»

La rencontre est décisive : Audouin-Dubreuil est engagé pour seconder Georges Marie Haardt, directeur général des usines Citroën, dans la première traversée du Sahara en autochenille. Le duo ne prendra fin qu'avec la mort tragique de Haardt à Hong Kong, en 1932, à l'issue de la Croisière jaune. «Les missions Citroën n'étaient pas que des exploits mécaniques, souligne Ariane Audouin-Dubreuil. C'était le génie d'André Citroën, qui voulait mettre ses voitures au service de la science et de la culture. Il ne faut pas oublier que les expéditions avaient une dimension économique, humanitaire, anthropologique, ethnologique. Elles réunissaient des scientifiques de haut niveau comme Pierre Teilhard de Chardin qui a participé à la Croisière jaune, et ont rapporté des milliers de documents, films et photos, qui témoignent de civilisations disparues : les sultans noirs du Niger, les négresses à plateau. Les photos qu'ils ont prises des bouddhas de Bâmyân, détruits par les talibans, sont encore utilisées lors d'expositions.»

Ariane Audouin-Dubreuil a écrit trois livres à l'aide des archives de son père. «Il gardait tout.» Elle évoque son père dans les années 1950. «Nous vivions à Paris avec notre mère, lui habitait à Zarzis, dans le sud tunisien, et venait passer les vacances d'été dans "sa grise Saintonge", au château familial de la Laigne près de Saint-Jean-d'Angély. Il introduisait l'avenure dans notre vie. C'était passionnant. Il y avait une grande salle d'Afrique décorée par Iacovleff, le peintre des missions, avec des armes, des objets extraordinaires qui nous fascinaient. Nous organisions des randonnées en 2 CV à travers la Saintonge ; à partir de cartes d'état-major il nous expliquait par exemple qu'à telle heure le soleil couchant va éclairer le porche roman d'Eglises-d'Argenteuil. Jusqu'à sa mort en 1960, il passait l'hiver au cœur du Sahara. Il partait en 2 CV avec sa tente, ses conserves, sa boussole et ses cartes, en dehors des pistes. En passant par les postes français, il annonçait aux officiers que s'il ne donnait pas de nouvelles sous dix jours il fallait partir à sa recherche. C'était encore l'aventure.»

Si aujourd'hui Louis Audouin-Dubreuil est reconnu dans sa ville natale, qui a donné son nom au lycée, cela n'a pas toujours été le cas. «Il était considéré comme un excentrique et un original, se souvient sa fille. Quand il venait sur le marché avec ses shorts et son chapeau mou, et son attitude très vieille France, il paraissait très étrange à la France profonde. J'ai toujours entendu dire "explorateur, ce n'est pas un métier". Et c'est vrai, ce n'est pas un métier, c'est aller à la rencontre des êtres humains.»

Jean Roquecave

Photographie de la Croisière noire, près du lac Tanganyika.

Ariane Audouin-Dubreuil

Ariane Audouin-Dubreuil a publié trois livres chez Glénat/Société française de géographie : *La Croisière jaune, sur la route de la soie* (2002), *La Croisière noire, sur la trace des explorateurs du XIXe* (2004), *La Croisière des sables, sur les pistes de Tombouctou* (2005).

AU MUSÉE

A Saint-Jean-d'Angély, une salle du musée des Cordeliers est consacrée aux expéditions en Afrique de Louis Audouin-Dubreuil. Son autochenille, baptisée le Croissant d'argent, y est exposée ainsi que des dessins de Iacovleff, des objets ethnographiques et des photographies. 05 46 25 09 72

FRANCIS FALCETO

Abyssinie groove

Ancien de l'association L'Oreille est Hardie, à l'origine du Confort moderne, Francis Falceto s'est imposé comme un grand connaisseur des musiques éthiopiennes. Il a créé chez Buda Musique la collection «Ethiopiques» qui compte 21 albums à ce jour.

Francis Falceto

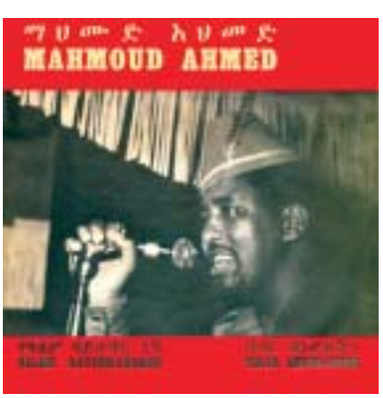
L'Actualité. – **Comment avez-vous découvert la musique éthiopienne ?**

Francis Falceto. – C'est une longue histoire, qui commence à Poitiers et qui n'aurait pas eu lieu sans Bernard Gallodé, le directeur technique du Théâtre de Poitiers de l'époque. Au début des années 1980, Gallodé effectue une tournée en Afrique avec une compagnie de théâtre et, à Addis-Abeba, il achète, par hasard, le disque *Ere Mela Mela* de Mahmoud Ahmed. A son retour, en avril 1984, lors d'une soirée, il passe ce disque. Ce fut un choc. Nous avons tous été subjugués, moi le premier. J'ai alors pris ce disque, j'en ai fait des cassettes que j'ai envoyées à des amis journalistes et critiques musicaux. Tous ont trouvé cette musique magnifique, ce que je savais déjà depuis ma première écoute, et m'ont demandé si j'en avais d'autres à leur faire entendre. Là j'ai compris que cette musique n'était pas connue et que je me devais de creuser la question. Ensuite, tout s'est enchaîné : en octobre 1984, on commence à parler de la famine en Ethiopie, il y avait des concerts de soutien, tout le monde voulait aider ce pays. Donc à L'Oreille est Hardie, on s'est dit que nous aussi on devait faire quelque chose, mais il était hors de question pour nous de faire venir des musiciens éthiopiens gratuitement juste pour faire un concert de charité. Aussi, en avril 1985, on a décidé que je partirais en Ethiopie chercher Mahmoud Ahmed pour le ramener à Poitiers et organiser un concert.

Les Nuits d'Addis-Abeba de Sebhat Guèbré-Egziabhér (Actes Sud, 2004), traduit de l'amharique par l'auteur et par Francis Falceto. Un roman picaresque qui se déroule au début des années 1960.

Votre première impression ?

Avant ce premier voyage, j'étais, à peu près comme tous les Occidentaux de l'époque, complètement ignorant de l'Ethiopie et, en arrivant là-bas, j'ai tout de suite été révolté par le différentiel entre la perception que nous avions de l'Ethiopie et la réalité de ce pays. Ce qui m'a frappé, d'emblée, ce sont les hauts plateaux. L'Ethiopie est un pays de hauts plateaux et pas un désert : les deux tiers de ce pays, grand comme deux fois la France, se situent au-dessus de 2 000 mètres d'altitude. Quant à la famine dont tout le monde parlait, elle n'était pas du tout due à des fatalités climatiques : c'était une famine géopolitique. En effet, l'Ethiopie était en guerre de sécession depuis 1961 suite à la volonté de l'Erythrée de devenir indépendante. Et si on voit dans quel état quatre ans de guerre civile ont mis l'ex-Yougoslavie, imaginez ce que peuvent produire plus de trente ans de guerre en Ethiopie... A la télévision on voyait des images de camps de réfugiés, pleins de poussière, alors on parlait du désert éthiopien, mais c'est faux, ce n'est pas un désert, c'est un cliché. L'Ethiopie, bien au contraire, est un pays verdoyant, rythmé par deux saisons des pluies. Les Ethiopiens étaient mortifiés de la perception que les Occidentaux avaient de leur pays (et ont toujours, je le crains). D'ailleurs je travaille sur un film et je vais commencer par tourner la saison des pluies pour montrer la réalité de ce pays, c'est-à-dire des averses comme on n'en a jamais vu ici.



Comment définir cette musique ?

D'abord, elle est très différente de toutes les musiques africaines que l'on pouvait connaître jusque-là, avec un groove extrêmement particulier, des mélodies très entêtantes, des voix extraordinaires (beaucoup de voix de tête) et des musiques très cuivrées, une vraie mine d'or musicale. L'autre caractéristique est que le texte a une place primordiale : il exprime en quelque sorte l'inconscient du pays. Le talent des chanteurs éthiopiens réside dans leur capacité à dire des choses de manière alambiquée, avec des doubles sens, du poétique, de l'argotique, des jeux de mots. Ils ont même un mot pour dire cela : *sèmenna-wèrq* qui veut dire littéralement cire et or. C'est une métaphore, qui vient de l'artisanat de la fonte à la cire perdue pour signifier qu'il y a un sens cire qui est le sens superficiel et le sens or qui est le sens profond, le plus souvent politique ou sexuel.

Faire connaître la musique éthiopienne a-t-il été facile ?

Non. Quand je suis parti pour l'Ethiopie, j'imaginais passer une semaine là-bas et régler mes affaires. Mais je suis tombé en pleine dictature militaro-stalinienne avec un couvre-feu qui durait déjà depuis plus de dix ans (et qui allait durer encore sept-huit ans). Donc j'étais dans un pays sans vie nocturne, avec des policiers et des militaires partout. J'ai compris que ce ne serait pas simple d'organiser un concert en France. D'habitude, j'allais voir les musiciens, je leur faisais des propositions alors que là il fallait discuter avec le ministre de la Culture, le responsable de la culture du Parti communiste éthiopien, etc. C'était abominable. La tournée de Mahmoud Ahmed que j'avais tenté de mettre en place n'a jamais eu lieu. En 1986, je suis retourné en Ethiopie car le festival d'Avignon voulait présenter Mahmoud Ahmed, mais ce fut un fiasco. Il a fallu, grosso modo, attendre la chute du régime, en 1991, pour pouvoir commencer à travailler sérieusement et à faire venir des artistes.

Propos recueillis par Aline Chambras

BRUNO VEYSSET

photographie les îles du Cap-Vert depuis 2000. Voici deux images (page de droite) de l'île volcanique de Fogo (novembre 2005).

La ruée vers le saphir transforme un village de paysans misérables en ville-champignon, comme un gros bouton de mauvaise fièvre

Par **Pierre D'Ovidio**

Ilakaka

Ville Far West du Sud malgache

La veille, Zôzôly, mon guide dans la réserve d'Isalo, un parc naturel situé dans le sud de l'île, m'avait mis en garde : Si tu veux visiter Ilakaka, fais très attention. Surtout, si on te propose d'examiner des pierres brutes, les saphirs ; tu sais, sur la paume… Dis que ça ne t'intéresse pas ! Tu passes ton chemin. Là-bas, les gens pensent que les étrangers, les Blancs, c'est-à-dire les Vazahas, sont tous acheteurs et tous très riches… Alors, ils montent des combines. Dès que tu t'approches pour regarder, les gens se pressent autour de toi ; ils t'étouffent ; un complice donne un coup dans la main et les pierres tombent. Dans la bousculade, il manque toujours deux pierres. Les plus belles, c'est sûr ! Et toi, tu rembourses ! Cher ! Très cher ! Fais bien attention ! C'est le Far West !

Ilakaka, village perdu de paysans misérables comme il y en a tant et qui alignent les cases branlantes d'une seule pièce, aux parois de bambou et aux toits en feuilles d'arbres du voyageur, le long de la Nationale 7, a changé du tout au tout en 1998. Cette route, qui file vers le Sud depuis Antananarivo, la capitale, jusqu'à Tuléar, ville terminus sur le canal de Mozambique, a vu naître une ville-champignon. Sur terre, les zébus traînent toujours, absorbés dans leur quête mélancolique d'une herbe rare et plus jaune que la paille. Sous terre, sous le sol sablonneux, un des plus importants gisements au monde de saphirs dormait, en l'attente d'un trou, du hasard d'une bonne pioche…

D'une vingtaine d'habitants, le village est passé en quelques années à plus de cent cinquante mille. Par le miraculeux phénomène – la disgrâce ? – de la ruée vers le saphir. Des Malgaches pour la plupart. Paysans faméliques, taxis drivers de Tananarive, serveurs, fonctionnaires sous-payés, sans emplois et aventuriers de tout poil, ont afflué de toute l'île Rouge. Ils ont été suivis, comme par beau soleil l'ombre suit le marcheur, d'acheteurs et de trafiquants venus de toute l'Asie, du Sri Lanka, du Pakistan, de Thaïlande, mais aussi d'Europe, avec les courtiers, joailliers, intermédiaires fumeux, qui précédaient une petite armée de putes, de souteneurs et de truands. Ayant tous en partage cette même fièvre, cette volonté féroce de s'enrichir. Et vite !

Ilakaka, gros bouton de mauvaise fièvre qui ne veut plus guérir, a construit à la hâte des boutiques, des hôtels, des gargotes, des magasins spécialisés dans l'achat de pierres, des cases et des cases, mordant sur la savane, surtout à l'est de la 7… Et même un casino ! Pour que les chercheurs obstinés, devenus heureux découvreurs, puissent claquer leur fric ! Flamber ! Puissent se laver une fois pour toutes de leur sueur, oublier leurs peurs…

Car on vit terrorisé dans la ville du saphir et ses alentours, dans cet espace troué de puits circulaires qui font des cratères lunaires à perte de vue depuis la Nationale. Au début, les paysans, fous de joie, célébraient leurs trouvailles en réunissant les amis, les voisins, dans de grandes fêtes où l'on mangeait de la viande de zébu en buvant du mauvais rhum en petites bouteilles de plastique jusque tard dans la nuit. Jusqu'à ce que les brigands viennent dévaliser, avant l'aube, les convives repus, abrutis d'alcool. Maintenant, les chercheurs heureux se cachent. Ils prétendent être malades, gravement malades, et ils partent vers la ville, Tuléar ou Tana ; en douce… Parfois même de nuit. A la cloche de bois.

On vit aussi dans la peur du «Vaza». La plupart des chercheurs, souvent des paysans, craignant les étrangers, n'osent pas traiter directement avec eux et ils ont recours à des intermédiaires, des hommes et quelques femmes, assis sur la place du marché, avec sur les genoux des plateaux en plastique coloré et une lampe à faisceau laser pour vérifier l'eau des pierres. Des Malgaches, comme eux. En eux, ils ont confiance. Ne parlent-ils pas la même langue ?

Pierre D'Ovidio a été lauréat en 2006 d'une Mission Stendhal accordée par le ministère des Affaires étrangères pour effectuer un séjour à Madagascar. Il doit publier en 2007 un carnet de voyage aux éditions Phébus : *La Nationale 7 coupe le Tropique du Capricorne*.

On vit aussi dans la peur de l'éboulement. Les trous, du diamètre d'un corps, sont creusés jusqu'à 25 mètres dans le sol meuble ; en partent de longues galeries, d'étroits boyaux qui s'effondrent quelquefois, ensevelissant les mineurs. Pas d'étais, peu de lumière, peu d'air…

La seule concession que l'on fait à la «sécurité» dans ces puits et ces galeries obscures taillées à la mesure d'un homme accroupi est la présence – facultative – d'une sorte de rat. Un rat enfermé dans une cage d'osier qui, lorsqu'il s'agite, montre des signes manifestes d'affolement, signale qu'un événement – pas tout à fait inhabituel ! – va se produire. Un éboulement. L'instinct des animaux… Et le mineur tâche de s'extraire de son probable tombeau. Il y réussit parfois. Pas toujours.

La lumière ? Une torche. Bricolée avec une boîte de lait concentré, une conserve de tomate de marque Dana, munie d'une mèche de coton qui trempe dans le pétrole. On ne risque pas le coup de grisou à chercher des saphirs. On ne distingue pas grand-chose, non plus.

L'air ? A des dizaines de mètres sous terre, l'oxygène parvient mal. Un dispositif ingénieux a été mis au point, et je le vois fonctionner à quelques mètres de moi. Un homme, au-dessus d'un puits, gonfle une sorte de très gros ballon de plage en plastique, ou d'énorme sac, comme on en utilise ici pour faire les courses, et, le comprimant entre ses bras, il en chasse l'air dans des conduits, toujours en plastique, qui descendent vers les profondeurs. Un poumon artificiel qui alimente des hommes qu'on hisse à la surface avec un treuil en bois très proche de ceux qu'on pouvait voir au-dessus de nos puits. Ce poumon marche bien, m'assure-t-on.

En tout cas suffisamment pour alimenter le marché en pierres précieuses. Pour attendre la venue des étrangers. D'hommes importants. Tel Werner, un corpulent citoyen helvétique, qui atterrit avec son avion privé tous les mois et qui parcourt Ilakaka en grosse berline américaine, escorté d'une belle escouade de gardes du corps armés. Werner est là, il achète ! La rumeur va vite…

A Ilakaka, la ville saphir, tout est saphir. Les prix sont «saphirs» (on ne produit rien sur place, à peine un peu de maïs, de manioc, l'eau vient de loin…), les putes sont «saphirs» (pas plus belles, mais leurs tarifs…), les permis de conduire sont «saphirs» (quand on a trouvé une pierre, on achète une voiture et on conduit ; forcément, les accidents sont mortels…). Les boutiques de négoce – toutes tenues par des Asiatiques – sont équipées de grilles et surveillées par des gardes, assis en façade, qui posent négligemment leurs armes sur leurs genoux. Le casino, mais je l'ai déjà évoqué… Les Sri Lankais y reprennent d'une main ce qu'ils ont donné de l'autre !

A la sortie, toujours le long de la Nationale 7 et à l'est, coule une rivière ; des familles entières y lavent la terre qui a été remontée à la surface, treuillée dans des paniers de raphia tressé. La matinée sera-t-elle heureuse ? Alors que nous nous éloignons, nous sommes arrêtés à Ankatsakatsa par un barrage de militaires et de policiers. Mon guide doit les suivre au commissariat. Un problème de papiers du véhicule ? Une histoire trouble de bakchich ? Il se dit que les forces de l'ordre n'aiment guère s'aventurer à Ilakaka… ■

Pierre D'Ovidio

Lessive du saphir dans la rivière Ilakaka.

L'historienne rochelaise Claire Lambert mène, depuis plusieurs années, des recherches sur l'immigration rétaise vers le Canada aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles

Par **Mireille Tabare**

Canadiens de l'île de Ré

Qui étaient ces pionniers de l'aventure américaine ? Quelles motivations ont poussé ces habitants de l'île de Ré à quitter leur sol natal et à traverser l'Atlantique pour aller s'installer dans une contrée inconnue et réputée inhospitalière ? C'est à ces questions que Claire Lambert a tenté de répondre, d'abord au travers d'une première étude réalisée en 1999 et consacrée aux émigrants canadiens du XVII^e^ siècle originaires de la paroisse de Saint-Martin-de-Ré, puis en élargissant aujourd'hui le champ de ses investigations à toutes les communes de l'île, dans le cadre de sa thèse de doctorat. Dans un premier temps, Claire Lambert a consulté les archives canadiennes – très bien conservées, numérisées et synthétisées – et identifié sur la période concernée un groupe de 260 migrants – 211 hommes et 49 femmes – originaires de l'île de Ré. *«La localité d'origine des émigrants,* dit-elle, *est connue grâce aux indications portées sur les contrats d'engagement, sur les contrats de mariage – la plupart avaient moins de 25 ans et se sont mariés rapidement après leur arrivée – ou encore dans les registres d'admission à l'Hôtel-Dieu.»*

L'historienne s'est ensuite attachée à remonter aux sources en France, au travers des actes notariés et registres paroissiaux réunis aux archives départementales de La Rochelle, afin de reconstituer la vie des immigrants et de leur famille dans leur milieu d'origine. *«On constate d'abord que le statut des candidats au départ est très divers. On trouve ainsi des engagés, des soldats, des matelots, des passagers libres, souvent en famille, et des Filles du roi. Les proportions varient d'un siècle à l'autre. Au XVII^e^ siècle, ce sont surtout des engagés, des familles et des Filles du roi, dont on favorise le départ et l'établissement dans le cadre de la politique de peuplement de la nouvelle colonie. Au XVIII^e^ siècle, où les tensions s'accroissent avec les Anglais, le gros du contingent est constitué de soldats et de matelots.»* La répartition des émigrants selon leur paroisse d'origine, quand elle est précisée, semble le reflet de la diversité du peuplement dans l'île. Ainsi, 62 migrants sont originaires de Saint-Martin, 48 de La Flotte… et seulement 6 de Loix. Dans la moitié des cas, il a été possible de retrouver les parents de ces migrants. L'analyse de ces données révèle une grande diversité au niveau des richesses et de la profession du père. Laboureurs, vignerons, tonneliers, artisans, marchands, le milieu professionnel est lié majoritairement à la viticulture et au négoce. *«Sur les raisons qui ont pu inciter ces jeunes Rétais à quitter leur île, on peut imaginer que certains ont été poussés par une réelle situation de pauvreté, d'autres par l'impossibilité de s'établir sur une terre – du fait de la saturation de l'espace agricole insulaire – ou de contracter un mariage, quelques-uns enfin par le pur attrait du voyage et de l'inconnu.»*

Claire Lambert continue en parallèle à explorer les archives canadiennes pour rassembler des éléments sur la vie de ces émigrants en Nouvelle-France. Domestiques, charpentiers, tonneliers, soldats, matelots, les nouveaux arrivants exercent des métiers variés. Avec le temps, leur situation professionnelle évolue et certains acquièrent une terre qu'ils cultivent en complément. *«J'ai pu également retrouver les actes de mariage de plus de la moitié des 260 émigrants, et des traces de sépulture pour 40 % d'entre eux, ce qui permet d'affirmer qu'au moins la moitié ont fondé une famille et fait souche dans la colonie.»* Avec l'achèvement du dépouillement des archives en France, l'historienne sera en mesure d'établir une notice biographique pour chaque migrant, et de dresser un tableau synthétique de la situation sociale et économique de leurs familles. *«En croisant ces résultats avec les données issues des archives canadiennes, on verra peut-être émerger certains caractères spécifiques à l'immigration rétaise. Il serait intéressant aussi de pousser plus loin l'étude, pour comparer les destins, au sein d'une même famille, de ceux qui sont restés et de ceux qui ont fait souche au Canada.»* ■

Archives départementales de la Charente-Maritime

Le port de Saint-Martin-de-Ré en 1776.

MARTIN ET JACQUES CHEVALIER

Chemins de vie de La Flotte à Trois-Rivières

« Les recherches au travers des archives réservent parfois des surprises passionnantes, raconte l'historienne Claire Lambert. C'est l'exemple des frères Martin et Jacques Chevalier, originaires de La Flotte-en-Ré, pour lesquels je ne disposais, au départ, que d'un contrat d'engagement pour trois ans en Nouvelle-France, passé en avril 1665 à La Rochelle. J'ai retrouvé ensuite la trace des deux frères dans la colonie, en 1666 – où ils étaient domestiques chez un écuyer, capitaine de garnison à Trois-Rivières.

Puis j'ai retrouvé dans les archives françaises le contrat de mariage des parents – Martin Chevalier, laboureur, et Jeanne Texier – passé à La Flotte en 1634, les actes de baptême des huit enfants – dont celui de Martin en 1637 et de Jacques en 1643 –, ainsi que l'inventaire après décès du grand-père paternel Nicolas en 1621, ces actes révélant le statut très modeste de la famille.

Coup de théâtre ! En poursuivant mon enquête dans les archives, j'ai découvert le contrat de mariage, daté de 1682, d'une certaine Renée Chevalier «fille de Martin, absent et dans les îles d'Amériques depuis 18 ans». Martin, quand il est parti, était donc marié ! Effectivement, en remontant la piste, j'ai trouvé le contrat de mariage de Martin Chevalier et Suzanne Huguet, mariés en 1659 à La Flotte. Apparemment, Martin, une fois installé au Canada, n'a pas gardé de contacts avec sa famille. On dispose de peu d'informations sur sa vie, on sait qu'il ne s'est pas remarié, et qu'il est décédé en 1681 à Champlain.

Après avoir été domestique, son frère Jacques s'est installé comme maître charpentier à Champlain. Il a acquis une terre à Batiscan en 1683, et est décédé en 1687. Jacques ne s'est jamais marié.

Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir d'un simple contrat d'engagement, il a été possible de reconstituer des parcours de vie, et de rassembler nombre d'informations sur la parenté et sur le niveau de vie familial. Cet exemple illustre aussi le destin des émigrants de condition modeste. Domestiques à leur arrivée dans la colonie, ils ne se sont guère enrichis, ont travaillé dur pour acheter un lopin, et n'ont pas trouvé femme.»

Deux colons français de Cap Tourmente assassinés en 1618 par des indigènes

Par **Alberto Manguel** Traduit de l'anglais par **Christine Le Bœuf**

Samuel de Champlain, détective

Champlain, le *«point de départ du Canada»*, ainsi que l'appelait l'historien Marcel Trudel, apparaît dans ses propres écrits comme un personnage quelque peu pesant et grave. En comparaison avec d'autres explorateurs, il semble n'avoir eu ni l'imagination d'un Cartier ni l'intelligence d'un Bougainville, et ses journaux et chroniques ont quelque chose d'un devoir d'écolier consciencieux. Néanmoins, presque contre sa nature, on découvre de temps en temps sous sa plume de curieuses petites vignettes, des épisodes qui n'ont rien à voir avec la sécheresse habituelle de son ton narratif. Comme si certains événements, certains paysages, certaines rencontres avaient exigé, pour se laisser raconter, un style différent, un style dont Champlain lui-même ne paraît pas conscient, comme si la région explorée présentait à l'explorateur venu d'ailleurs non seulement les biens commerciaux qu'on l'avait envoyé chercher – bois, cuivre et fourrures – mais aussi des histoires étranges et des drames singuliers dont il se faisait un devoir de rendre compte tout en restant insensible à leurs significations possibles. Cartographe plus qu'historien, voyageur dans l'espace, non dans le temps, Champlain est plus attentif au *où* qu'au *quoi* et donne ainsi naissance à la tradition (encore bien vivante) selon laquelle le Canada est un pays qui a trop de géographie et pas assez d'histoire.

Un exemple parmi de nombreux autres : un roman policier. En été 1618, Champlain arriva en tournée d'inspection à la colonie de Cap Tourmente, non loin de la ville de Québec, et apprit que deux ans plus tôt, peu après sa visite précédente, deux colons français qui avaient disparu depuis plusieurs mois avaient été retrouvés brutalement assassinés. *«Il est presque impossible d'en tirer la vérité*, écrivit-il consciencieusement dans son Journal, *tant à cause du peu de tesmoignage qu'on en peut avoir eu, que par la diversité des rapports qui s'en sont faits, & la plus grande partie d'iceux par présupposition, mais du moins en rapporteray-je en ce lieu, suivant le récit du plus grand nombre, plus conforme à la vérité, & que j'ay trouvé estre le plus vray semblable.»*

Le sieur du Parc, commandant par intérim de la colonie, avait accordé ses faveurs à deux indigènes, suscitant la jalousie de l'un des colons français, de son métier serrurier. Furieux qu'on lui «préfère un sauvage», le serrurier accula l'un des indigènes, le battit, l'insulta et engagea ensuite ses camarades à en faire autant. Quelque temps après, le serrurier et un ami, Charles Pillet, *«de l'isle de Ré»*, décidèrent de partir à la chasse, en couchant à la belle étoile pendant plusieurs nuits. Ils ne revinrent jamais. Beaucoup plus tard, on découvrit leurs corps émaciés et sans vie, liés ensemble à l'aide d'une corde à laquelle avaient été attachées de grosses pierres, à une vingtaine de pas du bord de l'eau, en pleine forêt.

Ayant examiné les corps, les autorités imaginèrent un scénario possible. D'après les indices, à leur arrivée en canoë sur l'île d'Orléans, les deux hommes avaient été attaqués à coups de bâtons, de couteaux et de flèches. Leurs corps avaient alors été liés ensemble, lestés de pierres et jetés dans le fleuve. Inexplicablement, l'eau avait rejeté les cadavres sur le rivage et quelque chose ou quelqu'un les avait traînés vers l'intérieur des terres. L'indigène insulté était naturellement le principal suspect, mais un deuxième indigène fut accusé aussi d'avoir participé au crime.

A l'arrivée de Champlain, un procès eut lieu selon la coutume française. Après que l'accusation eut rappelé à la Cour que les indigènes avaient trahi les liens

Alberto Manguel a publié récemment *Un amant très vétilleux* et *Un retour* chez Actes Sud, *Pinocchio & Robinson* aux éditions de L'Escampette.

d'amitié et de loyauté censés les lier aux Français, le père du premier indigène se leva et prit la parole. Il expliqua que son fils avait sans doute commis le meurtre mais que ce n'était qu'un *«jeune fol et inconsidéré»*, et qu'il avait certainement agi sans préméditation, emporté par la passion de la vengeance. Mystérieusement, le plaidoyer du père convainquit le tribunal. Champlain raconte dans son *Journal* que, bien que l'accusé fut jugé coupable, on décida de remettre sa vie entre les mains de son père, afin que le vieil homme puisse lui apprendre à devenir un bon serviteur de la France.

En tant qu'intrigue policière, l'histoire reste peu satisfaisante sur bien des points. Y avait-il eu deux meurtres ou un seul ? Qui avait traîné les corps sur la terre ferme et pourquoi ? Quelles étaient les causes exactes de la jalousie du serrurier ? Y avait-il d'autres suspects ? Le compte-rendu par Champlain de la décision du tribunal sent la morale à bon marché et la politique douteuse, et rend la loyauté des indigènes envers la France (et envers Champlain) plus importante que la seule justice – si c'était de justice qu'il s'agissait. Il semble évident que Champlain ne souhaitait pas continuer une chaîne d'insultes et de vengeances qui risquait de se prolonger sans fin dans l'avenir. Manifestement, la stabilité (ou tout au moins une stabilité temporaire) était ce qu'il désirait le plus.

Mais, cependant, l'histoire n'est pas conclue. Peut-être possède-t-elle un choix de solutions possibles que Champlain (n'étant guère versé dans l'art du roman policier) n'a pas envisagées. Peut-être ne raconte-t-elle qu'un aspect des événements, l'autre, caché, relatant la vie de la victime, le mystérieux serrurier, colon insatisfait venu de la Vieille France, incapable après tant d'années de réaliser son rêve américain. Peut-être les indices étaient-ils tous là, les acteurs prêts à parler, le drame prêt à se dévoiler, mais Champlain, qui n'avait d'yeux que pour les cartes et les intrigues politiques, n'avait pas su les voir. Ou peut-être cette histoire, de même que le jugement officiel, n'était-elle en réalité qu'un avertissement. Peut-être était-elle advenue pour des raisons littéraires : afin d'apprendre à Champlain que l'histoire, tels les fleuves et rivières dont il traçait si méticuleusement le cours, ne s'écoule pas dans un sens clair, évident, raisonnable et sans équivoque. ■

Iroquois allant à la Découverte, gravure aquarellée de J. Laroque, extraite de l'*Encyclopédie des voyages* de Jacques Grasset de Saint-Sauveur, 1795-1796. Collections du Musée du Nouveau Monde, à La Rochelle.

J + M Photographes

Parcours de l'anthropologue Marie Mauzé dans les sociétés de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Potlatch chez les Kwakwaka'wakw

Originaire de Romagne dans la Vienne, Marie Mauzé est une spécialiste des sociétés amérindiennes de l'Amérique du Nord, en particulier des Kwakwaka'wakw de la Colombie britannique. Directeure de recherche au CNRS, elle est membre du Laboratoire d'anthropologie sociale, créé en 1960 par Claude Lévi-Strauss, une unité mixte de recherche du CNRS, de l'Ecole des hautes études en sciences sociales et du Collège de France.

L'Actualité. – Qu'est-ce qui vous a amenée du collège de Civray à l'anthropologie sociale des Amérindiens ?

Marie Mauzé. – Au collège de Civray, je faisais de l'anglais et de l'allemand. Pour étudier aussi le russe, je suis venue au lycée Victor-Hugo de Poitiers où j'ai passé mon bac en 1970. Je voulais devenir interprète mais, suite à un drame familial, il m'était impossible d'aller étudier à Paris, alors je me suis inscrite en fac d'anglais à Poitiers. J'ai eu la chance d'avoir Barry Hughes comme professeur. En fait, j'étais davantage intéressée par la civilisation américaine – on parlait beaucoup à l'époque du Black Power et des revendications indiennes – que par la langue elle-même. En 1974, grâce aux échanges entre l'Université de Poitiers et l'Oregon State University, j'ai pu partir aux Etats-Unis pendant cinq trimestres. Avant mon départ, j'avais découvert dans un livre des reproductions d'objets de la côte nord-ouest qui m'ont fascinée. J'ai donc décidé d'étudier l'anthropologie en Oregon et à mon retour en France j'ai poursuivi mon cursus à l'Université de Paris VII où enseignait Robert Jaulin. Pour payer mes études, j'étais maîtresse d'internat à Châtellerault puis à Poitiers, au lycée Victor-Hugo.

Après mon DEA (sous la direction de Jean Malaurie), j'ai obtenu une bourse du Conseil des arts canadiens. Je n'ai pas eu vraiment le choix de mon terrain chez les Kwakwaka'wakw. On m'a déconseillé d'aller plus au nord en raison de l'isolement des villages et des conditions de vie rudes (violence domestique, alcoolisme). Ainsi, par l'intermédiaire du Département des affaires indiennes, j'ai été accueillie dans un groupe méridional des Kwakwaka'wakw, à Cape Mudge sur l'île de Quadra. L'époque était favorable puisque venait de s'ouvrir un musée destiné à conserver les objets cérémoniels confisqués en 1922 par le gouvernement canadien, la Potlatch Collection. En outre, les Indiens – je devrais dire les Premières nations – souhaitaient qu'on mène des recherches sur leur histoire.

Après l'expérience avec Jean Malaurie, j'ai cherché un autre directeur de thèse mais les nord-américanistes sont très peu nombreux en France. Une amie de Poitiers, l'anthropologue Suzanne Lallemand, m'a recommandée auprès d'un de ses collègues africanistes du Laboratoire d'anthropologie sociale, Michel Izard, qui m'a conseillé de rencontrer Claude Lévi-Strauss. Etant à la retraite, il ne pouvait diriger ma thèse. Finalement, c'est Michel Izard qui a dirigé la thèse que j'ai soutenue en 1985, publiée en 1992 sous le titre *Les fils de Wakaï. Une histoire des Lekwiltoq*. En 1986, j'entrais au CNRS et au Laboratoire d'anthropologie sociale.

Qui sont ces fils de Wakaï qui pratiquaient le potlatch, cérémonie qui fascinait Georges Bataille ?

Les Kwakwaka'wakw étaient organisés en sociétés très hiérarchisées, avec des nobles, des gens du commun et des esclaves. Grâce à la pêche, ils se sont intégrés à l'économie globale mais, au contact des Blancs, les populations ont été ravagées par les maladies. La mort d'un grand nombre de nobles a provoqué une désorganisation de la structure sociale traditionnelle et des luttes pour obtenir les positions sociales vacantes. Ainsi, le potlatch est une cérémonie qui réunit des témoins pour valider des prérogatives, des noms, des

Mât héraldique à Alert Bay, Musée U'mista Cultural Centre. Ph. M. Mauzé.

positions au sein de la hiérarchie. En signe de défi, des biens sont distribués en grande quantité aux invités, d'autres sont détruits. Georges Bataille était fasciné par cet échange limite – don et destruction –, par cette économie de la consumation, mais c'est une vue littéraire qui ne correspond pas à la réalité.
Le gouvernement canadien a interdit le potlatch en 1884 mais sa pratique a perduré en dépit de l'interdiction jusqu'en 1921. Cette année-là, les participants d'un grand potlatch sont arrêtés. Pour ne pas aller en prison, ils abandonnent environ 450 objets cérémoniels, qui constituent désormais la Potlatch Collection. Ces objets ont été restitués en 1978 et en 1988, et réunis dans deux musées, à Cape Mudge et Alert Bay.

Comment avez-vous été amenée à reconstituer l'itinéraire d'une coiffure kwakwaka'wakw de la collection d'André Breton ?

André Breton avait acheté cette coiffure cérémonielle en 1965 à Jacques Kerchache. Rappelons que les surréalistes ont construit une relation imaginaire très forte avec l'art et les récits mythologiques de la côte Nord-Ouest et de l'Alaska, qu'ils jugeaient moins religieux que l'art africain. Ils avaient constitué des collections relativement importantes lors de leur exil américain de 1941-1944 qu'ils ont rapportées en France. En tout cas, Kerchache, qui souhaitait voir l'objet exposé parmi les chefs-d'œuvre du Pavillon des Sessions au musée du Louvre, m'a demandé en 1998 de l'examiner. Et j'ai découvert que son origine posait problème : l'objet avait été «soustrait» de la Potlatch Collection en 1922 par un policier indélicat puis vendu à un collectionneur américain, George Heye, fondateur du Museum of the American Indian, à New York. J'ai donc recommandé au comité d'acquisition de la mission de préfiguration (du futur musée du Quai-Branly) de ne pas en faire l'acquisition pour le Louvre ; puis, à la suite d'un dossier que j'avais constitué sur l'histoire de cet objet début 2003 quelques mois avant la vente Breton, Aube Elléouët, la fille d'André Breton, a décidé de restituer la pièce. Ainsi, en septembre 2003, j'ai accompagné, avec d'autres amis, Aube et sa fille, Oona, au U'mista Cultural Centre d'Alert Bay. Une cérémonie de restitution a été organisée au cours de laquelle Aube a reçu le nom U'ma qui signifie «femme noble» en kwakwala.

L'anthropologue peut avoir mauvaise conscience ?

On ne fait plus d'anthropologie comme pendant la période coloniale, ni même comme il y a trente ans. On doit travailler avec les communautés et offrir le résultat des recherches, ce qu'on appelle le «rapatriement du savoir». C'est un travail exigeant et difficile à mener. Imaginez qu'un anthropologue vienne vous poser toutes sortes de questions sur votre famille, sur tout ce qui fait votre culture ancestrale… Pour ma part, j'en serais incapable au-delà de mes grands-parents.
Chez les Kwakwaka'wakw, j'ai participé à l'élaboration d'une mémoire locale et désormais mes travaux sont utilisés dans le processus de négociation des traités. Et récemment, ils ont été produits lors d'un procès qui opposait deux groupes Kwakwaka'wakw au sujet d'un litige de droit de propriété sur une réserve. ■

Marie Mauzé et Marine Degli, *Arts premiers. Le temps de la reconnaissance*, Découvertes Gallimard/Réunion des musées nationaux (nouvelle édition juin 2006).

Masque des Indiens Nuu-chah-nuulth (Nookta), île de Vancouver, côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Bois et pigments, restes de touffes végétales. Collections du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle (H. 2224). Acquisition en 1952. Ce masque est montré dans un rituel initiatique appelé loqwona au cours duquel est mis en scène l'enlèvement d'un novice par un loup qui lui inculque des savoirs ancestraux.

Le chef Bill Cranmer tenant la coiffure cérémonielle, Andrea Sanborn, directeur de U'mista Cultural Centre, et Aube Breton-Elléouët. Alert Bay, 21 septembre 2003. Photo Pierre Amrouche.

L'odyssée de Madame Langlet-Dufresnoy

En 1836, il y avait à Melle un huissier, du nom d'Alexandre Dufresnoy, et cet huissier s'ennuyait. S'ennuyer à Melle ! Sa jeune épouse de 16 ans, M^lle^ Langlet, originaire de Saint-Jean-d'Angély, ne comprenait pas cette dépression jusqu'au jour où son mari finit par lui en révéler l'origine. Il avait beaucoup lu, souhaitait partir au Brésil et y devenir chercheur d'or et de diamants. «Au Brésil ? Chercheur d'or et de diamants ? Mais vous êtes fou, Alexandre», répondit à peu près son épouse…

En Amérique du Sud : *Le Tour du monde en famille. Voyage de la famille Brassey*, Mame, 1885.

«Non. Pourquoi donc serais-je fou ? Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux.»
Et Maître Dufresnoy expliqua que certaines provinces du Brésil étaient gorgées d'or et de pierres précieuses. Et que dans l'une d'elles, se trouvait une ville, précisément appelée la Diamantine, en raison de l'abondance de ses mines de pierres précieuses. Et il conclut en disant quelque chose comme : «Quand nous aurons amassé suffisamment d'or, et cela ne devrait pas être très long, compte tenu des informations qui me sont parvenues, nous reviendrons en France où nous vivrons paisiblement de nos rentes.»
A cette époque lointaine, une femme devait suivre son mari, quoi qu'elle puisse en penser. En pleurant, Madame Langlet-Dufresnoy quitta donc Melle pour le Brésil. Les époux Dufresnoy débarquèrent à Rio de Janeiro, fin août 1837. Le voyage avait été pénible, en raison du mal de mer, qui ne les avait pratiquement pas quitté. L'arrivée le fut également. M. Dufresnoy tomba aussitôt gravement malade.
Quatre mois plus tard, les époux purent néanmoins vendre les marchandises qu'ils avaient apportés de France, pour assurer leur installation. Il y avait peu de marchandises de qualité à cette époque. Leur bénéfice fut donc substantiel.
En attendant le moment du départ pour la Diamantine, ils le réinvestirent en achetant, à quelques lieues de Rio, une plantation de café négligée depuis quelques années. Pour la remettre en état, M. Dufresnoy qui, en sa qualité d'ancien huissier à Melle, se connaissait en hommes, confia sa bourse à un compatriote. Il avait pour mission d'aller à Rio acheter une vingtaine d'esclaves. Huit jours plus tard, il n'était pas rentré. M. Dufresnoy décida d'aller à Rio voir ce qui se passait. Nul ne l'y avait vu, sauf le chancelier du consulat de France, qui lui avait donné quatre jours auparavant son passeport pour la France sur un navire parti l'avant-veille… «Pour tout dire, dit-il, j'ai été soulagé qu'il reparte et qu'aucun compatriote ne se soit fait connaître avant son départ pour se plaindre de lui ! Car cette canaille est bien connue ici pour ses escroqueries et abus de confiance.» Que faire ? Au bout de quelque temps de réflexion, M. Dufresnoy trouva la solution de ses déboires. Ils laisseraient leur propriété à la garde d'un esclave, en attendant des jours meilleurs. Ils vivraient de ses talents de chasseur. Il savait qu'il y avait un marché pour les bêtes exotiques, à destination de l'Europe. Chasseur spécialisé, il tua donc oiseaux et bêtes exotiques, insectes, que sa femme empaillait ou conservait pour les vendre une fois par mois à des intermédiaires en relation avec les musées étrangers.
La fortune revenait quand M. Dufresnoy tomba à nouveau malade, pour avoir trop

travaillé. Le médecin qui le soignait lui déconseilla la poursuite de son activité. «Mais qu'allons-nous faire ?» s'exclama M. Dufresnoy. «Changer d'air. Et trouver une activité sédentaire», dit le médecin.
M. Dufresnoy trouva cette activité sédentaire à Ubatuba, un minuscule port situé à cent lieues de Rio de Janeiro. L'ex-huissier y devint cafetier tandis que sa femme ouvrait un magasin de modes.
Les époux Dufresnoy prospéraient à Ubatuba, quand, remonté à bloc, M. Dufresnoy se souvint qu'il était venu de Melle au Brésil pour faire fortune. C'était le moment ou jamais d'aller à la conquête de l'or et des pierres précieuses de la Diamantine. Au bout de quelque temps, pour ne pas mettre en danger sa vie conjugale, parce qu'elle aimait son mari, et que de toute manière, à cette époque, une femme devait suivre son mari, quoi qu'il lui en coûtât, Madame Langlet-Dufresnoy céda. Ils prirent donc la direction de Sao Paulo, pour rejoindre la Diamantine. Ils y arrivèrent le 6 décembre 1843, après deux ans de déboires. Ils n'étaient pas seuls. Leurs fonds étaient si bas et les difficultés prévisibles si importantes qu'ils avaient du s'associer avec d'autres Français.
Ils étaient épuisés physiquement et moralement, mais M. Dufresnoy était enfin arrivé là où le conduisaient ses rêves mellois. Cinq mois plus tard, après avoir effectivement trouvé quelques diamants, il mourait des fièvres. En fait, comme beaucoup, il avait passionnément cherché son cimetière…
Quand elle reprit ses sens quelque temps après, car elle avait été également entre la vie et la mort, Madame Langlet apprit tout

à la fois le décès de son mari, celui de la plupart de leurs associés et le départ des survivants. Elle était seule, dans une province lointaine et sauvage du Brésil. Après une forte dépression, elle décida de revenir à Rio de Janeiro par Couyaba, puis de là de prendre la route de Saint-Jean-d'Angély, d'où elle était partie, plus de sept ans auparavant, pour Melle.

Tel celui d'Ulysse, son retour fut épique et plein de remords comme d'incertitudes. En effet ce n'est qu'en septembre 1852 qu'elle revit sa ville natale. Entre temps, elle s'était arrêtée un an et six mois à Couyaba, où elle était devenue couturière, chapelière et empailleuse, sept mois au Parra où elle avait exercé les mêmes activités et exploité un petit magasin de modes, trois ans à Fernambouc. Elle avait fait de bonnes affaires et presque décidé en définitive d'y rester quand, le 2 février 1849, la révolution éclata. De là elle partit pour Bahia. Elle y avait contracté la fièvre jaune puis, à peine rétablie, le choléra. Du coup elle s'était embarquée le 22 juin 1852 pour Le Havre.

Cependant à Saint-Jean-d'Angély, à la différence d'Ulysse, nul ne l'attendait. Et pour cause. Son père, sa mère, un frère et une sœur étaient morts. Après quinze ans de voyage, Madame Langlet-Dufresnoy revenait plus pauvre qu'elle n'était partie et après avoir perdu tous ceux qui lui étaient chers.

«Amer savoir celui qu'on tire du voyage», dit Baudelaire. C'est bien ce qui transparaît de l'ouvrage que Madame Langlet-Dufresnoy publia à compte d'auteur à Bordeaux en 1861, en l'intitulant *Quinze ans au Brésil ou Excursion à la Diamantine*. D'autant qu'elle n'a pas le talent d'Homère et que son Odyssée, telle qu'elle la raconte est confuse, incomplète (volontairement sûrement pour certains épisodes de sa vie où des tritons inconnus ont dû la retenir) et paraît avoir été imprimé sans la moindre relecture. Mais on y sent bien en creux l'amour de Melle que nul, j'en conviens, n'a jamais quitté qu'à regret…

Jean-Paul Bouchon

1777, Pierre Durousseau découvre l'Amérique

Mai 1776. Les Américains insurgés contre la tutelle anglaise cherchent en France une aide militaire, en hommes et matériels. Un certain Silas Deane, patronné par le comte de Broglie, marquis de Ruffec, se déclare chargé de cette mission. Par l'intermédiaire du comte de Broglie, Pierre Durousseau de Fayolle, capitaine d'infanterie, un petit noble originaire de Saint-Saviol (Vienne), entre en relation avec le recruteur. L'impression qu'il produit est favorable. Il obtient le grade de lieutenant-colonel de l'armée américaine. Il ne reste plus qu'à aller l'étrenner là-bas, en Amérique.

Après un faux départ au Havre, Durousseau prend, début 1777, la route de Royan et de l'estuaire de la Gironde. C'est à Bordeaux que se prépare en définitive le navire pour l'Amérique, baptisé la *Victoire*. Parti le 26 mars, il accoste le 12 juin dans le port de Georgetown. L'accueil est glacial. Les volontaires français doivent se débrouiller pour rejoindre Philadelphie où siègent le Congrès et l'état-major rebelle.

La route à travers la Caroline du Sud s'avère exécrable. Mais le pire, ce sont les Américains. Sans rien connaître à la guerre, ils prétendent tous être en mesure de la gagner. Seuls. Etonnant pays, en vérité.

Durousseau, qui ne tient plus en place et précède ses compagnons, arrive à Philadelphie le 6 août après avoir traversé sous la chaleur six cent milles de forêts. La capitale lui paraît d'emblée sinistre, avec ses rues larges et tristes, ses maisons basses. Impression confirmée par la réception du Congrès. Il refuse de valider les offres de Silas Deane ! Il aurait outrepassé ses pouvoirs en les recrutant. Tout ce qu'il accorde, c'est un billet de retour gratuit par Boston…

Souhaitant ne pas s'attarder davantage, Durousseau prend la route de Boston le 14 septembre. L'humeur est désastreuse et sa vision du paradis démocratique s'en ressent. Des deux Jersey, du Connecticut et de la Nouvelle-Angleterre, il ne voit que les mauvais chemins qu'il emprunte.

Arrivé à Boston le 6 octobre, Durousseau s'y trouve toujours dix mois plus tard, faute de navire, quand une occasion de s'insérer dans l'armée américaine se présente. En effet, le roi de France a finalement reconnu la République américaine et lui a envoyé une flotte commandée par l'amiral d'Estaing. Une opération combinée sur Newport, a été convenue avec l'armée du général Sullivan. Il la rejoint comme volontaire bénévole. Malheureusement l'opération rate. Ecœuré par ce qu'il a vu («les généraux américains n'ont nulle idée, ni plan, ni ordre, note-t-il dans ses carnets. Ainsi tout va-t-il à la diable») et sûr désormais qu'il n'a pas d'avenir avec ces incapables prétentieux («ils n'ont nul égard pour les Français qui ont du talent et des connaissances»), Durousseau revient à Boston, en se promettant de ne pas laisser passer la première occasion de départ.

Le moment du retour sonne le 28 octobre suivant. Après un séjour à la Martinique et quelques déboires supplémentaires, il débarque enfin à Lorient vers la fin d'avril 1779, bien décidé à ne plus entendre parler de l'Amérique et des Américains.

L'année 1780 l'y retrouve pourtant. La Fayette l'a persuadé de l'accompagner à nouveau en Amérique. Bien à tort. Sans que l'on en sache les causes, il meurt à Boston le 26 juin 1780.

J.P. B.

On peut retrouver le *Journal d'une campagne en Amérique* de Pierre Durousseau de Fayolle dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (MSAO, série 2, 1901). L'aventure méconnue de cette première expédition a par ailleurs été examinée en détail par M. Bernard de Larquier dans *La Fayette, usurpateur du vaisseau «la Victoire»* (Surgères, 1987). L'ouvrage, très documenté, dont La Fayette ne sort pas grandi, est passionnant.

CLAUDE MARGAT

D'abord voyager en soi-même

A nos questions sur ses voyages, en Chine notamment, l'écrivain Claude Margat répond par une longue lettre.

Voici, en quelques mots, ce que signifie voyager pour moi. Une façon avant tout d'entrer dans un certain silence, comme jadis le célèbre Chu Ta qui, afin de ne pas se laisser distraire de ce qu'il se proposait d'observer, s'accrochait autour du cou un écriteau sur lequel se trouvaient inscrits les idéogrammes «sourd-muet». C'est toujours l'intensité de ce silence reconquis que je ressens chaque fois que je repense aux grands voyages que j'ai pu faire. Le silence pur et simple de l'observation stupide est pour moi un véritable enchantement car il me permet d'échapper au déversement de paroles inutiles que l'on alimente au cours de chaque journée. En nous plongeant dans l'illusion de la réalité, les mots nous font en effet oublier l'aspect profondément aléatoire de notre séjour terrestre en même temps que notre condition de nomades naturels. Ce que j'aime par-dessus tout dans les grands voyages c'est qu'ils vous mettent en situation de danger. Le touriste ordinaire en quête de dépaysement confortable ne peut évidemment connaître cela. En réalité, il se déplace mais ne voyage pas. Voyager, c'est d'abord accepter de se trouver pris au dépourvu. Sans cela, il ne peut y avoir dévoilement. Pour ma part, je ne distingue pas le voyage extérieur du voyage intérieur. Je sais par expérience qu'il est inutile de traverser la moitié de la planète pour atteindre le seuil de l'inouï. Cependant, on découvre d'autant mieux un pays que l'on s'est d'abord exercé à voyager en soi-même ou, si tu préfères, à s'affranchir des manies et des habitudes qui obstruent le regard et lui font perdre sa native porosité. Tout récemment, l'opportunité m'a été offerte de visionner un film d'Anne Philippe qui se déroule sur le site de la ville de Poitiers [*A côté (s)*, 2005]. Ce document m'a profondément ému. La réalisatrice y partage le présent et les souvenirs de quelques marginaux. Au fur et à mesure que l'on avance en leur compagnie dans l'exploration du quotidien ordinaire, on découvre avec une évidence implacable l'étendue de son propre aveuglement. Il s'agit là d'un voyage dont la distance n'excède pas plus de quelques kilomètres et pourtant on se trouve emporté si loin ! Anne Philippe nous montre que le voyage, le vrai, est toujours une façon de reconquérir sa propre humanité. Cela est admirable. En regardant ce film, j'ai ressenti la même sorte d'émotion que celle qui me traverse chaque fois qu'ayant rejoint une lointaine extrémité du monde, je me retrouve en compagnie d'autres humains. Le voyage n'a pas de sens s'il ne développe pas en nous le goût et le respect de l'autre. C'est pourquoi je suis l'ennemi de toute espèce d'ethnocentrisme. Inutile donc d'aller chercher ailleurs le dépaysement quand il nous est offert à notre porte. Ce n'est d'ailleurs qu'en reconquérant cette humanité dont les marchandages touristiques nous privent que l'on peut espérer voyager utilement, c'est-à-dire accepter les singularités pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles nous apportent. Le confort est certes appréciable, mais c'est en réalité la chose la plus bourgeoise et la plus détestable qui soit.

En Chine, pays où je me rends chaque fois que je le peux, je me suis un jour retrouvé dans la maison d'une jeune guide que j'employais pour me conduire dans les paysages les plus sauvages et les plus beaux du Guangxi. Dans la pièce de terre battue qui avait nom de cuisine et où elle prépara pour nous un repas de fortune, il n'y avait en tout et pour tout qu'une petite table basse, deux minuscules tabourets, un camping-gaz et quelques ustensiles de cuisine. Dehors, sous le soleil torride séchait le riz, à même le sol. Au loin se dressaient les montagnes que masquait à demi la brume de l'évaporation au-dessus des rizières. Jamais je n'oublierai cet instant durant lequel nous n'eûmes que notre humanité à partager. Des souvenirs comme celui-ci, j'en ai bien sûr beaucoup d'autres, mais ils sont tous frappés du sceau du silence et de l'humanité retrouvée. Aussi loin que nous puissions nous rendre, c'est vers nous-même que nous nous acheminons, et s'il n'y a en nous-même que tics et travers, suffisance et vanité, peu de chance alors qu'advienne l'essentiel qui, toujours, est retour à la grandeur originelle de l'espace dans lequel nous évoluons.

A Pékin, alors que je m'apprêtais le lendemain à rejoindre la France, je fus abordé par une superbe prostituée chinoise. Depuis que Pékin s'est «modernisée», le métier de la prostitution a remplacé les petits métiers artisanaux qui revenaient aux femmes et qui désormais ne rapportent plus assez pour permettre une vie décente. Cette fille superbe m'accompagna jusqu'à l'hôtel dans lequel je résidais. Durant ce parcours, nous échangeâmes différents propos. Elle semblait intéressée par mon voyage et je compris qu'elle n'avait jamais eu l'opportunité de quitter la capitale du Nord. Une fois que dans ma chambre le moment de la nudité fut venu, je me sentis totalement incapable de souiller pareille beauté. Je lui en fis tout simplement l'aveu et lui réglai la moitié de la somme qu'elle demandait pour son service amoureux. Un profond et long silence s'en suivit durant lequel son regard devint profondément affectueux. Après cela, je la raccompagnai jusqu'à la porte et elle disparut d'un pas léger tout au bout du couloir, telle une apsara. Je me suis félicité depuis de n'avoir pas cédé à la concupiscence ce soir-là, de l'avoir traitée comme mon égale, sans tenir aucun compte du commerce qu'elle faisait, car ce commerce est la voie maudite qui comprime la durée du temps jusqu'à en expulser toute sève de vie et réduit la distance terrestre jusqu'à rendre impossible toute rencontre et tout émerveillement.

Claude Margat

Claude Margat a publié *L'Horizon des cent pas* aux éditions de la Différence en 2005.
Ses encres de Chine sont exposées à la médiathèque de Saintes, salle des Jacobins, jusqu'au 26 août.

«Vieille glycine»
(détail),
encre de chine
sur papier Xuan.

fin d'après midi on assiste à un mini défilé de mode dans une fabrique de soie [Boutiques Bleu-Gris ...]
Soirée spectacle acrobaties fabuleuses –
enfants - clowns
lions mythiques
12 Octobre 2005, Dernier jour - en route pour la grande muraille -
Combat de bus près de la fabrique de jade ... passage commercial à touriste obligé -
arbres coupés, souchés dans la chaussée délimitent une 3ème file improvisée -

Grands voyages ou quotidien : dans ses carnets de croquis, de collages et notes, Mazan saisit l'essentiel

Par **Astrid Deroost** Dessins **Mazan**

Brut de dessins

Son premier carnet de voyage n'est plus qu'un souvenir. Les autres en content des centaines. Mazan, auteur de bande dessinée (*L'hiver d'un monde*, *Dans le cochon tout est bon*, *C'est aujourd'hui dimanche*, etc.) se rappelle Hanoi, la compagnie de ses pairs – Pierre-Yves Gabrion, Jean Solé – et cette envie, nouvelle, de dessiner les rues, les saveurs... pour ne pas oublier l'étonnant inconnu : *«C'était en 1996, je sortais d'Europe pour la première fois. La découverte de l'Asie a été un choc.»*
Premier carnet donc entre pense-bête et étude, entre journal intime et chronique. Le jour, entre deux dédicaces, Mazan crayonne l'instant. Le soir à l'hôtel, il écrit, met en couleurs. Mais à son retour en Charente, contre toute attente, les images du Vietnam lui sont dérobées. L'artiste tente un temps de redessiner le périple effacé puis décide de croquer le présent de la vie. Comme un voyage.
Depuis lors, dans un très esthétique méli-mélo de dessins, de collages et de mots, Mazan consigne les vraies expéditions vers l'Egypte, la Chine, le rire de ses enfants, les vacances en Allemagne ou la traversée de Paris. Saisis dans les pays étrangers, les décors, les ambiances, les personnages ont des vertus documentaires : ils servent l'authenticité des fictions comme l'actuelle série *Khéti*, créée avec Isabelle Dethan. Il faut, estime le dessinateur, voir un jour le Nil pour comprendre la fertilité de ses berges, verte limite au désert.
A l'inverse, et sans l'opposer à la photographie que l'auteur pratique également, le dessin fait de la réalité la plus personnelle des fictions... atmosphères fidèles au ressenti grâce au jeu des couleurs, de la composition et des accumulations. Et surtout le croquis de voyage libère le trait. *«Avec le temps, on se rend compte que l'on sait mieux dessiner, constate l'artiste. Mais l'aspect brut du croquis, les erreurs, permettent un retour à ce qui était là au début, une fraîcheur... perdue. On essaie de trouver quelque chose de nouveau, on va à l'essentiel.»*
Mazan aimerait, sans tarder, appliquer la leçon : dessiner sans aller jusqu'à la minutie, *«arrêter d'être maniaque»*. Sera-ce dans la prochaine bande dessinée ou dans celle qui contera l'histoire d'un voyageur parti autour du monde, au XIXe siècle ? Dans ce récit-là, en tout cas, des dessins, des photos anciennes et des croquis seront mêlés. *«Un croquis, vite dessiné, pas terminé, ça bouge encore*, sourit Mazan. *C'est dans cet aspect, non fini, qu'est la vie.»* ■

ENCRES DE CHINE

Quelque 24 artistes proposent des croquis de voyage dans un ouvrage intitulé *Encres de Chine*. Paru dans la foulée du premier Festival de l'image dessinée française à Beijing, organisé en octobre 2005 par l'association 16 000 Images (Angoulême), ce recueil rassemble des artistes aussi connus que Mazan, Baudouin, Troub's, Davodeau, Willem et moins connus. Tous ont fait le voyage et tous ont «crobardé» avec un joyeux talent les visages, les scènes de rues, les décors, les détails architectoniques, les rencontres et les dessinateurs dessinant l'automne à Pékin. La seconde édition de la manifestation aura lieu, toujours à Beijing, du 7 au 10 septembre 2006. *Encres de Chine* édité par 16000 Images, 126 p., 15 €. En vente à Angoulême, au CNBDI, dans les librairies et auprès de 16000 Images (1-3, rue de Saintes). L'association qui regroupe, en Charente, 42 entreprises de l'image a pour but de développer et promouvoir les savoir-faire de ce secteur en organisant, notamment, des événements.

Charles Gustave Martin de Chassiron a rapporté de Chine et du Japon, en 1860, une étonnante collection

Par **Mireille Tabare**

Un précurseur du japonisme

De son ancêtre Mathieu, parti sur les mers cent cinquante ans plus tôt faire fortune en Extrême-Orient, Charles Gustave tient peut-être son goût des voyages et son attirance pour les civilisations asiatiques. Né en 1818 d'une lignée de notables originaires de Saint-Denis-d'Oléron, il passe son enfance au château familial de Beauregard, à Nuaillé-d'Aunis, près de La Rochelle. Très jeune, il entre au Conseil d'Etat, avant d'entamer, en 1848, une carrière diplomatique comme attaché d'ambassade en Tunisie. En 1850, il épouse Caroline Murat, petite-cousine de Louis Napoléon Bonaparte. Le baron et sa femme s'installent à Paris. Ils sont très liés au couple impérial et participent activement à la vie mondaine du Second Empire. *«La carrière diplomatique va bientôt entraîner le baron de Chassiron loin des fastes des salons parisiens, dans le sillage des opérations militaires menées par les Européens pour pénétrer l'espace chinois*, explique Guillaume Bonnin, qui a consacré à ce personnage son mémoire de maîtrise d'histoire à l'Université de La Rochelle en 2002. *La deuxième guerre de l'Opium, déclenchée en 1857, se solde par la prise de Canton puis de Tien Tsin en mai 1858. La mission diplomatique conduite par le baron Gros, à laquelle participe Charles Gustave et qui débarque à Hong Kong en juin 1858, a pour objectif de négocier des traités, qui entérineront les victoires militaires. Les diplomates signent avec les Chinois le traité "inégal" de Tien Tsin, qui impose à l'Empire la réouverture des ses principaux ports au commerce extérieur et la libre circulation des étrangers sur son territoire, puis en octobre à Yedo (l'actuel Tokyo), un traité plus amical d'alliance et de commerce avec les Japonais.»* Les émissaires français resteront en Asie jusqu'à la fin de la campagne militaire en 1860. Sur le chemin du retour, le baron fait étape en Malaisie, puis à Java, avant de regagner la France en 1861.

Durant son périple de trois ans en Extrême-Orient, cet homme curieux et cultivé s'est pris de passion pour la culture chinoise et surtout japonaise. De son expédition, il rapporte une extraordinaire collection réunissant des œuvres d'art (livres, estampes, ivoires, laques, sculptures) et des objets de la tradition et de la vie quotidienne (meubles, armes, armures, costumes…) pour l'essentiel en provenance du Japon. Il rapporte également un journal de voyage, qui sera publié en 1861. Le baron de Chassiron se retirera ensuite dans ses terres charentaises, où il succédera à son père à la tête de la commune de Nuaillé-d'Aunis en 1868. Il occupera ce poste jusqu'à son décès en 1871.

«Les Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde (1858-1859-1860) [un ouvrage consultable à la médiathèque Michel-Crépeau de La Rochelle], *qui se présentent sous forme de lettres accompagnées de dessins et de cartes, offrent l'intérêt de nous livrer le témoignage à chaud d'un acteur et spectateur privilégié de la rencontre entre deux mondes. Le regard qu'il porte sur l'autre est celui d'un esprit tout à fait en phase avec les valeurs de son époque, imprégné notamment de la certitude de la supériorité de la civilisation européenne. Ainsi, la Chine, qui refuse de s'ouvrir au "progrès occidental", demeure pour lui*

Guillaume Bonnin s'intéresse aujourd'hui aux voyageurs français en Corée au XIXe siècle, dans le cadre de sa thèse de doctorat au laboratoire MAPA de l'Université de La Rochelle, sous la direction de Guy Martinière.

Benjamin Caillaud

une énigme. Il se sent plus proche des Japonais, plus réceptifs à l'influence européenne.» A ses yeux, cette différence se traduit principalement dans l'art, qu'il utilise comme un outil permettant de mesurer le degré d'ouverture d'un peuple aux influences extérieures. Selon ces critères, la supériorité de l'art japonais sur l'art chinois est pour lui incontestable. *«Par-delà cette vision faussée par le contexte idéologique et politique, on doit au baron esthète d'avoir su, parmi les premiers, apprécier la richesse et l'originalité de civilisations encore peu connues en Europe, et il est considéré comme l'un des pères du japonisme, dont la mode s'est répandue à la fin du XIXe siècle. Sa collection, qui réunit toutes les facettes de l'art japonais de cette époque, constitue encore aujourd'hui l'une des plus importantes collections d'art japonais en France. En rassemblant tous ces objets, en publiant son récit de voyage, Charles Gustave a aussi le mérite d'avoir voulu faire partager aux Français sa passion pour la culture japonaise.»* ■

Illustration de Ichimosai Yoshitora, 1851 (ci-dessus) et écritoire japonais (page de gauche). Musée d'Orbigny-Bernon, La Rochelle. J + M photographes.

LA COLLECTION CHASSIRON À LA ROCHELLE

On peut découvrir la collection d'objets chinois et japonais rapportés par le baron au musée d'Orbigny-Bernon, qui lui a consacré une exposition en 1999. A partir de juillet 2007, le muséum d'histoire naturelle présentera, dans son nouvel espace d'exposition dédié aux grands voyageurs charentais, des objets en provenance des îles indonésiennes : maquettes d'habitations, instruments de musique, épées javanaises...

Des Charentais en Malaisie

Au cœur de la jungle malaise, en territoire britannique, se retrouve dans les années 1910, une petite communauté de Charentais. Retour sur une aventure passionnante, menée par un homme hors du commun, Henri Fauconnier

Par **Aurélia de Vathaire** Photos **Collection Roland Fauconnier**

Henri Fauconnier, départ en promenade familiale, 1910.

Henri Fauconnier est né en 1879 dans la maison familiale de Musset, à Barbezieux. Son père, Charles Fauconnier, est un petit négociant en cognac qui exploite sa propriété du Crû, près de Chevanceaux. Henri Fauconnier vit une enfance heureuse, passée à jouer, à s'instruire, mais aussi à composer des poèmes et de la musique avec ses quatre sœurs et son frère, les cousins, et le petit voisin Jacques Boutelleau (futur Chardonne). Ensemble, les enfants s'amusent à écrire des pièces de théâtre qu'ils jouent sous le regard attendri de leurs parents…

1901 est l'année des chagrins : le père et la sœur aînée, Gabrielle, meurent. Les affaires n'ont pas été bonnes. Mais Henri ne se résout pas à reprendre l'affaire familiale ou à devenir avocat. Avec Jacques, ils rêvent littérature, mais lui aspire aussi à l'aventure. Il veut connaître le monde et y réussir, pour lui et pour sa famille. Après des études de droit commencées à la maison et terminées à Bordeaux, il décide de partir en Angleterre pour améliorer son niveau d'anglais. Il obtient un poste de professeur de français et de musique, dans un collège au sud de l'Angleterre. Et c'est en lisant Conrad et Stevenson qu'il élabore un projet de départ vers Bornéo, pour planter du sagoutier, le palmier à amidon.

Henri Fauconnier rencontre cependant une barrière de taille avant de s'embarquer. Il ne dispose d'aucune ressource. Il décide alors de s'associer à un fils d'une famille amie de Charente, Franck Posth. Celui-ci est issu d'une famille aisée, et sa mère, soucieuse de son avenir, est rassurée de le voir partir avec Henri Fauconnier, en qui elle place toute confiance. Un troisième ami se joint à eux pour cette aventure : Jean Audouin, originaire de La Tremblade. Franck Posth tombe malade la veille du départ. Il les rejoindra très vite après.

Ce sont donc deux jeunes hommes, Henri Fauconnier et Jean Audouin, âgés respectivement de 26 et 24 ans, qui, le 10 mars 1905, à bord du bateau à vapeur le *Victoria*, s'embarquent à Marseille vers l'inconnu.

LES DÉBUTS EN MALAISIE

Après vingt jours de traversée, en passant à Port-Saïd, Aden et Colombo, ils arrivent à Singapour, où on n'a qu'un mot à la bouche : le caoutchouc. Rapidement, les jeunes Français renoncent à partir pour Bornéo et, conseillés par des planteurs britanniques expérimentés, décident de se lancer dans l'apprentissage du métier de planteur de caoutchouc. Engagés comme stagiaires, à leurs frais, auprès du président des plan-

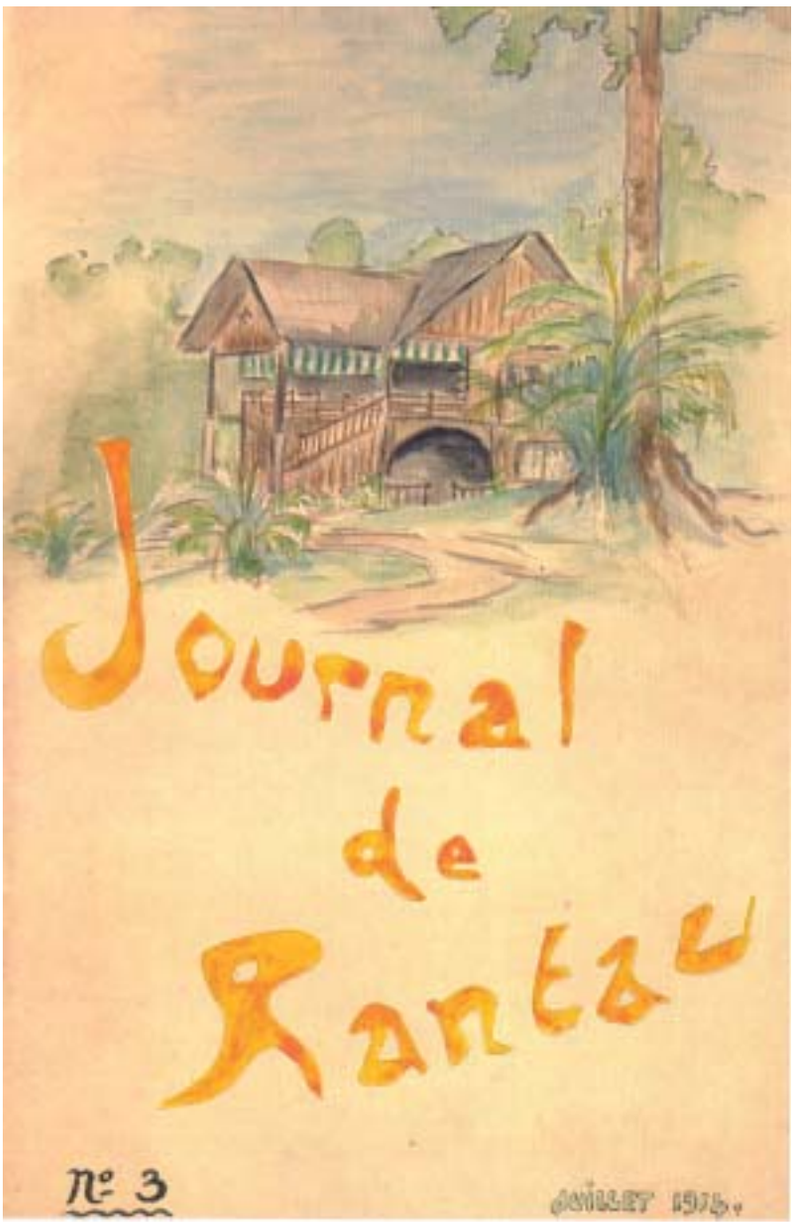
Aurélia de Vathaire est doctorante en histoire au laboratoire MAPA de l'Université de La Rochelle. Sa thèse, dirigée par Guy Martinière, a pour titre : «Le regard porté par les Français sur la Malaisie : les "écrivains-planteurs de caoutchouc", de 1905, arrivée de Henri Fauconnier, à 1957, indépendance du pays.»

teurs, ils profitent de leur temps libre pour chercher leur propre concession. Après des mois de recherche, ils découvrent l'endroit rêvé. C'est en pleine forêt vierge, à une trentaine de kilomètres de la mer, au-delà de la rivière Selangor, dans une zone de collines, qu'ils choisissent le terrain pour leur plantation, Rantau Panjang, «la grande courbe du fleuve».

En 1906, Henri Fauconnier fait la connaissance d'Adrien Hallet. C'est un agronome belge, qui a travaillé dans une huilerie au Congo. Intéressé par la péninsule malaise, dont on commence à beaucoup parler en ce début du XX^{e} siècle, il débarque à Singapour. On lui raconte l'installation des trois jeunes Français et de leur plantation d'hévéas (arbres à caoutchouc). Il souhaite les rencontrer et achète une plantation proche de la Selangor, Sungei Rambaï. Il visite ensuite Rantau Panjang et invite Henri Fauconnier à venir le voir à Bruxelles s'il veut un jour transformer sa plantation en société.

Henri demande à sa famille de lui envoyer les fonds nécessaires à l'entreprise. Mélanie, la mère, vend alors les emprunts russes que lui avait donnés une tante pour doter ses filles. Elle peut envoyer 20 000 F à son fils, tandis que Jacques Boutelleau, lui, envoie 15 000 F. Henri Fauconnier répartit ces sommes dans

Couverture du *Journal de Rantau*, juillet 1914, dessin de Henri Fauconnier.



Franck Posth, Henri Fauconnier, Jean Meslier, René Garnier et Charles Fauconnier.

Henri et ses sœurs sur la rivière Selangor, 1910.

plusieurs affaires et investit surtout dans sa plantation. La société des Plantations Fauconnnier et Posth est fondée à Bruxelles en janvier 1909, grâce à l'appui de la banque Hallet. Tous les actifs de Rantau Panjang sont transformés en actions.

En Malaisie, la plantation de Henri Fauconnier est admirée et devient rapidement une référence technique et humaine. Le temps est venu pour lui de faire venir sa famille et ses amis charentais à Rantau Panjang…

La légende est en marche… Durant les années 1910, un certain nombre d'amis et de famille décident de partir rejoindre le «fou de Malaisie», comme le nomme Jacques Boutelleau. Se retrouve ainsi en Malaisie une petite communauté de Français, parmi lesquels un petit groupe de cinq Charentais. Henri Fauconnier, Franck Posth et Jean Andouin sont rejoints en 1906 par René Garnier, puis en 1909 par Julien Fournier et Jean Meslier et sa femme, Renée. Le Belge, René Van den Berg, neveu d'Adrien Hallet, devient un ami du groupe, ainsi que l'Australien Emile Fesq.

En 1910, en plein boom du caoutchouc, Henri Fauconnier est le représentant en Malaisie des sociétés du groupe Hallet. Ses sœurs, Geneviève et Marie, et sa mère, Mélanie, font leur premier voyage vers les contrées dont elles entendent parler depuis maintenant cinq ans. Henri les a persuadées de faire le voyage. Le petit dernier de la famille Fauconnier, Charles, fait lui aussi un premier séjour en Malaisie, en 1911, alors qu'il a 19 ans. Il assiste son aîné jusqu'à son service militaire.

Départ pour la Première Guerre mondiale des Français de Rantau Panjang, 15 août 1914.

Les femmes Fauconnier s'installent à Rantau Panjang en 1914 : Geneviève, Marie, Mélanie. Des cousins germains, René et André Fauconnier, se font aussi planteurs. Des liens familiaux se créent parmi les pionniers. Marie Fauconnier se marie en avril 1914 à Kuala Lumpur avec Charles Parant, originaire de Limoges, employé de banque à Singapour, qui devient directeur d'une plantation du groupe. L'autre sœur, Geneviève, se marie avec René Van den Berg, à Kuala Lumpur en 1915. Henri Fauconnier se mariera en 1917 avec la sœur de Jean Meslier…

Ainsi, installés dans leur nouveau paradis, «le Musset de Malaisie» comme l'écrira Geneviève, ils reprennent leurs habitudes de la maison familiale de Barbezieux, et écrivent et dessinent un journal, *Le Journal de Rantau*. L'atmosphère de l'enfance est recréée. La famille sera au complet bientôt, avec le retour du petit frère, après trois ans de service militaire, et la venue de l'aînée, Hélène, et de ses quatre enfants.

Mais la Première Guerre mondiale interrompt brutalement ces années de bonheur. Le 15 août 1914, les huit Français du groupe – Henri, René et André Fauconnier, Jean Meslier, Franck Posth, Audouin, Fournier et Parant – s'embarquent pour Marseille. Les femmes les attendront à Rantau Panjang, sous la «protection» de Garnier qui a des ennuis de santé, René Van den Berg, et l'ami Australien Fesq.

Le conflit dure et, en mai 1915, Mélanie à son tour quitte le sol malais, suivie en septembre par Marie, Geneviève, René Van den Berg.

LE ROMAN *MALAISIE* COURONNÉ PAR LE PRIX GONCOURT EN 1930

La guerre brise à jamais pour Henri Fauconnier le charme de la réussite matérielle. Il revient quand même en Malaisie en 1919 pour rétablir les plantations, surmonter les crises de surproduction et s'assurer de revenus suffisants. Il ne vivra plus en Malaisie. En 1925, il s'installe en Tunisie, à Radès. C'est là qu'il écrit son beau roman *Malaisie*, publié par Stock (Delamain et Boutelleau) et couronné par le Goncourt en 1930.

Franck Posth est mort, Jean Audouin préfère revenir en France, Jean Meslier part pour l'Indochine. René Van den Berg, René Garnier, Julien Fournier et Charles Fauconnier reviendront en Malaisie pour quelques années seulement. Sans le clan Fauconnier, la vie de planteur en Malaisie est devenue moins romantique.

En 1919, Adrien Hallet, toujours en quête d'investisseurs, rencontre les frères Rivaud, originaires du Poitou, dans un train Paris-Bruxelles. Il les persuade d'investir en Malaisie. Est alors fondé en 1920 le groupe Socfin (société financière des caoutchoucs), qui englobe les plantations de Fauconnier et de Hallet, et qui devient l'une des plus grandes sociétés de plantation de caoutchouc de la Malaisie britannique. Henri Fauconnier sera considéré comme un des pionniers de la Socfin. C'est en tant que tel qu'il fera en 1957, avec René Van den Berg, son dernier voyage vers le pays qu'il a tant aimé. ■

Jeune fille Pa Then en costume traditionnel, dans le village de Nam Po.

SÉBASTIEN LAVAL AU VIETNAM CHEZ LES PA THEN

Depuis plusieurs années, Sébastien Laval s'est pris de passion pour le Vietnam et, en 2005, le photographe poitevin a entrepris un travail de longue haleine en s'associant à Daniel Roussel, journaliste, et Nga Nguyen, ancienne directrice du Centre culturel vietnamien à Paris. Le projet, intitulé «Paroles d'ethnies», consiste à établir un état des lieux des modes de vie et de production des populations minoritaires. Soit 53 groupes, dont 16 comptent moins de 5 000 personnes. Le travail photographique est axé sur le portrait, les tenues traditionnelles, l'habitat et son architecture, l'art culinaire, les fêtes, etc.
Une mission exploratoire a été effectuée en mars 2005 chez les Pa Then qui vivent dans la montagne à 250 km au nord de Hanoi, à proximité de la frontière chinoise. De retour à Hanoi, l'équipe a présenté les éléments collectés au professeur Huy, directeur du musée d'ethnologie, qui a validé la pertinence du travail et proposé un partenariat. Ainsi, les premières séries de photographies de Sébastien Laval seront exposées au musée d'ethnologie de Hanoi de décembre 2006 à février 2007.

JEAN-PIERRE PAUTREAU

La découverte des esprits

Depuis 1985, Jean-Pierre Pautreau part chaque année en Asie du Sud-Est pour y fouiller le sol. Directeur de recherche au CNRS (UMR 6566), le préhistorien poitevin dirige actuellement la mission archéologique française au Myanmar (Birmanie), associée au musée Guimet et financée par le ministère français des Affaires étrangères.

C'est lors d'un mission en Thaïlande initiée par l'anthropologue B. Vandermeesch et l'archéologue M. Santoni qu'il eut la révélation de l'Asie. «Le coup de foudre fut immédiat pour ce pays, dit-il, mais aussi pour le Laos, le Cambodge, le Vietnam, le sud de la Chine. J'y ai trouvé un monde rural où les gens semblent vivre hors du temps.»

D'un point de vue strictement archéologique, la tâche à accomplir est considérable puisque la préhistoire de certains de ces pays (Myanmar, Laos, Combodge) est peu étudiée donc peu connue : «C'est comme si nous étions à l'époque de Napoléon III en train de chercher les vestiges de nos ancêtres les Gaulois. C'est très excitant. Nous posons les bases pour les chercheurs des générations à venir, parmi lesquels les jeunes archéologues asiatiques qui participent à nos campagnes.» Ainsi, au Myanmar, l'équipe travaille sur le passage du Néolithique aux âges des métaux, et jusqu'à la fin de la préhistoire. Cela devrait permettre de mieux cerner l'évolution des premières civilisations agricoles et métallurgiques, l'influence de l'hindouisme et du bouddhisme, les échanges avec l'Inde et la Chine.

Les archéologues fouillent principalement des sépultures, ce qui n'est pas toujours acceptable pour les populations locales, même si les squelettes mis au jour ont 2 000 ans. Par exemple en Thaïlande, où l'on pratique la crémation, Jean-Pierre Pautreau eut à régler des situations délicates qui lui ont permis de réviser son jugement sur l'animisme – il affirme en effet que, dans le nord de la Thaïlande, le bouddhisme n'a pas réduit le fond animiste des gens. «On fait appel aux moines mais aussi aux chamans parce que les esprits sont omniprésents. J'ai appréhendé très tôt cette dimension spirituelle et j'ai constaté que cet animisme-là était une chose beaucoup plus complexe – et fascinante – que je l'imaginais. L'ancrage très fort de l'animisme m'est apparu en 1996. Avec Patricia Mornais, nous venions de mettre au jour une tombe d'enfant. Le bloc contenant le squelette a été transporté à la maison de fouilles où l'on travaillait mais les propriétaires ont vivement protesté. Des gens cultivés : la femme était proviseur d'un grand lycée de Chiang Mai, son mari avait un poste équivalent à nos sous-préfets et le fils était médecin. Ils étaient très mécontents parce que, le squelette n'étant pas brûlé, les esprits de l'enfant allaient hanter la maison et la rendre invendable à jamais. Après avoir fait intervenir des amis thaïlandais, j'ai finalement payé une cérémonie d'exorcisme afin que les esprits quittent la maison. Et nous avons pu continuer notre travail. Par la suite, dès qu'il était question de fouiller une sépulture, nous avons sollicité les services de bonzes qui organisaient une cérémonie avec les gens du village pour chasser les esprits.»

Jean-Luc Terradillos

Chantier de fouilles à Htan Ta Pin (Myanmar), février 2006.

Jean-Pierre Pautreau

ETIENNE PATTE

Archéologue de l'Indochine

Fils de notaire, né à Pontoise en 1891, Etienne Patte entre à Polytechnique en 1912. Il se destine à une carrière militaire. En 1914, il est mobilisé en Macédoine et cette expérience de la guerre lui prouve que sa vocation n'est pas dans les armes. Passionné par les sciences, en particulier la géologie et la préhistoire, l'officier d'artillerie coloniale demande à être détaché en Indochine. De 1921 à 1927, il travaille pour le service géologique de l'est du Tonkin et accomplit une œuvre de pionnier en ce domaine qui lui fournit le matériau de sa thèse (1927). Ensuite, il est nommé professeur à la faculté des sciences de l'Université de Poitiers, dont il deviendra le doyen. Avant sa mort, en 1987, il fait don d'une partie de ses collections archéologiques à la ville et, en 2003, Geneviève Patte donne les archives de son père aux musées de Poitiers. Notons qu'Etienne Patte a publié en 1929 un livre intitulé : *Renseignements pratiques sur l'Indochine, spécialement le Tonkin, à l'usage du voyageur naturaliste et de l'explorateur.*

THIERRY GIRARD

a photographié le Japon, le Maroc, longé le cours du Danube, traversé la France de la Méditerranée à la mer d'Iroise, parcouru les frontières du Poitou-Charentes. De 2003 à 2006, il a suivi l'itinéraire de Victor Segalen en Chine («La Grande Diagonale», *L'Actualité* n° 64). Ci-contre : Zhou Bima, village de Wa Kua au bord du lac Lugu en pays Mosso, Sichuan. 25 février 2006.

新春大吉
新春大吉 萬事如意
恭喜發財

calendrier

des festivités culturelles

Pages réalisées par **Anh-Gaëlle Truong**

Nous proposons une sélection des manifestations culturelles de l'été. Signalons que le Comité régional du tourisme Poitou-Charentes diffuse très largement une brochure de 88 pages qui recense les fêtes et festivals. www.poitou-charentes-vacances.com

JEUDIS MUSICAUX DES ÉGLISES ROMANES

Trente et un concerts de musique classique pour la plupart s'égrènent dans les églises romanes du pays Royannais du 1er juin au 21 septembre. 05 46 22 19 20

CORRESPONDANCES AU FIL DU THOUET

Onze concerts font se répondre musique et patrimoine le long du Thouet, charmant et discret, du 15 juin au 31 juillet en Deux-Sèvres. 05 49 65 21 99

Double page précédente : *Passage d'un gué*, d'Eugène Fromentin. Musée des Beaux-Arts de La Rochelle. J+M photographes

POLYCHROMIES

La façade de Notre-Dame-la-Grande retrouve chaque soir, pendant un quart d'heure, ses couleurs perdues grâce à la mise en lumière de Skertzo. A Poitiers tout l'été à partir de 22h30.

RENCONTRES D'ÉTÉ

La Maison du comédien où vécut Maria Casarès pendant 37 ans à Alloue dans le nord de la Charente a de nouveaux locaux pour accueillir les artistes en résidence et les spectateurs. Cette année, les Rencontres d'été rendent notamment hommage à la comédienne disparue en novembre 1996 pendant les week-ends jusqu'au 11 juillet. 05 45 31 81 22 www.alloue.fr

HUMOUR ET VIGNE

Cette septième biennale décline les thèmes de la vigne et du sport dans le dessin d'humour. L'invité d'honneur est Blachon, dessinateur à *L'Equipe*. A Jonzac du 24 juin au 16 juillet. www.humouretvigne.fr.st

NUITS ROMANES EN POITOU-CHARENTES

Du 24 juin au 17 septembre, guides et artistes éclairent le patrimoine roman exceptionnel de la région à Saint-Savin comme à Notre-Dame-la-Grande mais aussi dans de plus modestes monuments. www.cr-poitou-charentes.fr

VENDREDIS DE BRESSUIRE

Les 30 juin, 7, 21 et 28 juillet, le square de la gare résonnera des accords rock de concerts gratuits. 05 49 74 08 38

BISTROTS DE L'ÉTÉ

A Poitiers du 30 juin au 25 août, sept concerts gratuits et dix-neuf séances de cinéma en plein air (Cinéville). 05 49 52 35 35

SARABANDES

Autour d'une ferme charentaise, au cœur du théâtre gallo-romain ou encore en tracteur, les Sarabandes combinent depuis sept ans une atmosphère proche et amicale à une programmation solide. Avec, cette année, pour les plus connus : Les Têtes raides, Mickey 3D, les Wriggles, Lofofora, Sinsémilia… Aux Bouchauds à Saint-Cybardeaux jusqu'au 2 juillet. 05 45 96 80 38 http://lapalene.unireseau.com

Les Têtes raides

CHEMINS DE MUSIQUE

Le festival propose cinq rendez-vous autour de la rencontre d'un orgue, d'une église, d'une histoire et d'un programme à Poitiers et Ligugé avec Mozart et Schumann en fils conducteurs. Et une création : *The Wheel* d'Aaron Jay Kernis ainsi que *Autour du Stabat Mater* de Nicolas Bacri, par l'ensemble Mikrokosmos sous la direction de Loïc Pierre.
Du 29 juin au 9 juillet. 05 49 55 89 00
www.cheminsdemusique.fr

FESTIVAL AU VILLAGE

Orchestré par Jean-Pierre Bodin, le Festival au village propose de nouveau une programmation soignée avec La Strada, spectacle circulaire et théâtral, Le cabaret des Gaspards, Pépé Linares, Yannick Jaulin et des lectures de *Fouaces et autres saveurs* de Denis Montebello…
A Brioux-sur-Boutonne du 1er au 8 juillet.
05 49 27 57 95
http://festivalauvillage.free.fr

POITIERS L'ÉTÉ

Du 2 juillet au 23 août, des spectacles gratuits se donnent dans la ville dont ceux de Luis Régo, Anne Roumanoff ou encore du Jeune Orchestre Atlantique.

CARAÏBES Ô

Reggae, ska, salsa et ambiance latino pour cette quatrième édition où sont attendus notamment Jamaïca All Stars, Robert Santiago et Yemaya la Banda. A Chauvigny du 3 au 9 juillet. 05 49 56 59 28

LA ROCHELLE DU 30 JUIN AU 10 JUILLET

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Pas de compétition mais un vaste choix de films. Pas de jury mais beaucoup d'invités. Cette 34e édition donne à voir John Huston, Harold Lloyd, Maurice Ronet, Bulle Ogier, Nikos Panayotopoulos ou Kore-eda Hirokazu mais aussi à rencontrer : Roman Polanski présente l'intégralité de son œuvre. Du 30 juin au 10 juillet.
Tel. 01 48 06 16 66 www.festival-larochelle.org

FLIP
Trois mille jeux et jouets à découvrir sur cet immense plateau à l'échelle de la ville de Parthenay du 5 au 16 juillet. 05 49 94 24 20 www.jeux-festival.com

JAZZY ...SI
Jeunes talents et grandes pointures annoncées pour trois concerts gratuits par jour. A Niort du 5 au 7 juillet. 05 49 78 71 78

MERCREDIS JAZZ
Un concert de jazz par quartier à Rochefort du 5 juillet au 30 août. 05 46 82 65 00

DANSE
Stage international de danse ponctué, le 20 juillet, d'un spectacle avec quatre danseurs du Junior ballet du Conservatoire national de Paris et d'Eric Mezino accompagné de la chanteuse Ramparany Vonihantamalala. A Mansle du 17 au 22 juillet. 05 45 20 76 38

JEUDIS DE NIORT
Du 6 juillet au 31 août tous les jeudis soirs la scène du Moulin du Roc s'ouvre aux nouveaux talents. Sont déjà passés dans les éditions précédentes : La grande Sophie ou Marcel et son orchestre. 05 49 24 88 27

MUSIQUES ET DANSES DU MONDE
World music et danses traditionnelles avec, en point d'orgue, Celtic Legend II le 13. A Airvault du 6 au 14 juillet. 05 49 64 73 10 www.cc-airvaudais.fr

EUROCHESTRIES
Ouverture et clôture avec la musique d'Armando Ghidoni du 8 au 16 juillet à Lencloître dans la Vienne. 05 49 90 55 46

Les Tambours du Bronx

LES OREILLES EN ÉVENTAIL
Yeux écarquillés et oreilles en éventail… Il faut déplier tout l'attirail pour recevoir les prestations musicales, scéniques et théâtrales dans toutes leurs dimensions. Au programme : Sergent Pépère, Coup d'marron, Karpatt ou la compagnie Malabar. A Saintes du 6 au 8 juillet. 05 46 92 34 26

Katerine

LA ROCHELLE DU 13 AU 18 JUILLET

FRANCOFOLIES

Le festival assure la continuité de la ligne tracée par Jean-Louis Foulquier : être à la fois une vitrine et une pépinière de la scène française. Nombre d'artistes en pépinière se retrouvant quelques années plus tard sur le devant de la scène. Côté vitrine : Diam's, Cali, Saïan Supa Crew, Arthur H, Aubert, Bénabar ou Indochine… Côté pépinière : C.H.O., Dernier Pro, Eddy Gooyatsh, Imbert Imbert, Les Blaireaux…
Tel. 05 46 28 28 28 www.francofolies.fr

FREE MUSIC
Avec le sable du lac de Montendre, à l'ombre de ses pins, le festival Free Music donne du son aux vacances : Sinsémilia, High Tone, Debout sur le zinc, Elisa do Brasil… A Montendre, en Charente-Maritime, les 7 et 8 juillet. 05 46 49 03 18

FESTIVAL DE LA CORDE
Les cordes vocales de Primo Luci le 7 juillet et instrumentales du Barber Shop quartet le 9 se nouent aux cordes tissées de l'accrobranche ou tendues du tir à l'arc. A Charroux, Asnois et Genouillé (Sud-Vienne) du 7 au 9 juillet. 05 49 87 60 12

LES VOIX D'AULNAY
Du 7 au 27 juillet avec l'Ensemble vocal de l'Abbaye-aux-Dames le 7, des chœurs d'enfants de Russie le 21 et de Belgique le 27. 05 46 33 14 44

FESTIVAL DES ENFANTS DU MONDE
350 enfants venus de 10 pays différents font le spectacle à Saint-Maixent-l'Ecole du 8 au 15 juillet. 05 49 05 54 05

SITES EN SCÈNE
Dans 13 sites, 41 soirées mettent en scène le patrimoine de la Charente-Maritime du 9 juillet au 23 septembre. La plupart de ces manifestations sont détaillées dans cet agenda et sont gratuites. 0 810 00 17 17
www.charente-maritime.org

THÉÂTRE À LA ROCHE-COURBON
La compagnie Amazone joue *Marie Tudor* de Victor Hugo du 10 au 19 juillet au château de la Roche-Courbon. Dans le cadre de Sites en scènes. 0 810 00 17 17
www.charente-maritime.org

Michel Garnier

Jeune Orchestre Atlantique

SAINTES DU 13 AU 23 JUILLET

FESTIVAL DE SAINTES

A quoi tient la qualité continue de ce festival ? Stephan Maciejewski, directeur artistique, l'attribue à la fois à ses inspirateurs, Philippe Herreweghe et Paul van Nevel, et à l'Abbaye-aux-Dames «qui mérite le meilleur de la musique». Cette année, certains artistes reviennent (Carolyn Sampson, le quatuor Minguet, Thomas Bauer), d'autres débutent (la Chapelle rhénane, la Capilla Flamenca et la fine fleur des jeunes violonistes français). Avec bien sûr les chefs-d'œuvre du répertoire classique (Josquin Des Prés, Pierre de la Rue, Palestrina, Bach, Brahms, Schubert, Mozart) et du XX^e siècle (Bartok, Crumb, Berio, Lutoslawski...). 05 46 97 48 48 www.abbayeauxdames.org

FÊTE DU COGNAC

Sont attendus notamment Louis Bertignac et Les Hurlements de Léo pour cette fête organisée par les viticulteurs de Cognac du 13 au 16 juillet. 05 45 81 21 05

FIGARO SI ! FIGARO LÀ !

La troupe joue *Don Juan* dans sa version française dans un chapiteau de cirque du 26 au 31 juillet. En prélude, le week-end du 14 juillet permet d'assister à trois concerts (répertoire baroque le 14, échos de *Don Giovanni* le 15 et concertos de Mozart le 16). A Montmorillon du 14 au 31 juillet. 05 49 91 11 96

MUSIQUES NOMADES

Musique celtique made in Belgium avec Urban Trad. Accords d'Afrique avec Djelimady Tounkara, guitariste du Rail Band de Bamako qui a vu débuter Salif Keita et Mory Kanté. Mélange punky-tropical avec les Mexicains Los de Abajo. Intonations slaves avec le collectif hongrois Besh O Drom, ou kabyles avec le folk d'Akli D. A Thouars du 15 au 22 juillet. 05 49 66 24 24

LES ESTIVALES DE COURÇON

Autour de Courçon, du 18 juillet au 1er août, les Estivales proposent tous les styles, de la chanson française au folklore basque, du gospel à la country. 05 46 01 93 60

NUITS MUSICALES

Dans l'église monolithe d'Aubeterre-sur-Dronne, dans le sud de la Charente, le 18 juillet avec le quatuor Bedrich, le 25 juillet avec l'ensemble vocal Aura Juvenis, le 10 août avec le Kent Carter String Trio et le 17 août avec Prêt-à-chanter. 05 45 98 57 18

EUROCHESTRIES

Jonzac accueille des orchestres de jeunes pour trente concerts en Charente-Maritime du 19 au 31 juillet. 05 46 48 25 30

BLUES PASSION LITTORAL

Concerts blues sur le front de mer à Fouras le 20 juillet. 05 46 84 60 69

FESTI'VAUX

Concerts gratuits : Dobacaracol, les Grandes Bouches, Courir les rues, European Jazz Vocal Academy. A Vaux-sur-Mer du 20 au 22 juillet. 05 46 23 53 00

NEUVIL'EN JAZZ

A Neuville-de-Poitou du 20 au 23 juillet avec Philippe 'Zebulon' et Nicholas Quartet, le Tuxedo Big Band et Don Diego. 05 49 54 47 80
www.neuvilenjazz.com

CONTES EN CHEMIN

Contes poétiques, bretons ou poitevins, drôles tendres et émouvants, en balade, à l'apéro, dans un parc ou dans un lavoir. Les contes se ramassent et se suivent comme de petits cailloux dans le Haut Val de Sèvre du 21 au 30 juillet.
05 49 06 07 50

LE RÊVE DE L'ABORIGÈNE

A la découverte du didgeridoo, de la guimbarde et du chant diphonique. A Airvault du 21 au 23 juillet. 05 49 66 08 27

SAVEURS MUSICALES

Jean-Louis Aubert, la Grande Sophie et Marcel et son orchestre sont au menu de cette jolie affiche à Barbezieux du 21 au 23 juillet. 05 45 78 87 43
www.saveursmusicales.com

RÉSONANCES

Festival gratuit de musiques du monde inventives avec Rona Hartner, du folklore branché méditerranéen et une nuit des voix d'épices avec Lura. A Rochefort du 21 au 23 juillet dans le cadre de Sites en scène. 05 46 82 15 15

Lura

Déborah Metsch / Lusafrica

NUIT DE JAZZ

Dans le château de Bernessard avec le guitariste Christian Escoudé et le trompettiste Jean-Pierre Derouard. A Gemozac le 22 juillet. 05 46 94 59 63

DRÔLES DE RUES

Concert de Didier Lockwood suivi de Samarabalouf le 22 juillet. Grande parade et embrasement de la ville par la compagnie Carabosse suivi d'un concert des Skatalites. A Jonzac, dans le cadre de Sites en scène. 0810 00 17 17
www.charente-maritime.org

LE MONDE DES INSECTES

Ils nettoient, ils sont utiles, ils nous protègent. Ils rampent, ils piquent, ils saccagent. Un million d'espèces sont répertoriées, ils sont vraisemblablement trois ou quatre fois plus. Cette grande exposition vous invite à découvrir un univers fascinant dans ses dimensions scientifiques et culturelles, ainsi que les peintures de coléoptères de Jean-Louis Verdier (*L'Actualité* n° 71). A l'Espace Mendès France, à Poitiers, jusqu'au 29 décembre 2006.

MAISON DE L'ARCHITECTURE

Rêver sur la construction contemporaine en découvrant l'exposition des prix de l'architecture du Grand Est, à Poitiers (1, rue de la Tranchée), jusqu'au 21 juillet.

GROTTES DE LA NORÉE

Marmites d'érosion, rideaux de découpage, stalagmites et cascades pétrifiées à découvrir dans la vallée de la Boivre à Poitiers. 05 49 41 30 30

RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES DE NIORT

C'est Bogdan Konopa qui accompagne cette année la résidence de jeunes photographes du 8 au 18 septembre à Niort. Leurs œuvres seront exposées à Niort pendant tout l'été. www.pourlinstant.com

RENAISSANCE D'UN CHÂTEAU, BONNIVET.

La destruction du château de Bonnivet, près de Poitiers, à la fin du XVIIIe siècle, a occulté le fait qu'il fut un des tout premiers châteaux de la Renaissance en France. L'exposition du musée Sainte-Croix redonne à cet édifice sa juste place dans le paysage architectural du XVIe siècle. A Poitiers jusqu'au 3 septembre. 05 49 41 07 53 www.musees-poitiers.org

PEUR(S) DU NOIR

Onze auteurs de bande dessinée (Blutch, Marie Caillou, Charles Burns, etc.) ont animé leurs dessins en leur insufflant le rythme de leurs cauchemars. *Peur(s) du noir* est un long métrage qui sera à découvrir dans les salles de cinéma l'hiver prochain. L'exposition proposée au CNBDI jusqu'en septembre 2006 revient sur les conditions de création et de réalisation du film. 05 45 38 65 65 www.cnbdi.fr

VESTIGES DU FÂ

A Barzan, près de Royan, s'étendait sur le site du Fâ une importante cité portuaire antique de la façade atlantique. Les vestiges sont aujourd'hui mis en valeur sur le site et dans le musée. 05 46 90 43 66

FER À REPASSER

Deux cents fers à repasser de toutes époques et de toutes formes sont réunis au musée de la coiffe de Souvigné (Deux-Sèvres) jusqu'en octobre 2006.
05 49 76 00 87

VISITES GUIDÉES EN GÂTINE

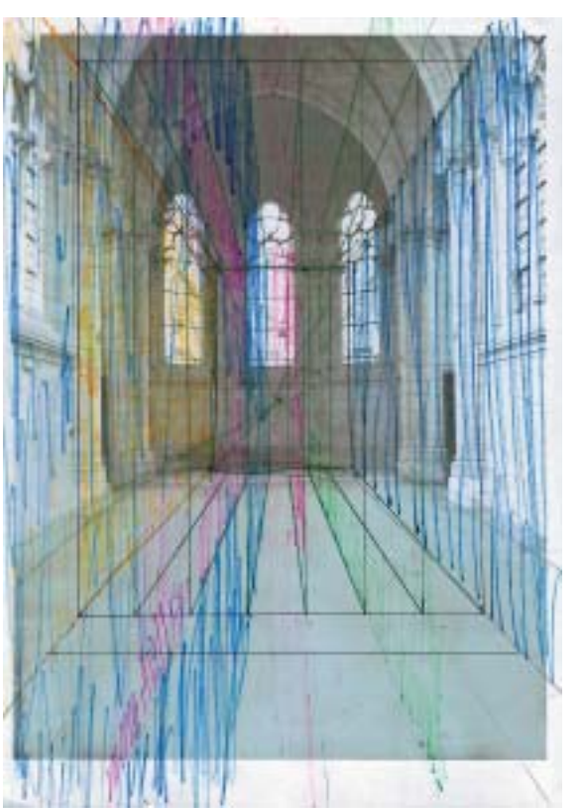
L'association Atemporelle propose tout l'été des visites guidées des monuments et villages de Gâtine et de Parthenay.
05 49 63 13 86 www.gatine.org

HERVÉ DI ROSA

L'école d'arts plastiques de Châtellerault a installé dans sa cour un sol de 20 m² de carreaux en ciment d'Hervé Di Rosa, exemple d'intervention d'un artiste en milieu urbain. L'école présente aussi «La série mexicaine» de Di Rosa, des estampes de Raymond Petitbon et de l'Acapa (artothèque d'Angoulême) jusqu'au 31 juillet. 05 49 93 03 12

FRÉDÉRIC BENRATH

Parti de la représentations de formes insaisissables, l'artiste élimine peu à peu de son travail tout signe, tout geste, toute matière pour en venir à ces quasi-monochromes où la couleur, subtilement modulée, s'élève, se dissout dans un espace sans limite. L'exposition réunit des œuvres des cinq dernières années de travail de Frédéric Benrath. A la médiathèque de la Corderie royale de Rochefort. Jusqu'au 3 septembre 2006.
05 46 82 66 00



THOUARS JUSQU'AU 15 OCTOBRE

KEES VISSER CÉDRICK EYMENIER

Le projet de Kees Visser consiste en une structure de 320 tubes d'aluminium recouverts sur un tiers de leur surface de lignes peintes. La position du visiteur détermine sa perception de la couleur modifiée en permanence par son déplacement et par les variations naturelles de la lumière. Pour accompagner cette œuvre, Kees Visser a demandé à Cedric Eymenier de concevoir une intervention sonore diffusée dans la crypte. A la chapelle Jeanne-d'Arc. www.thouars.fr/artsplastiques

MUSÉE DE RAURANUM
Les collections gallo-romaines présentées au musée de Rom sont issues des fouilles de l'agglomération antique de Rauranum. www.musee-rauranum.com

FOSSILES
A travers une collection de fossiles, le visiteur découvre la vie dans les océans du Jurassique et du Crétacé. A l'Ecole de la mer, aquarium de La Rochelle. Jusqu'au 31 janvier 2007.

ART VIDÉO
Première édition d'un festival sur un thème rare : la création vidéo. Elle se déroule à Mortagne-sur-Gironde, du 20 juillet au 10 août autour du paysage (direction artistique : Jean-Paul Fargier). Sept vidéastes proposent sept installations dont Bill Viola (*Reflecting Pool*) et Laurent Millet (*Les Tempestaires*). Le festival rend un hommage à Nam June Paik.

JEAN-PIERRE DUSSAILLANT
Les nouvelles peintures et sculptures de l'artiste sont inspirées par le vin et la vigne. Exposition au musée de Cognac jusqu'au 22 octobre. 05 45 32 66 00

CIVAUX
Civaux possède un ensemble exceptionnel de vestiges gallo-romains (sanctuaire) et mérovingiens (nécropole). Le nouveau musée expose en outre les objets découverts dans le val de Civaux.
05 49 48 34 61 www.ville-civaux.fr

CORINNE MERCADIER
La photographe Corinne Mercadier a réalisé un retable visible tout l'été sur l'autel de l'Octogone de la Maison-Dieu à Montmorillon jusqu'au 31 août 2006. Ce retable articulé s'intitule *Le huit envolé*. 05 49 84 30 00

ECOLOGIA
Au Moulin de Chitré, inauguré à Pâques, au bord de la Vienne, découverte, par une approche croisée, de l'eau, des énergies renouvelables et de la pierre meulière autrefois extraite de la réserve naturelle du Pinail. 05 49 85 11 66

PALÉOSITE
A Saint-Césaire, près de Cognac, le squelette d'une Néandertalienne datant de 35 000 ans avant notre ère a été découvert en 1979. C'est là qu'a été construit le Centre interactif de la préhistoire qui retrace l'aventure de l'humanité en mariant science, technologie et spectacle.
0 810 130 134 www.paleosite.fr

LE TEMPS QU'IL FAIT
Cette exposition réalisée par UPCP-Métive et le musée municipal de Parthenay propose une approche du temps qu'il fait à la croisée des savoirs populaires, de la climatologie et de l'ethnologie. Du 21 juin au 27 octobre, au musée municipal de Parthenay. 05 49 64 53 73

MINES D'ARGENT DES ROIS FRANCS
Centre minier et monétaire majeur de l'Europe de Charlemagne, le pays Mellois restitue aujourd'hui les techniques minières des premiers siècles chrétiens et propose des animations variées (jardin carolingien, théâtre, calligraphie, etc.), notamment sur les techniques de production des métaux du Moyen Age (juillet) avec Florian Téreygeol, chercheur au CNRS.
05 49 29 19 54 www.mines-argent.com

MARAIS POITEVIN
En vélo, en barque, par le biais de la pêche ou accompagné par un guide, le Marais poitevin recense 100 façons de découvrir le parc pendant tout l'été. 05 49 35 15 20 www.parc-marais-poitevin.fr

MICHELLE HÉON
«Rouge est la mer», une installation qui transforme la perception de la chapelle Saint-Louis à Poitiers, jusqu'au 3 septembre.

SANFOURCHE
«La peinture avec de mauvais yeux peut être plus intéressante qu'avec de bons yeux», lui a écrit Dubuffet. A la galerie Grand Rue, Poitiers, jusqu'au 31 juillet. 05 49 42 92 36

LES CONCERTS ALLUMÉS
Audace et intelligence pour ce festival qui présente de façon décalée des œuvres musicales dans un patrimoine architectural mis en lumière. Un événement du Théâtre-Scène nationale de Poitiers conçu par Stephan Maciejewski.
Du 28 septembre au 1er octobre.
www.concerts-allumes.org

Achim Kukulies

Space cowboys n°1, de Richard Fauguet et Daniel Schlier, 2001, diptyque, peinture sous verre et miroir.

CHÂTEAU D'OIRON JUSQU'AU 1er OCTOBRE

RICHARD FAUGUET

Chez Richard Fauguet, dessins, peintures sur verre, sculptures créent un univers artistique où l'hétérogène, la distance, l'humour se superposent en références multiples à l'histoire de l'art, la bande dessinée, la science-fiction. 05 49 96 51 25 www.oiron.fr

SANXAY LES 5, 9 ET 12 AOÛT

SOIRÉES LYRIQUES

Le théâtre gallo-romain de Sanxay accueille trois soirées de gala mises en scène par Antoine Selva et dirigées par Didier Lucchesi. Avec le 5 août Mozart en folie, le 9 août une soirée Bel Canto et le 12 août une soirée Gaîté Offenbach. 05 49 44 95 38 www.opera-sanxay.net

Eteri Lamoris et Luca Lombardo

Bettye Lavette

BLUES PASSION

Le grand rendez-vous du blues et de la musique afro-américaine avec plus de 120 concerts dont Isaac Hayes, les Neville Brothers, Bettye Lavette ou Earth, Wind & Fire Experience. A Cognac du 26 au 30 juillet. 05 45 36 11 81 www.bluespassions.com

UN VIOLON SUR LE SABLE

Rendez-vous sous les étoiles, sur la grande plage de Royan du 24 au 28 juillet pour écouter, entre autres, Richard Galliano ou les sœurs Labèque. Dans le cadre de Sites en scène. 05 46 05 60 50 www.violonsurlesable.com

BOULEVARD DU JAZZ

Avec notamment Sylvain Kassap, Dominique Pifarély, Nicolas Jules. A Melle du 24 au 29 juillet. 05 49 27 01 28

MONDIOFOLK

Danses et musiques traditionnelles du monde. Dans le cadre de Sites en scènes à Montguyon du 25 au 30 juillet. 05 46 04 21 22 ww.mondiofolk.net

LES PEINTRES DANS LA RUE

La cité de Charroux est livrée aux peintres amateurs du 4 au 6 août. 05 49 87 60 12

THÉÂTRE EN L'ABBAYE

Cinq spectacles s'invitent dans l'Abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély dans le cadre de Sites en scène. Le 5 août : *Don Quichotte* du Théâtre Job de Bordeaux. Le 7 : *Peau d'âne* revu et adapté par Colette Roumanoff. Le 9 et 11 : *Le chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche et *La Locandiera* de Carlo Goldoni par le Grenier de Toulouse. Le 13 août : *Les folles aventures de Sir John Falstaff*, une création des Tréteaux de France. 05 46 59 02 01

FESTIVAL DU CONTE

Avec les conteurs qui ont marqué le festival : Yannick Jaulin, Bernadète Bidaude, Mimi Barthélémy, Lucien Gourong, Pepito Matéo. Au Château-d'Oléron du 31 juillet au 4 août. 05 46 47 60 51

SOIRÉES MUSICALES

A Fontaines d'Ozillac du 1er au 24 août avec le pianiste J.F. Neuburger le 1er août, le quatuor à cordes Psophos le 8 août et un récital de Laurent Korsia au violon et David Bismuth au piano. 05 46 70 67 20

HUMOUR ET EAU SALÉE

Les compères cyniques des Wriggles le 3 août et Nicolas Canteloup (4 et 5). Dans les rues : une trentaine de compagnies et groupes de musiciens. A Saint-Georges-de-Didonne du 3 au 6 août. 05 46 06 87 98 www.humoureteausalee.net

JAZZ EN FEU

Les 8 et 9 août au Château-d'Oléron avec le Golden Gate Quartet le 9 août suivi d'un feu d'artifice. Dans le cadre de Sites en scènes. 0 810 00 17 17 www.charente-maritime.org

JEU POPULAIRE ET TRADITIONNEL

Jeux d'adresse, de stratégie ou jeux de paroles. Gençay du 9 au 15 août. 05 49 59 32 68 www.lamarchoise.free.fr

Yoko Higashi

PARTHENAY DU 20 AU 23 JUILLET

NPAI - NOUVELLES PISTES ARTISTIQUES INCLASSABLES

Le festival explore les improvisations chorégraphiques et musicales avec notamment le danseur Julyen Hamilton, Patricia Kuypers et Franck Beaubois, le saxophoniste Mats Gustafsson… 05 49 64 18 11 www.cc-parthenay.fr/jazzengatine

CONTES ET CONCERTS

Belle programmation de musique classique et de jazz à l'abbaye de Fontdouce à Saint-Bris-des-Bois du 7 au 10 août. Avec, le 7 août, le quatuor à cordes Via Nova, le 8 août, le quintet Didier Conchon invite Anne Ducros et, le 9 août, la pianiste Shani Diluka interprète Mozart, Schumann, Chopin et Beethoven. Et, le 10 août, ce sont Daniel Huck et Claude Tissendier qui se chargeront de faire swinguer les vieilles pierres.
05 46 91 55 24 www.fontdouce.com

Ensemble Yarmarka

DANSES ET MUSIQUES DU MONDE

Cela fait cinquante ans que la sous-préfecture organise son festival de musiques et danses du monde qui attire régulièrement 200 000 à 300 000 spectateurs. Cette année, outre les prestations de chacune des nations, c'est Enrico Macias (le 10) et le groupe Nadau (le 12) qui sont en tête d'affiche. A Confolens du 9 au 15 août. 05 45 84 29 30 www.festivaldeconfolens.com

FESTIVAL HIPPIE

Soirée Pink Floyd le vendredi et soirée Rolling Stones le samedi. A Matha les 11 et 12 août. 05 46 58 50 68

DES LIVRES ET NOUS

Le festival d'Angles-sur-l'Anglin réunit une centaine de bouquinistes et libraires anciens, du 12 au 15 août. 05 49 48 61 20

CLAVIERS EN POITOU

La musique italienne est à l'honneur pour ce festival qui se déroule à Bonneuil-Matours et Archigny du 12 au 20 août. Elle sera présente dans toutes ses dimensions : populaire, baroque avec l'ensemble l'Entretien des muses, lyrique avec Sylvie Vucic et féminine à travers ses compositrices baroques. La programmation propose aussi un carnaval florentin avec l'ensemble Absalon et les œuvres de Luciano Berio. 05 49 85 16 77

LE FESTIVAL DU NOMBRIL

Le nombril du monde entre en cure à Pougne-Hérisson du 12 au 14 août. S'il garde sa programmation secrète, le festival promet moult recettes de bien-être et de benaiserie prodiguées par les beaux parleurs et les raconteurs de ce centre poétique.
05 49 64 19 19 www.nombril.com

DE BOUCHE À OREILLE

Le festival interroge depuis vingt ans les héritages culturels et leur devenir selon la démarche suivante : ne pas commémorer un temps révolu mais en tirer de la nourriture pour être bien vivant aujourd'hui. A Parthenay du 14 au 20 août.
05 49 94 90 70 www.deboucheaoreille.org

LES MURS ONT DES OREILLES

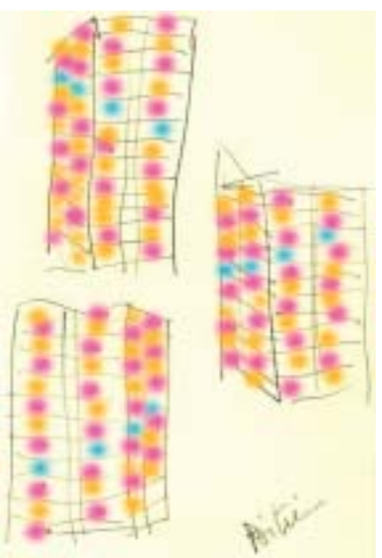
La musique, classique, pour faire vivre le patrimoine autour d'Airvault du 17 au 21 août. 05 49 64 73 10

CRESCENDO

Six concerts en plein air avec Rappel toi demain, Maldoror, Spaced out, Mike Manring, Hamadryad, à Saint-Palais-sur-Mer, les 18 et 19 août. 05 46 23 22 58 www.festival-crescendo.com

LUMIÈRES DU BAROQUE

Cette huitième édition est consacrée à un illustre oublié, le compositeur allemand Georg Philip Telemann. Dans le pays Mellois du 20 au 27 août. 05 46 00 13 33



ACADIE EN RÉ

Avec Ronald Bourgeois et Acadie à la mode, Jennifer Mc Intosh et Blou, Yvette d'Entremont et Mousse espagnole à Saint-Martin-de-Ré les 22 et 23 août.
05 46 09 20 06 www.iledere.com

ROCHEFORT EN ACCORDS

Festival acoustique, pointu et salué par la critique musicale. Le principe : les artistes jouent un peu de leur répertoire et beaucoup de reprises, ce qui leur permet de jouer ensemble sans se connaître auparavant d'où les rencontres, les accords inédits à deux, à trois, à quatre... Avec cette année : Rodolphe Burger, BJ Cole, Michel Deneuve, John Lester, etc. Du 24 au 26 août à Rochefort.
05 46 82 65 00 www.rochefort-en-accords.fr

NUITS ROMANES À PARTHENAY-LE-VIEUX

Guides et artistes du collectif Gonzo investissent l'ancien prieuré roman et proposent un parcours-spectacle nocturne. Du 24 au 26 août à 21h.

JAZZ EN RÉ

Avec Regis Huiban Quartet, Philippe Ménard, Soul in jazz, Oncle Strongle, John Barton Quartet à Saint-Martin-de-Ré du 25 au 27 août. 05 46 09 20 06 www.iledere.com

COUP DE CHAUFFE

Les arts de la rue mettent le feu au bitume à Cognac les 1er et 2 septembre. Avec du théâtre, du cirque, de la danse, des installations de feu, de la musique, etc.
05 45 82 17 24 www.avantscene.com

LES VACANCES DE MONSIEUR HAYDN

Ce festival dédié à la musique de chambre, dirigé par le violoncelliste Jérôme Pernoo et parrainé par Marc Minkowski, est une pépinière de jeunes talents et de musiciens de niveau international. Il y a aussi un festival «off» qui propose une centaine de mini-concerts gratuits. A La Roche-Posay du 15 au 17 septembre. 05 49 19 13 00

POITIERS LE 15 SEPTEMBRE

TOURS DE LUMIÈRE

Dans le cadre des Nuits romanes de la région et de La nuit des temps de la ville de Poitiers, Ron Haselden crée trois «Tours de lumière» avec les habitants des Couronneries, à la tombée de la nuit le 15 septembre. D'autres artistes sont invités dans des églises et lieux publics du centre-ville (du 15 au 17), Boltanski, Coplans, Ming, Villeglé, Hains, Pincemin, Tello...

Chevreau à l'ail vert

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Les textes et photographies de cette chronique parus entre 1998 et 2003 sont réunis dans *Fouaces et autres viandes célestes* (éd. Le temps qu'il fait), livre distingué en 2004 par le Prix du livre en Poitou-Charentes, le Prix des mouettes en Charente-Maritime et le Prix Erckmann-Chatrian en Lorraine.

A ceux qui refusent l'idée de dialectes de transition, qui voudraient tracer une frontière étanche entre langue d'oc et langue d'oïl, je recommande ce plat. Il remplacera le sempiternel agneau pascal ; il réconciliera aussi la France de l'huile et celle du beurre.

Ou, pour le dire autrement, à la façon des mystiques, il fera coïncider les opposés. Le romarin et l'oseille par exemple, dont on sent bien qu'à un certain niveau d'approche ils s'équivalent.

«Plus il y a de contrastes dans leurs caractères, plus il y a d'union dans leurs harmonies.» C'est Bernardin de Saint-Pierre qui parle. De l'homme et de la femme. On est là comme dans un sonnet de Pétrarque (chez l'un de ses imitateurs de l'âge baroque), en présence d'un oxymore. A cette différence près qu'on n'est plus en poésie mais à Pâques, à un moment de l'année chrétienne où, foin de la rhétorique amoureuse, la mort et la vie sont miraculeusement égales.

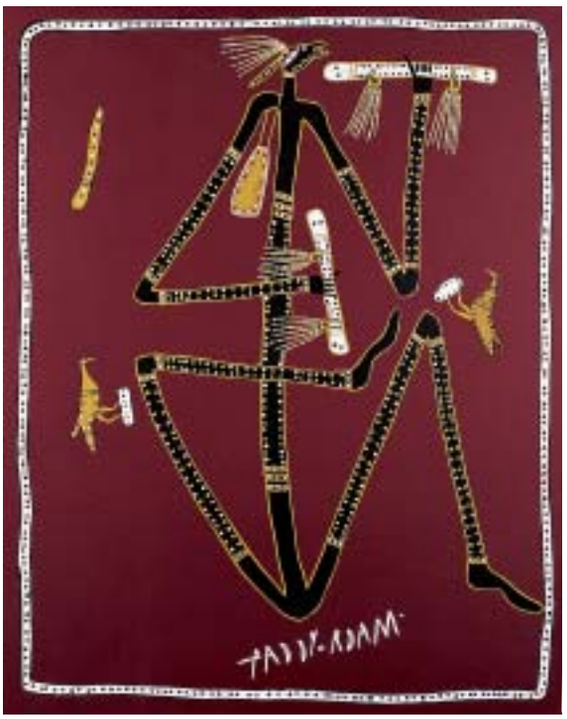
Mourir dans la fleur de l'âge (entre six semaines et quatre mois, soit de mi-mars à mai), dans cet ail encore vert, c'est pour le chevreau comme pour le cabri renaître. Et pour nous l'occasion de rompre en douceur le Carême. De participer à la résurrection de «l'agneau de Dieu». Nous gagnons, en dégustant ce chevreau, l'Italie dont nous savons qu'elle fut longtemps pour les peuples du Nord synonyme de paradis. C'est un peu du Latium dans nos assiettes, de la Campanie où l'on sert aussi, à Pâques, de ce premier-né mâle immolé selon le rite judéo-chrétien. Avec des pommes de terre coupées, salées, poivrées. Et du romarin. Là-bas comme ici on fait cuire à four chaud. Là-bas dans l'huile d'olive, ici dans le beurre. Ici on arrose d'un verre de vin blanc puis d'eau. On ajoute l'aillet. Le chevreau s'accommode traditionnellement d'aillet. Appelle l'aillet. L'aillet vient le rehausser. Transformer cette chair blanche en une viande *idéale*.

La fable ne dit pas autre chose. Le loup et l'agneau. Le loup est l'agneau. Il se fait, à mesure qu'il les mange, aussi doux que les biquets, cabris, chevreaux qu'il mange. Aussi tendre que la viande qu'il mange. Il aime sans compter. Cela se passe ainsi dans les contes. Le temps vorace, il arrive qu'on le dévore. Et que, l'espace d'un repas, on goûte à l'éternité.

Temps du Rêve, Temps des hommes

Depuis des dizaines de milliers d'années, les Aborigènes peignent et gravent sur des parois rocheuses et perpétuent leur savoir aujourd'hui. Ils utilisent différents supports et colorations pour peindre et raconter le «Rêve».
Le Rêve est leur conception du monde, et la peinture étant la forme visuelle de celui-ci, elle est pour eux un acte qui s'inscrit dans un mouvement de création continu, commencé au début du monde et destiné à se poursuivre à jamais. «Dans cet univers onirique, vécu socialement en éveil, l'acte de représenter et les représentations sont guidés par les esprits hors du temps et créent un univers symbolique, le seul fondamentalement réel à la fois pour les vivants et les morts», écrit Denis Vialou dans *Temps du Rêve, Temps des Hommes*. Les Aborigènes peignent donc des esprits, des hommes, des animaux et des plantes mythiques qui ont chacun leur place dans l'histoire. Ils évoquent ainsi des êtres du Rêve tels les «Mimi» dans leurs rituels afin qu'ils renouvellent la fertilité des terres, animaux, végétaux et humains. Les Mimi sont des petits êtres du «Temps du Rêve», timides et généralement amicaux qui ne sortent que la nuit et vivent sous les rochers, redoutant le vent qui pourrait briser leur corps très frêle. Les Mimi peuvent parfois être approchés par les enfants et vivent comme les humains. Ils leur ont même appris à chasser, à faire cuire le gibier et ont enseigné l'art de la peinture aux ancêtres aborigènes. L'exposition «Temps du Rêve, Temps des Hommes» au musée des Tumulus de Bougon, conçue par le musée de Préhistoire d'Ile-de-France (Nemours), permet d'en savoir plus sur cet art rupestre et sur l'association des peintures anciennes et contemporaines, mêlant les représentations sur des écorces d'eucalyptus, sur des toiles, sous formes d'installations à-même le sol ou toutes autres formes artistiques.

Chloé Nadal



Ci-dessus :
L'esprit Quinkan et deux dindons sauvages.
Abri de Guguyalanji, Laura, Queensland.
Photo M. Lorblanchet

Ci-contre :
Dancing Mimi, de Paddy Fordham
Wainburranga, acrylique sur toile, 2003.

Exposition jusqu'au 17 septembre 2006
Tél. 05 49 05 12 13

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)
- ❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)
- ❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Un été de découvertes

ESPACE MENDÈS FRANCE - POITIERS

ADULTES : 5 €,
RÉDUIT, MOINS DE 8 ANS
ET ADHÉRENTS : 2,5 €

EXPOSITION

Le monde des insectes

JUSQU'AU 29 DÉCEMBRE 2006

TARIFS
Adultes : 6€
De 3 à 17 ans : 3€
Adhérents : 4€

Les ateliers scientifiques du mercredi

GRATUIT - SUR INSCRIPTION
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ À 10

- **Scan'art sur les insectes**
  5 JUILLET À 14H30 ET À 15H30
- **Une ménagerie en papier**
  12 JUILLET À 14H30 ET À 15H30
- **Le bateau Pop pop**
  19 JUILLET À 14H30
- **Une histoire de l'écriture**
  26 JUILLET À 14H30 ET À 15H30
- **La chimie amusante**
  2 AOÛT À 14H30 ET À 15H30
- **Les cadrans solaires**
  9 AOÛT À 14H30 ET À 15H30
- **Les météorites**
  16 AOÛT À 14H30 ET À 15H30
- **Flash sur la lumière**
  23 AOÛT À 14H30 ET À 15H30

L'école de l'ADN

EN POITOU-CHARENTES

SUR INSCRIPTION, NOMBRE DE PLACES LIMITÉ À 15.
TARIF : 5 €, TARIFS SPÉCIAUX & SÉANCES POUR GROUPES À LA DEMANDE

DÉCOUVRIR
ADN ? Élémentaire, mon cher Watson !
14 JUIN, 5 JUILLET,
6 SEPTEMBRE À 15H30
6 JUILLET, 31 AOÛT À 10H30
À PARTIR DE 7 ANS, DURÉE 1H30

DÉCOUVRIR
L'ADN au scalpel
28 JUIN, 13 SEPTEMBRE À 14H30
7 JUILLET, 1er SEPTEMBRE À 9H30
TOUT PUBLIC, À PARTIR DE 12 ANS, DURÉE 2H30

L'ADN mène l'enquête...
11, 18 et 25 JUILLET, 1er et 8 AOÛT - 9H30-12h et 14h-17h
À PARTIR DE 10 ANS

APPROFONDIR
ADN, base d'un cluedo moléculaire
6 ET 20 JUILLET, 31 AOÛT ET 10 SEPTEMBRE À 14H30
TOUT PUBLIC, À PARTIR DE 14 ANS, DURÉE 3H

APPROFONDIR
De la mutation génétique à la pathologie
7 JUILLET, 1er ET 17 SEPTEMBRE À 14H30
TOUT PUBLIC, À PARTIR DE 14 ANS, DURÉE 3H

Mardis plaisirs

SPECTACLES GRATUITS

CIE MOBILIS IMMOBILIS
Captage.exe
11 JUILLET À 21H
La peinture de Francis Bacon inspire les chorégraphies multimédia de ces nouveaux artistes du numérique.
COPRODUCTION AVEC L'ECH

Le monstre de la chambre le soir quand on se couche
25 JUILLET À 21H
Un conteur, une musicienne, un diaporama

CIE SANS DESSUS DESSOUS
Prends-en de la graine
1er AOÛT À 21H
Marionnettes, comédiens et musiciens

CIE LES ZIGOMATIKS
Une balle entre nous
8 AOÛT À 21H
Jonglerie

GÉDÉON PROGRAMMES
Toumaï, le nouvel ancêtre
22 AOÛT À 21H
Le film de l'aventure scientifique de Michel Brunet, paléontologue à l'université de Poitiers.

LE PLANÉTARIUM

SÉANCES À 17H, TOUS LES JOURS, SAUF LES DIMANCHES, PENDANT LES VACANCES D'ÉTÉ.

- **Mission saturne**
  À PARTIR DE 12 ANS
- **La planète aux mille regards**
  À PARTIR DE 12 ANS
- **Julien et le papillon**
  À PARTIR DE 3 ANS
- **Le serpent d'étoiles**
  À PARTIR DE 12 ANS
- **L'aveugle aux yeux d'étoiles**
  À PARTIR DE 8 ANS
- **Le ciel de Poitiers**
  À PARTIR DE 8 ANS
- **Les mystères du ciel austral**
  À PARTIR DE 12 ANS
- **Mars, la planète rouge**
  À PARTIR DE 12 ANS
- **Galaxies**
  À PARTIR DE 15 ANS
- **Poitiers de mémoire**
  À PARTIR DE 15 ANS

NUIT DES ÉTOILES

VENDREDI 11 AOÛT

Le secret des étoiles à 14h30 et 15h30
Atelier scientifique
À PARTIR DE 8 ANS - DURÉE : 1 H

Soirée au Planétarium à 21h
Observation avec les animateurs du Planétarium et les membres de la SAPP

En direct avec les étoiles à partir de 23h
Rendez-vous sur le parking de la Maison de la forêt à Montamisé

ACCÈS INTERNET GRATUIT POUR LES ADHÉRENTS

www.maison-des-sciences.org
TÉL. 05 49 50 33 08 · FAX 05 49 41 38 56
1, PLACE DE LA CATHÉDRALE - BP 80964 - 86038 POITIERS CEDEX

ESPACE MENDES FRANCE

26 JANVIER // 29 DÉCEMBRE 2006
LE MONDE DES INSECTES
ASSOCIATION DE PRÉFIGURATION DU CENTRE DE VALORISATION DES COLLECTIONS DE L'UNIVERSITÉ DE POITIERS
EXPO DES INSECTES ET DES HOMMES
CONFÉRENCES - ANIMATIONS // POITIERS
www.maison-des-sciences.org
ESPACE MENDES FRANCE